
COLUMBIA LIBRARIES OFFSITE
CU10747273

ENSEIGNEMENT UNIVERSEL.

LANGUE ÉTRANGÈRE

PAR

J. JACOTOT.

Je crois que Dieu a créé l'ame humaine capable de s'instruire seule et sans maître. *Langue Mat.*

Chaque pauvre qui s'instruira désormais sans maître explicateur sera un témoin de plus et de la réalité du bienfait et du zèle philanthropique de ceux qui le lui auront fait connaître. J. JACOTOT, *Math.*

Nouvelle Édition.

PARIS

Chez l'éditeur H.-V. JACOTOT, docteur-médecin, fils du fondateur,

RUE D'ENFER, 54.

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

1852

Ouvrages de J

Langue maternelle, 1 vol. in-8. Prix..

Langue étrangère, 1 vol. in-8.. . .

Musique, Dessin et Peinture, 1 vol. i

Mathématiques.. . . . . .

Droit et Philosophie panécastique.. .

Mélanges posthumes.. . . . .

Manuel complet de la Méthode Jacot fondateur, comprenant l'étude de la L maternelle, étrangères, de la Gramma l'Histoire, la Chronologie, la Géographie, l tique, etc., la Musique, le Dessin, la Peintur Physique, la Botanique, etc., par F. et H.-V. Jac in-18. Prix. . . . .

Manuel d'émancipation intellectuelle. . .

Premier livre de Télémaque en français.. .

Beau Portrait photographié de J. Jacotot, d'a Mme Rude. Prix. . . . .

Épitome des Mathématiques (avec la boîte de figu

Le même, sans la boîte. . . . .

La boîte de figures séparément. . . . .

Le premier livre de Télémaque, français-anglais

idem, français-italien

Jacotot's Saemmtliche Schriften, von J.-P. Krie Gymnasium zu Zweibrücken.

Œuvres musicales pour la Métho

Méthode de Piano, par Romagnési, 1re par

Idem, 2e et 3e parties, chac

Méthode de Flûte, id. de *Clarinette*, id. de chacune. . . . .

Concerto de Ries. (Nouvelle édition.) . .

Solfége et leçons de chant, à une et à chaque œuvre, prix *net*. . . . . .

Romances, Valses, Sonates, etc., par E.

Chez S. Richault, boulevart P

Paris.—Imprimerie Bonaventure et Ducessois, 55

LANGUE

ÉTRANGÈRE.

Tout exemplaire sera réputé contrefait s'il n'est revêtu de la signature ci-dessous.

Jacotot

IMPRIMERIE DE A. PRIGNET, A VALENCIENNES.

LANGUE

ÉTRANGÈRE

Par J. Jacotot.

> *Je crois que Dieu a créé l'âme humaine capable de s'instruire seule et sans maître...*
>
> *......Je vous ai déjà dit qu'on enseigne ce qu'on ne sait point quand on le veut.*
>
> J. JACOTOT. Langue maternelle.

PARIS,

A LA LIBRAIRIE SPÉCIALE DE L'ENSEIGNEMENT UNIVERSEL

(MÉTHODE JACOTOT),

CHEZ MANSUT FILS,

RUE DES MATHURINS-SAINT-JACQUES, N° 17.

1838.

PRÉFACE

DE CETTE SIXIÈME ÉDITION.

Il y a déjà longtems que nous sentions le besoin de publier une nouvelle édition du volume Langue étrangère, mais surtout depuis que le fondateur est revenu se fixer définitivement à Paris ; ce qui restait des éditions précédentes a été si promptement enlevé que nous avons eu à peine le tems de reproduire cet ouvrage, le second de ceux qui aient été écrits par le fondateur de la philosophie panécastique sur l'application de sa méthode d'enseignement universel.

Nous avions intercalé, dans la cinquième édition, une diatribe contre l'enseignement universel, insérée en 1818, dans un journal belge. Le

lecteur pouvait y voir que les antagonistes français n'avaient fait que se traîner à la suite des antagonistes belges. C'est ce qui arrivera aux antagonistes de tout pays où l'émancipation intellectuelle sera proclamée pour la première fois : les intelligences sont égales. Mais plusieurs personnes nous ayant assuré qu'il leur était arrivé, ce qui déjà nous était arrivé à nous-mêmes, c'est-à-dire qu'elles n'avaient pas pu lire cet article du journal belge jusqu'à la fin, nous avons cru bien faire de le supprimer et de rendre à l'ouvrage du fondateur sa pureté primitive. Nous avions admis ce morceau du journaliste belge en le donnant comme un exemple de composition expliquée d'après les principes de l'enseignement universel; mais si alors nous ne pouvions nous en rapporter à notre propre sentiment, aujourd'hui nous devons céder à la répugnance générale avec laquelle cet article a été reçu et épargner à de nouveaux lecteurs la fatigue d'essayer à le lire.

Enfin il nous reste à rendre compte de la suppression que nous avons cru devoir faire de l'avis aux pères de famille qui se trouvait à la fin du volume. Nous y avons été engagés par plusieurs considérations : la première, c'est que les établissemens d'enseignement universel ont éprouvé des mutations nombreuses, surtout parce que ce nom-

bre s'est accru tellement qu'il faudrait plusieurs pages pour en imprimer le catalogue. On trouve dans le journal de la philosophie panécastique tous les renseignemens sur les instituts-Jacotot, existant en France et à l'étranger.

Nous avions signalé dans la préface de l'édition précédente les spéculateurs qui sous le nom de méthode Jacotot publient des ouvrages qui n'ont d'enseignement universel que le titre. Aujourd'hui, d'autres spéculateurs font mieux, ils prennent les procédés et les impriment et les appliquent sous leur propre nom, sans scrupule, et nous avons entendu une bonne dame qui s'était prononcée contre la méthode Jacotot, sans savoir pourquoi, vanter la méthode Pegrot, ou la méthode Boulet, ou une autre, sans savoir pourquoi.

Enfin on trouve dans le cours de cette édition des indications fausses, telles que celle du séjour du fondateur à Louvain ; nous n'aurions pas pu relever toutes ces fausses indications, et nous les avons laissées parce qu'elles se trouvent corrigées par le titre seul de l'ouvrage. On sait maintenant que la librairie spéciale de la méthode Jacotot est à Paris chez M. Mansut, rue des Mathurins-St.-Jacques, n° 17. On sait aussi que le fondateur lui-même est à Paris. C'est là que doivent être adres-

sées toutes les demandes de renseignemens sur la méthode Jacotot, connue successivement sous les noms d'enseignement universel, émancipation intellectuelle et philosophie panécastique ; ces trois dénominations signifient une seule et même chose, puisqu'il faut croire d'une part à l'égalité des intelligences pour enseigner tout et par conséquent ce qu'on ignore, et que d'autre part la méthode n'est universelle, c'est-à-dire ne s'applique à tout, qu'autant que l'on comprend comment tout est dans tout, ce qui est exprimé par le mot panécastique dérivé des racines grecques *pau*, tout, et *ekastos*, chacun, chaque chose. Tout est en chaque chose, tout est dans tout.



LANGUE

ÉTRANGÈRE.

La diversité des langues est un grand obstacle au bonheur que l'homme se promet en vain sur la terre. Placé sur un point de ce globe, il sent qu'il y est enfermé dans le cercle étroit qui l'a vu naître; et s'il ose franchir cette barrière, on ne comprend plus son langage : le voilà seul au milieu de tout un peuple. Reste-t-il dans sa patrie ; la guerre vient y troubler son repos. Les nations voisines se soulèvent tout-à-coup et se menacent : ces flots tumultueux se roulent alternativement les uns sur les autres, et le vainqueur écrase les vaincus sans être touché de leurs plaintes : ils gémissent dans une langue qu'il n'entend point.

La diversité des langues est encore nuisible pendant la paix aux progrès de l'esprit humain. C'est une entrave perpétuelle à la communication des

savans ; c'est comme une borne nouvelle posée par les hommes eux-mêmes au développement de leur intelligence déjà si bornée par la nature : tout le tems employé à l'étude des langues est perdu pour la culture des sciences.

Cependant il y a un charme irrésistible qui nous invite à cette étude. Nous sommes séduits par l'espérance si douce d'acquérir tout d'un coup un peuple entier de nouveaux concitoyens, ou bien nous ne pouvons résister au désir d'être, en quelque sorte, admis dans la familiarité de tant d'hommes illustres, dont nous aimons à deviner les pensées et les sentimens, à l'aide d'une langue morte pour toujours, avec ceux qui la parlaient : nous croyons les entendre dans le silence de la méditation, et cette illusion nous impose. Enfin notre âme se complaît dans ses réflexions, quand elle s'étudie pour ainsi dire elle-même, en considérant la nature et l'infinie variété des signes qu'elle a inventés pour la peindre ; quand elle cherche à démêler l'artifice mystérieux de la parole, et l'effet, inexplicable pour elle-même, de ses propres créations. Nous voyons bien que les langues sont notre ouvrage ; mais nous ne savons pas comment l'homme a pu les inventer. Le fait est là, l'explication est encore attendue.

Dieu a fait l'univers ; mais il en comprend la création. L'homme a fait les langues ; mais il ignore comment il a fait pour les faire. Il veut expliquer les œuvres de Dieu, et il ne peut se rendre compte à lui-même de son propre ouvrage !

Mais il nes'agit pas, en ce moment, de discuter ces questions de métaphysique. Nous ne considérons ici une langue que comme un fait qu'il faut connaître sans en rechercher l'origine primitive ; c'est une loi claire qu'il faut exécuter sans recourir aux commentaires, sans rechercher quel a été l'esprit du législateur en l'établissant comme règle de nos actions.

La méthode de l'Enseignement universel est toujours la même. On étudie une langue étrangère comme on apprend la langue maternelle. Nous prendrons le latin pour exemple, parce que l'éducation commune en Europe se fait à l'aide de cette langue, pour laquelle on néglige quelquefois la langue maternelle. On dirait qu'on regarde comme tout simple de savoir sa propre langue : on ne pense pas qu'une langue quelconque est le dépôt de toutes les connaissances humaines. Celui qui saurait le français, dans ce sens, serait le plus savant des hommes. Tout est bizarre à nos yeux dès que nous n'y voyons plus nos usages. On

nous dit que les mandarins étudient le chinois toute la vie afin d'en connaître tous les signes, et comme nous n'avons point de mandarins, nous supposons que les savans chinois sont bien au dessous des nôtres, qui étudient tant de choses différentes. Si nous réfléchissions un instant, nous sentirions que *celui qui sait une langue sait tout*. Il est vrai qu'il ne suffirait pas, pour atteindre à cette science universelle, de connaître le mot matériellement et de le comprendre en gros, ni de savoir former un caractère avec la plume ou le pinceau : il est nécessaire que nous ayons vu l'ensemble des faits dont chaque signe est, pour ainsi dire, le tableau de convention. Par exemple, j'entends par connaître le mot français *éliminer*, être capable de raconter les faits dont on est convenu, entre mathématiciens, qu'il retracerait l'image. C'est dans ce sens que je dis : *Savoir une langue, c'est savoir tout ce que sait un peuple.*

Il suffirait donc de savoir sa propre langue pour connaître toutes les sciences, mais comme nous n'avons point de mandarins, nous avons pris le parti de nous en moquer. Ce n'est pas que je veuille me déclarer pour les Chinois contre un autre peuple ; chacun a ses manies : à Paris, le droit romain est la raison écrite ; à Pékin, la parole

de l'Empereur est la raison parlée. Il n'y a pas de quoi se mépriser pour cette différence.

Un autre préjugé, nuisible aux études solides, c'est de croire qu'il y a plus de mérite à savoir une langue qu'une autre. Le citadin brille en latin quand il est au village ; Vadius en grec dans un salon ; tel autre en hébreu dans un collége. On admire ce qu'on ne sait pas ; on croit qu'on acquiert des idées toutes les fois qu'on apprend des signes ; on a même dit sérieusement : Il y a autant d'hommes dans un homme qu'il y a de langues dans tête. De sorte que celui qui sait dire *il pleut* de mille manières a sur la pluie mille idées différentes !

Je dis que ce préjugé est nuisible, car il détourne de la science pour nous faire courir après des mots ; et quand nous avons étudié l'arabe trois ans par la vieille méthode, nous en savons moins que le plus petit enfant d'une caravane.

C'est probablement la difficulté d'apprendre les langues étrangères qui leur a donné cette importance. Voyons donc à quoi se réduit cette prétendue difficulté.

Nous commençons par faire apprendre *l'Epitome historiæ sacræ*. C'est ordinairement l'ouvrage

de deux mois, quelquefois on y emploie moins de temps. Cet exercice est ennuyeux, mais il est le seul qui puisse fatiguer l'élève ; le reste n'est qu'un jeu. C'est le seul travail de pure mémoire qu'on ait à faire ; ensuite on réfléchit, et la réflexion achève ce que la mémoire a commencé.

Non seulement l'élève sait l'*Epitome*, mais il le comprend au moyen de la traduction qu'il a entre les mains, car nous n'expliquons rien ; nous vérifions si la leçon est sue et comprise. On propose au hasard une phrase latine dont l'écolier doit donner la traduction de mémoire et sans avoir le latin sous les yeux. Cette vérification est facile à tout le monde ; il ne faut pas être bien savant pour la faire. De son côté, celui qui apprend ne peut se tromper sur le sens des phrases qu'il comprend à l'aide de sa langue maternelle, qui lui sert d'interprète.

Je dis que l'élève ne peut se tromper ; cette locution sera peut-être mal interprétée : je ne veux pas dire que la chose doive se passer ainsi ; ce n'est pas un résultat que je prédis d'après des raisonnemens ou des conjectures. J'avance un fait, et, pour me rectifier moi-même, j'annonce, je déclare que l'élève comprendra toutes les phrases de son livre, et qu'il ne confondra jamais l'une avec l'autre. Il y a deux choses à considérer dans ce que je viens

de dire , la nécessité d'apprendre par cœur, et le résultat de ce travail. Quant à la nécessité d'apprendre par cœur, je ne veux point entrer en discussion à ce sujet. Irait-on plus ou moins vite en se contentant de dire le latin sur le français ? je n'examine ni cette question, ni toute autre ; je rends compte du procédé que nous avons suivi, sans contester le mérite d'aucune autre expérience qui pourrait être faite par la suite. Je ne m'oppose point d'avance à ce qu'on fasse mieux que nous ; je l'apprendrais avec étonnement, mais avec plaisir. Je ne dis pas que je ne tenterais pas moi-même d'autres essais, si j'en trouvais l'occasion. Par exemple, si j'avais affaire à un homme qui voulût, je pourrais bien le faire commencer par Horace, et je crois que le résultat serait encore plus prompt, si la chose est possible. Mais comme il s'agit en général d'instruire des enfans qui ne comprendraient pas Horace, même dans leur langue maternelle, il faudrait le leur expliquer, et je suppose que le maître en soit incapable.

Nous nous bornerons donc à faire apprendre l'*Epitome* et à vérifier que l'enfant en comprend toutes les phrases. Je ne prétends pas qu'un savant ne puisse pas suivre notre méthode, et même tirer, des connaissances qu'il a acquises et de sa propre expérience, des moyens encore plus expéditifs que

ceux que nous employons. Je n'ai pas, comme certaines personnes, le talent de deviner ce qui peut se faire ; je dis seulement, d'après les faits connus de tout le monde, que si les savans s'obstinent à suivre l'ancienne route, elle ne s'abrègera jamais ; elle est longue de sa nature comme la nôtre est courte par elle-même. Je dis que je ne sais point le hollandais ni le russe ; je reconnais tout le mérite des membres de l'Institut de Hollande et de l'Académie de Pétersbourg. Cependant cet Institut ou cette Académie ne peuvent point enseigner le russe ou le hollandais aussi promptement que moi, pourvu qu'ils ne sortent pas de l'ornière. Ce n'est point à la science que j'insulte, c'est la vieille méthode que je déclare trop longue. Je ne prétends pas non plus, comme je l'ai dit cent fois, ni qu'on vérifie nos faits, ni qu'on change de marotte ; je sais que cela n'est pas possible : je parle à l'individu dont l'éducation aurait été négligée, et qui voudrait réparer le temps perdu ; je parle à un père de famille ; enfin je m'adresse aux maîtres de l'Enseignement universel.

Ces maîtres feront bien de vérifier si l'élève sait l'*Epitome*, et s'il le comprend par phrases.

Quant au résultat de ce travail préparatoire, il est immense. C'est un fait que je ne veux pas dé-

montrer non plus ; il me suffit qu'il existe. *Un homme qui sait l'Epitome parle latin* bien ou mal, et il n'y a encore que deux mois qu'il étudie. Non seulement il peut parler, mais il comprend ce qu'on lui dit, probablement parce qu'il entend l'*Epitome* dans toutes les bouches, répété tout entier tous les jours, tant par les autres que par lui-même. Sans doute que l'habitude d'entendre sans cesse la même chose lui grave profondément dans la mémoire le livre qu'il a appris. Peut-être que l'*Epitome* contient toute la langue latine, et qu'avec les signes qui s'y trouvent on peut dire tout ce qu'on pense.

Quoi qu'il en soit, sans rechercher quelle est la cause métaphysique de ce fait prodigieux dans les anciens préjugés ; sans vouloir prouver à personne que cela doit être, d'après les raisons que j'ai données et qui me paraissent bonnes ; sans me jeter dans des discussions sur le possible et l'impossible, je me contente de savoir que *la chose est* telle que je viens de le dire.

La question de la possibilité et de l'impossibilité est une belle question de rhétorique Je trouverais apparemment comme un autre le moyen de prouver ma thèse : il y a deux mille ans qu'Aristote a tout dit sur cette grande discussion : je trouverais dans ce philosophe des matériaux à foison ; mais

comme il traite le pour et le contre, l'antagoniste y trouverait aussi des armes, et le combat n'aurait pas de fin. Je ne combattrai donc point; mais je répète à ceux qui veulent m'entendre : *Quand vous saurez l'Epitome, vous saurez le latin*.

En effet, je suppose que vous compreniez toutes les phrases. Vous savez donc que *Deus creavit cœlum et terram intra sex dies* signifie : *Dieu créa le ciel et la terre en six jours* Il est vrai que rien jusqu'à présent ne vous fait connaître quel est le mot qui veut dire *jours* dans la phrase latine ; mais comme vous savez aussi que *primo die* s'appelle en français *le premier jour*, la comparaison que votre esprit fera de ces deux acquisitions suffit pour vous apprendre que c'est le mot *dies* de la première phrase qui correspond au mot *jours*.

C'est ainsi que la chose a lieu tous les jours dans nos établissemens comme au milieu des rues. Nous étudions le latin comme un enfant étudie la langue maternelle. Les faits qui se passent sous nos yeux sont la traduction de ce que nous entendons dire, et dès que nous comprenons les phrases, leur comparaison nous fait deviner les mots. Bientôt la comparaison que notre esprit établit entre les mots nous ouvre les yeux sur la signification des syllabes. L'enfant remarque les endroits où le livre em-

ploie *dies*, ou *die*, ou *diem*, etc. Il se représente sans maître les circonstances différentes, et le voilà qui comprend la syllabe principale, le radical *di* et les syllabes *e*, *em*, *es*. Ces observations, qu'il fait mentalement, et sans parler, suffisent pour le diriger, dans ses lectures comme dans ses discours, et c'est ainsi qu'il apprend, par lui-même, le latin comme il a appris le français.

Prenez bien garde que *je ne prétends pas que cela soit possible, je dis que cela est.* Je serais fort embarrassé pour expliquer la nature de l'intelligence humaine. Depuis le commencement du monde mille beaux génies l'ont tenté, et aucun d'eux n'a réussi au gré de son successeur, ni au mien. Il faut que les théories reçues soient bien fausses, puisque tant de savans, qui les ont lues, ont décidé que le résultat que j'annonce était impossible, d'après les vérités admises jusqu'à ce jour par MM. les métaphysiciens. Je crois, ne leur en déplaise, qu'ils prennent la question au rebours. Il ne faut pas vérifier un fait sur un système, mais il faut confronter le système au fait. Or, c'est un fait incontestable que, par la vieille méthode, on met sept ans à apprendre une langue : on ne doit écouter aucune réclamation à ce sujet, vînt-elle d'un congrès d'académies. Ce témoignage ne serait d'aucun poids, pas plus que celui d'Auguste quand il prononçait

sur la grammaire en sa qualité d'empereur. Le grammairien cédait à Octave ; c'était de la prudence de sa part ; mais le fait ne cède pas. Il pleut, il neige, sans que nous puissions le prévoir. Tel faiseur d'almanachs qui annonce la pluie en théorie, est capable de soutenir que le temps *ne peut pas* être serein, ce qui n'empêche pas le soleil de nous réjouir de ses rayons, sans égard pour le système.

De même, quoique les savans prononcent, dans leur science, que notre élève ne sera jamais savant, il sait déjà expliquer les phrases, les mots et les syllabes.

Gardez-vous cependant de croire, quand je parle avec cette irrévérence des savans et des métaphysiciens, que je partage le préjugé qui distingue les hommes en classes, ni que je me moque des métaphysiciens, comme les philosophes riaient des scholastiques qu'ils prenaient pour une réunion d'idiots sans intelligence. Vous savez que ce ne sont pas là mes principes. Un alchimiste et un astrologue sont hommes à mes yeux comme Davy et Képler : c'est la même intelligence ; mais l'astrologue a une opinion qui explique les faits, et Davy part d'un fait qui donne de la valeur à ses opinions. L'alchimiste déraisonne, mais il n'est pas donné à tous les animaux de déraisonner ; il faut

être homme pour avoir cet honneur-là ; c'est une faculté, c'est un privilège de l'espèce humaine. On débite autant d'esprit en battant la campagne qu'en parlant avec justesse : voyez les rhétoriciens. On nous a donné deux choses, l'intelligence et la liberté d'en user. Nous profitons de la permission ; nous choisissons au gré de nos passions ; mais ce choix n'use ni ne détériore notre instrument, dont il nous est toujours loisible de faire usage quand il nous plaît.

Je pense donc que tous les savans se valent bien, quant à l'intelligence, et qu'ils ont tort de s'injurier ou de se mépriser comme font les peuples ; mais enfin, tout cela fût-il faux, resterait toujours que notre élève comprend les syllabes de l'*Epitome*.

Il y a cependant ici deux aveux à faire pour être de bonne foi ; le premier, que l'élève ne comprend pas toutes les syllabes, et le second, qu'il ne croit pas qu'il en comprenne aucune.

Vous savez que nous ne jugeons de l'esprit d'autrui qu'autant qu'il le montre par action, par omission, et surtout par paroles. S'il n'en montre point, c'est un idiot ; s'il en montre peu, ou s'il le montre mal, il a l'esprit ou rétréci, ou faux : voilà l'arrêt, il est sans appel. Mais, ce qui est

rare en toute autre occasion, nous nous jugeons nous-mêmes avec la même rigueur et d'après les mêmes principes. Celui qui ne peut pas exprimer ses pensées se croit incapable de penser et dépourvu de dispositions pour tout ce qui exige ce qu'on appelle de l'esprit. D'après cela votre élève, qui ne saurait rendre compte de toutes les remarques qu'il a faites, croit qu'il n'a pas observé, et il est prêt à se récrier sur l'intelligence d'un grammairien qui lui montrerait ce qu'il a vu sans le dire. Il est pourtant certain qu'il l'a vu, puisqu'il l'imite en parlant. C'est ainsi que s'établit le préjugé, qui ne reconnaît d'autre preuve de l'esprit humain que celle qui se déduit de l'emploi des signes arbitraires. Ce préjugé est d'autant plus difficile à déraciner, qu'on le prend pour juge de sa propre intelligence. On n'est jamais si content de son esprit que quand on le voit étalé en périodes sur une feuille de papier, ou quand on l'entend couler en paroles qui frappent successivement nos oreilles. Votre élève sait donc beaucoup plus qu'il ne croit, et vous ferez bien de le lui apprendre.

Cependant je conviens aussi qu'il ne suffit pas de savoir l'*Epitome* pour en comprendre toutes les syllabes ; mais comme il ne faut que de la volonté pour atteindre à ce résultat, on y arrive bientôt, car les mêmes objets se présentant sans cesse iso-

lément et réunis, semblent inviter l'esprit à les comparer et à juger de leurs ressemblances ou de leurs différences. Par exemple, un jour *creavit* s'offre à la mémoire à côté de *vocavit;* il n'en faut pas davantage pour que je devine le sens de la syllabe *av* : en pareil cas, c'est le signe du tems passé.

Une autre fois *terram* vient avec *aquas :* je remarque *am* et *as*, et j'ai appris deux syllabes nouvelles.

Je me rappelle *coegit, cogo, ago, coactus;* je vois un *a* qui devient *e*, puis qui disparaît ; j'aperçois un *g* qui se change en *c;* j'avise un *t* qui s'introduit quelquefois dans cette famille de mots.

Dans *eduxit* et *duco* je trouve tout ce qu'il me faut pour m'expliquer l'*x* qui remplace le *c*.

Faites suivre cette marche qui est dans la nature de l'esprit humain, et que tous les enfans suivaient à Rome sans maître. C'est ainsi que l'un des élèves les plus distingués de l'Université de Louvain a été capable, en quelques jours, de travailler à un essai de grammaire hébraïque. Ce jeune homme a présenté, il y a quelques années, son travail à l'Académie de Bruxelles, et ce corps, composé de tant d'hommes respectables,

n'a encore rien répondu ; c'est que, comme nous l'avons déjà dit, les académiciens ont une volonté, et qu'une académie n'en a point. D'ailleurs il était peut-être question, dans l'essai, de l'Enseignement universel, et ce mot n'étant point dans les archives, la corporation n'y aura rien compris.

Le silence des corps savans ne saurait nous empêcher de continuer notre décomposition des mots en syllabes et en lettres.

Je m'enrichis chaque jour sans sortir de mon *Epitome :* j'y appprends que *sc* signifie quelquefois *devenir, noctescit ;* que *ac* représente l'idée d'habitude, *mendaces ; os* plein, *ventosa*, etc., etc., etc. ; *cogo, ago* et *egi* me font voir que le radical reste le même, quoique les voyelles soient supprimées ou changées.

Ago et *actum* me disent que les consonnes gutturales se changent entre elles.

Mordeo, momordi, morsum me font connaître que les dentales suivent même règle.

Labor et *lapsus* me montrent la même convention appliquée aux labiales, etc., etc.

Voilà ce que tout le monde sait pour l'avoir

appris dans les livres ; c'est ce que nos élèves doivent apprendre seuls : c'est au maître à *vérifier qu'ils le savent.*

Or, le premier venu peut faire cette vérification. Si cependant on prétendait que cela suppose de la science dans le maître, je répondrais d'abord que la science du maître est inutile, puisque l'élève est capable de le faire seul, et que toutes les nations fournissent des preuves innombrables de ce que j'avance. Sans doute un petit Cosaque ne dit point textuellement : voilà le signe du régime ; mais il le remarque, il le sent, puisqu'il emploie ce signe aussi bien que le pourrait faire Aristote.

Je dirais de plus que la science nécessaire au maître pour faire cette vérification est si peu de chose, qu'elle ne mérite pas le nom de science. Les savans feraient un beau bruit si nous disions que nous sommes savans ! Comment donc faire pour les contenter ? J'avoue que j'ignore beaucoup de choses que j'enseigne plus vite qu'eux : cela les irrite encore davantage. Eh bien ! qu'ils me donnent un diplôme universel, et l'honneur de la science sera sauvé : encore, le public (comme ils disent) ne serait pas dupe de la supercherie du docte corps qui m'aurait incorporé ; on sait qu'un savant est quelque chose, mais qu'un corps de sa-

vans n'est qu'un être de raison, dont le suffrage n'est ni honorable ni déshonorant : ce n'est rien.

Mais, dans tous les cas, et quand même une académie serait quelque chose, nous exciterions toujours nos élèves à bien démêler le sens des mots, des syllabes et des lettres.

Ensuite, après avoir procédé par décomposition, nous revenons aux signes composés.

Les latins disent *Deus ;* il y a là deux choses, *De* et *us :* nous connaissons déjà tous ces signes simples par l'anatomie que nous avons faite de chaque mot. Cette autopsie m'instruit de l'intention de celui qui parle ; je pénètre son dessein ; je lis dans son âme en étudiant les parties du mot. Je comprends toute la pensée de Virgile *dehiscentibus undis*, quand je regarde ce signe : *hi*, ouverture ; *de*, de haut en bas ; *sc*, devenir ; *ent*, participe présent ; *ibus*, ablatif pluriel.

Rendez-vous compte de tout. Voilà la route, elle n'a point de fin : plus on avance, plus on entrevoit qu'on n'arrivera jamais. Tout le monde admire les talens : le virtuose ne s'admire point ; il sait où il pèche ; et nous l'ignorons parce que nous avons été distraits par le plaisir que nous avons

éprouvé. Plus on étudie, mieux on juge de son ignorance.

Les savans voient combien il nous reste à apprendre, seulement pour connaître la valeur de toutes les syllabes significatives. C'est probablement leur science acquise qui leur donne le préjugé que la route que nous indiquons doit être difficile, et le procédé impraticable avec des enfans. Ce que nous exigeons dès le principe, n'a fait l'objet de leurs réflexions que longtems après la fin de leurs études au collége. Ils se figurent que la marche qu'ils ont suivie est directe, et que, par conséquent, nous devons reculer, puisque nous marchons au rebours. Je suis convaincu que l'université de France, en corps, déciderait gravement que l'Enseignement universel est une chimère ; et je me garderais bien de demander l'approbation d'aucune société savante en Europe. Je ne parle point des individus, mais des corps, de ces êtres métaphysiques, qui sont créés pour le progrès des sciences, à ce que disent toutes les lettres patentes.

J'insiste sur ce point, pour répondre à plusieurs demandes qui ont été faites par les étrangers : Que pensent les savans ? que disent les universités du royaume éclairé par ce météore littéraire ? Je ne puis m'empêcher de rire, quand j'entends un hom-

me qui demande l'avis d'un corps : au surplus, je vais satisfaire d'un mot à toutes les questions de cette espèce. Parmi les savans, les uns approuvent ; les autres (et c'est le plus grand nombre) crient au scandale. *Virorum verecundiorum modestia offenditur*, disent ceux qui parlent latin. Ainsi Hippocrate dit oui, et Barthole dit non. Quant aux universités, aucune n'approuve : une seule (mais c'est la plus imposante par l'antiquité de son origine et la gloire de ces ancêtres), une seule a, en quelque sorte, prononcé solennellement anathème contre l'Enseignement universel.

Ceux qui ont confiance dans les corps, dans les assemblées, dans les masses, doivent me savoir gré de ce paragraphe, qui les dispense de tout examen ultérieur. Je les préviens de plus que le silence des corps, qui n'ont pas parlé, n'est point approbatif ; et que l'on consulterait tous les colléges du monde, tous les jurys d'instruction de France, qu'il n'y aurait pas une voix égarée : l'Enseignement universel aurait d'emblée l'unanimité des suffrages contre lui. J'ajoute que chaque membre, en particulier, n'oserait peut-être pas se déclarer contre ; chacun a honte de son corps, et le renie en pareil cas : *Ce n'est pas moi, c'est le chapitre*, dit-on. Cette pudeur

prouve en faveur des individus, et contre les corps. Aussi je crois que Boileau s'est trompé quand il a dit :

> De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
> Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

Boileau était un homme et ne méritait pas ce compliment-là : il eût recherché La Fontaine ; mais le corps qu'on appelait Académie-Française n'a pas eu tant de scrupule. Cependant je ne me moque pas de ce corps, puisque c'est un être de raison. Je veux dire que les Quarante décideraient que la méthode ne peut pas faire un des Quarante, et j'ajoute que cela ne prouverait rien. Cette improbation est machinale dans une corporation : elle est nécessaire. Je puis prédire cette résolution comme le bruit du marteau d'une pendule : un homme a une volonté, et il peut changer d'avis ; tant qu'il n'a pas parlé, on ne sait ce qu'il va dire ou faire. Chez un corps, le mouvement est imprimé depuis le commencement du monde, et il tourne dans son orbite.

Ne demandez donc point ce que pensent les corps savans ; ils ne pensent pas.

Les savans croient que l'étude des langues est en général difficile pour les enfans. Les savans

croient beaucoup de choses. J'ai entendu dire que les Flamands étaient nés avec des dispositions particulières pour apprendre les langues.

Il est vrai en fait qu'un Flamand a plus de facilité qu'un Français, par exemple, mais ce n'est point une disposition naturelle, une supériorité d'intelligence, comme on le croit. Ce phénomène est très-facile à expliquer. Les radicaux flamands sont les mêmes que les radicaux anglais ou allemands ; voilà pourquoi un homme né en Flandre, se fait un jeu de l'étude des langues du Nord. Si cet homme connaît la langue latine, il va deviner le français et les autres idiômes du Midi qui en dérivent.

La réciproque n'a pas lieu : un Français a plus de difficulté pour apprendre le latin, quoique sa langue en dérive, et voici pourquoi : la langue française emprunte, il est vrai, ses mots à la langue latine, mais les familles de mots sont souvent incomplètes en français, et nous n'acquérons pas l'habitude de comparer les radicaux : nous altérons ces radicaux au point de les rendre méconnaissables à l'œil inattentif ; ainsi nous ne pensons pas que les mots *ouvrage* et *opérateur* aient la même origine, parce que la labiale *v* remplace la labiale *p*. Ainsi, quoique tout le monde attache une

idée nette au mot *séducteur*, on ne fait pas attention qu'on dit trois choses en prononçant ce mot : 1° *teur*, c'est-à-dire celui qui fait une action ; 2° *duc*, qui signifie conduire ; 3° *se*, qui veut dire à part : de sorte que ce mot seul renferme l'analyse d'un discours : Un séducteur nous conduit, nous mène à part, hors du chemin de l'honneur et de la vertu. Sans citer d'autres exemples, on voit que ces trois signes appartiennent à la langue latine, et qu'*une Française qui comprendrait sa langue par syllabes comme elle la comprend par mots, saurait le latin comme un professeur émérite*. J'avoue qu'elle ne saurait pas mieux pour cela ce que c'est qu'un séducteur ; mais elle saurait le latin. En serait-elle plus aimable ? je ne dis pas cela ; mais elle saurait le latin qu'elle ignore ; mais la connaissance des radicaux qui lui manque, et que possède un Flamand, rend l'étude des langues beaucoup plus facile à ce dernier.

Quoi qu'il en soit, notre *Epitome* suffit pour nous instruire des radicaux latins ; ce petit livre les contient presque tous. La langue de la littérature, par tout pays, renferme un nombre effrayant, pour la mémoire, de mots différens ; mais ils se ramènent tous à deux ou trois mille racines ; or, ces racines elles-mêmes se réduisent à

sept ou huit cents syllabes radicales, toutes contenues dans le plus petit livre : savoir ce livre, c'est donc savoir la langue.

On a dit cela, tout cela a été dit, s'écriera-t-on de toutes parts ! Je le sais bien, voilà en quoi nous nous ressemblons ; je le répète, et c'est en cela que consiste la différence. Si vous le savez, vous êtes bien coupables de fatiguer pendant sept ans de pauvres petits malheureux qui pourraient s'instruire sept fois plus vite. — Mais l'expérience a été faite et elle n'a pas réussi. — On a bien fait dans ce tems-là d'y renoncer ; on ferait bien d'y revenir aujourd'hui, puisque le succès est reconnu par des actes authentiques ; d'un côté, certificat de sortie de l'athénée, et de l'autre, certificat d'inscription à l'université. — On reçoit si légèrement dans les universités. — Pensez-vous que les élèves de l'Enseignement universel soient préférés aux autres ? — Non, mais...... D'ailleurs, celui qui sort de la rhétorique d'un collége est censé avoir fait une bonne rhétorique. — Quoi ! même les trois derniers ? — Non, mais enfin c'est une garantie. — Un certificat, un morceau de papier, qui atteste qu'un tel a été le dernier en rhétorique, est une garantie ? — Vous exagérez, il n'y a pas rien que des derniers. — Eh bien ! raisonnons : est-ce une bonne garantie que l'attesta-

tion donnée aux vingt-cinq derniers , et croyez-vous qu'on ne ferait pas bien d'examiner ces vingt-cinq rhétoriciens-là ? — Vous avez raison, mais c'est l'usage. — Je ne blâme point l'usage ; mais je crois qu'on peut, sans inconvénient, considérer l'examen des docteurs universitaires comme une garantie égale à celle du certificat de l'athénée. — Enfin nous ne voulons point de votre *universel*. — Si vous aviez débuté par là, je n'aurais rien répondu à cet argument sans réplique. Je continue pour ceux qui veulent écouter.

Quand j'ai dit que le plus petit livre contient la langue, j'entends un livre d'histoire, ou un autre livre qui traite de sujets différens. Choisissez, mais ne prenez pas Quinault, par exemple, parce que ce poète ne contient que quelques centaines de mots différens : ruisseau, flammes, murmure, zéphir, etc. Quinault ne sort pas de là. Au surplus, cette observation prouve que l'esprit peut dire beaucoup avec peu de mots.

Il y a déjà bien longtems que je vous ai annoncé que *l'Epitome* nous servait encore à apprendre les signes composés ; mais comme j'écris une lettre, et que je me laisse aller, j'ai battu longtems la campagne, et j'avais oublié où nous en

étions. Revenons sur nos pas. Non seulement on réunit des lettres pour faire des mots ; mais on assemble des mots pour composer des expressions : or, *les expressions, comme les mots, sont des conventions*. C'est ici que commence la dispute. Obéir à sa femme, se dit en latin, *porter la maniere à sa femme*. Celà se trouve dans notre *Epitome*, parce que c'est par cette désobéissance que le premier homme a débuté dans le monde. Depuis ce tems, la corporation masculine est restée soumise à la corporation féminine. Quoi qu'il en soit, obéir se dit donc en latin, *porter la manière* ou *l'habitude*, ou *la coutume*, ou *les mœurs*, comme on voudra. Cette expression *gerere morem* est un assemblage de deux mots ; cet assemblage a été inventé par l'intelligence, il est vrai ; mais aucun esprit ne peut deviner que les Romains disaient en pareil cas, *porter la manière*, plutôt que *porter le joug*, ou *porter la livrée*, ce qui ne serait pas bête non plus ; mais la seconde expression serait française et non latine.

Faites-bien attention que *gerere morem* comme *porter le joug*, est un signe obligé dans telle circonstance pour exprimer telle idée ; que vous ne pouvez rien changer aux mots qui le composent, pas plus qu'il ne vous est permis d'intervertir les lettres d'un mot ou de leur en substituer d'autres.

Pour inventer ces sortes de signes il a fallu de l'esprit ; pour les employer il ne faut que de la mémoire. Ces combinaisons de mots sont en très-grand nombre ; la meilleure manière de les retenir est, selon nous, d'apprendre un livre par cœur ; car on ne peut en deviner le sens avec exactitude sans la connaissance des circonstances où l'on emploie ces espèces de signes. Par exemple : Dieu reproche à Adam sa désobéissance, et lui dit : *Puisque vous avez porté la manière, etc*. L'élève pense aux faits, et il conclut que cet assemblage de mots annonce la menace, la colère, l'indignation. Un savant dira : *Nego consequentiam ;* car *gerere morem* s'emploie pour désigner d'autres faits ; donc le savant n'aura pas fait attention que l'écolier n'a pas dit : Ce signe ne s'emploie que pour exprimer la menace. Si l'écolier raisonnait ainsi, ce serait un étourdi. Quant au savant il n'a pas besoin de mes leçons. Dans les disputes on ne répond jamais à ce qui a été avancé, on n'attaque pas les paroles, mais l'intention de celui qui parle. Ce n'est pas la vérité qu'on cherche, c'est la victoire : si l'on peut vous envelopper, vous serrer dans un syllogisme, et étouffer votre voix, on triomphe et l'on s'inquiète peu de la raison.

Laissons argumenter et apprenons les expressions de notre *Epitome*. Peu à peu nous devinerons le génie, les habitudes de la langue étrangère, et nous finirons par composer nous-mêmes des expressions nouvelles par imitation.

Mais au moins, dira-t-on, vous conviendrez que ces expressions nouvelles, ces heureuses alliances de mots, sont le fruit du génie. Oui, sans doute, j'en conviens ; mais ces découvertes-là, comme toutes les autres, sont dues au hasard. Je sais bien que Delille a dit qu'il n'y avait que les hommes d'esprit qui eussent de ces hasards-là ; mais d'abord le fait est faux. Il n'y a pas un homme simple, pas un enfant qui, lorsqu'il est animé, n'invente des alliances de mots où se trouve imprimé le cachet du génie ; mais ce sceau-là n'imprime de respect à personne. C'est de la fausse monnaie de même titre que l'autre ; mais l'autorité la rejette, et elle n'a point cours. Dans le cas dont nous parlons, non seulement il est vrai de dire que l'observation de Delille est fausse, j'ajoute qu'elle est ridicule dans les termes : le hasard du génie ou le génie du hasard, ressemble à un esprit qui n'a pas d'esprit. Bref, je ne comprends pas cela tel qu'il est écrit. Si, au contraire, au lieu de pointiller sur l'expression, je cher-

che à en deviner le sens, je me dirai que celui-là doit avoir plus de facilité pour imiter, qui connaît le mieux la langue : il fera des rapprochemens que tout le monde adoptera à l'instant même, parce qu'il semble qu'ils existaient d'avance, tant ils sont en harmonie avec tout le reste. Et comme l'inventeur n'a aucun souvenir des circonstances où cette alliance s'est présentée à sa pensée, il l'attribue au hasard, c'est-à-dire, il ne l'attribue à rien, parce qu'il ne peut désigner la cause à laquelle il est redevable de cette alliance, très-bien nommée heureuse. En effet, dans ce sens, c'est véritablement du bonheur ; or le bonheur n'est pas de l'esprit. Improviser est l'acte de l'intelligence qui donne le plus d'apparence à l'esprit. Eh bien ! on improvise toujours. Celui qui met trois mois à faire un discours en improvise toutes les parties. Chaque mot, chaque phrase qu'il écrit est improvisée. Qu'il l'efface, qu'il revienne au mot qu'il avait rejeté, et qu'il l'efface encore, tout cela se fait par improvisation, c'est-à-dire, par des inspirations instantanées quoique successives. Mais on est convenu d'appeler proprement improvisation, une suite non interrompue d'improvisations. Depuis ce temps on n'a plus pensé à l'improvisation par parties, qui est dans notre nature, et qui constitue l'intelligen-

ce ; et on a réservé toute son admiration pour l'improvisation sans repos, quoique celle-ci soit évidemment le fruit de l'exercice et de l'habitude.

L'improvisation n'aurait point de parties, s'il ne fallait pas parler : on doit chercher les signes matériels et divisibles de la pensée ; c'est un travail, sans doute, mais l'ouvrier, c'est-à-dire, le versificateur, n'opère pas sur les pensées ; il tourne, change, allonge, reprend, rejette des signes qui tombent sous les sens ; le poète attend pour comparer cette main-d'œuvre au produit immatériel de son imagination ; le poète, c'est-à-dire l'intelligence, juge de ces combinaisons et de ces apparences ; mais tout ce travail de l'esprit se fait par improvisation, sans repos, sans tâtonnement et d'une seule vue.

Nous savons tout cela, mais nous ne pouvons pas deviner les expressions. Recommandez donc à vos élèves de les remarquer toutes.

N'oubliez pas surtout la répétition journalière du livre entier.

Non seulement il faut apprendre les expressions, mais les tournures, les locutions, les phrases. Seulement il faut se souvenir que copier

une phrase, c'est être plagiaire ; l'imiter, c'est faire ce que tous nos grands hommes ont fait ; copier une expression , une tournure sans le moindre changement, sans la plus légère altération , c'est faire son devoir, c'est obéir à la loi. Ne dites pas à l'élève qu'il le peut, mais qu'il le doit, toutes les fois qu'il parle dans les mêmes faits que ceux du livre.

Enfin l'ordre des mots est un signe. Exemple : *pauvre homme* et *homme pauvre , etc. , etc.* Cela se trouve dans toutes les langues. Les enfans apprennent parce qu'ils imitent tout dans leur langue maternelle. Faites l'enfant si vous voulez avancer dans l'étude d'une langue étrangère ; c'est le moyen le plus prompt comme le plus sûr : faites l'homme, c'est-à-dire, apprenez des réflexions, étudiez les principes des choses avant de connaître les choses et vous marcherez sept ans sans arriver.

Je sais bien que la langue est dans la grammaire ; par conséquent, celui-là ferait encore de l'enseignement universel, qui apprendrait les rudimens par cœur, dans l'intention d'y trouver ensuite tous les autres livres. Je crois seulement qu'on aurait mal choisi le terrain pour y jeter les fondemens de l'édifice. Mais, dans tous les cas, il

ne faudrait pas perdre de tems à rédiger *poeta* sur *rosa*, et ainsi de suite. Apprenez par cœur, répétez sans cesse, et tout est fait.

Ceux qui s'étonneraient de m'entendre redire cent fois la même chose, sont priés de se rappeler que les antagonistes vaincus sur un point se rallient dans un autre ; et que pour forcer tous leurs retranchemens, je suis obligé de renouveler sans cesse la même attaque. Il m'est même défendu de changer de tactique ; car je me suis engagé à faire voir que la méthode était universelle. Sans doute que quelque lecteur aura déjà dit : Je comprends bien pour la langue maternelle ; mais je ne vois pas l'application aux langues étrangères ; et même il est possible qu'après avoir lu ceci, quelques personnes soutiennent encore que cette route ne conduirait point à l'intelligence d'une langue que j'ignore. J'avoue que s'il me fallait le démontrer, je serais fort embarrassé ; je ne saurais comment prouver que celui qui posséderait un livre russe sous tous les rapports dont je viens de parler, serait précisément dans la position d'un Russe de naissance. Il me paraît clair qu'un petit Russe ne sait pas autre chose ; mais si on le niait, je ne suis pas capable d'en donner la démonstration *à priori* ; il ne me reste qu'une ressource, c'est de faire l'expérience ; elle a été faite. C'est un avis que je don-

ne aux amateurs ; ce n'est point une thèse que je veuille défendre. Je n'appelle aucun savant à un combat singulier ; j'invite les ignorans à l'étude, et je leur promets de les encourager, de les aider de me conseils, si cela leur convient, sinon ils peuvent supposer que je ne sais pas ce que je dis.

Je continue. *Quand vous saurez votre livre, répétez-le toujours, et cherchez à deviner le sens de tous les signes isolés et réunis, ainsi que l'ordre de ces signes ; mais n'oubliez pas que cet ordre est une convention.*

Nous plaçons en français le nominatif avant le verbe, et le verbe avant le régime. D'abord nous admirons ce bel ordre de nos mots ; bientôt nous sommes convaincus qu'il représente l'ordre de nos idées, et nous finissons par le proclamer ordre naturel des idées de l'homme. Cette prétention n'est-elle pas un préjugé de la langue française ? Nos grammairiens ne disent-ils pas, dans cette circonstance, comme dans quelques autres, un peu plus qu'ils ne savent ? Existe-t-il un ordre naturel des idées ? N'est-il donné qu'à un seul peuple d'analyser ses pensées dans cet ordre direct, et Cicéron parlait-il au rebours, ou, comme on dit, dans un ordre inverse ? Où est enfin la démon-

stration de ce grand théorème de grammaire générale ?

Ecoutons d'abord Condillac. Ce philosophe s'exprime ainsi dans son art d'écrire : *Soldat courageux*, voilà l'ordre direct ; *courageux soldat*, voilà l'ordre inverse ; soldat, quoiqu'énoncé le second, est le premier dans l'ordre des idées.

Vous vous trompez, pourrait répondre un mandarin : l'adjectif se présente toujours à l'esprit avant le substantif, et pour suivre le fil naturel des idées, il faut dire, par exemple, *colère enfant*. Ces deux substantifs prononcés de suite n'offrent aucun nuage à la pensée ; car on voit bien que le substantif *colère* exprime une qualité, puisqu'il est placé le premier, conformément à l'ordre naturel des idées. C'est vous, Français, qui renversez cet ordre quand vous dites *Enfant colère*, *homme sacrilège*, *conduite politique*. En effet, l'homme ne s'instruit que par ses sensations ; ce sont elles, elles seules qui lui font connaître les rapports qui existent entre lui et tous les êtres de la nature. Sa langue sera donc celle de ses sens. Supposez un homme isolé sur la terre : qu'il regarde ces astres qui roulent au-dessus de sa tête, ou qu'il abaisse ses regards sur les animaux qui l'en-

tourent ; qu'il respire le parfum des fleurs, ou qu'il s'endorme au bruit d'un ruisseau ; qu'il se réveille épouvanté par les rugissemens d'une bête féroce, ou qu'il s'arme pour attaquer sa proie et qu'il la dévore : ce sauvage ne connaîtra jamais que les êtres qu'il a vus, entendus, touchés, flairés ou goûtés. Dans sa langue, le soleil s'appelle *splendeur* ; le tigre, *rugissement* ; *fraîcheur* exprime le ruisseau ; *parfum* désigne une fleur, et *saveur* lui rappelle sa proie. Encore, dans le principe, sa langue ne sera pas si riche, elle ne se composera que de deux mots, parce que l'homme n'a d'abord que deux idées, *bien* et *mal*, idées conservatrices de l'espèce comme de l'individu, idées premières, idées mères de toutes nos connaissances et par conséquent de notre langage. Or ces deux mots expriment deux qualités. Cessez donc de tout bouleverser dans votre langue française, et ne dites plus *soleil brillant* : dites *brillant soleil*. Voilà l'ordre direct ; ou mieux encore, dites comme nous : *Splendeur soleil*. N'oubliez pas que cet astre n'aurait pas de nom dans nos langues s'il ne brillait pas dans le ciel, parce qu'il cesserait d'exister pour les hommes : de même que, s'il y brillait sans cesse, nous ne connaîtrions pas les étoiles noyées pour jamais dans les torrens de sa lumière. Nous ne connaîtrions que le soleil, parce que nous

ne verrions que lui rayonnant seul dans un vaste désert.

C'est ainsi que le mandarin bâtirait un systême sur son préjugé chinois, et peut-être que nos philosophes sont comme lui dupes de leur langage. Est-elle en effet bien naturelle, cette subordination, cette hiérarchie de nos idées que certains peuples intervertissent sans le sentir, et dont nous prétendons que notre construction française est l'unique comme la plus fidèle image? Il est au moins probable que si dans l'origine, au lieu de fixer invariablement la place du verbe entre le nominatif et le régime, les Français l'eussent abandonné à la libre disposition de celui qui parle, tous les arrangemens conformes à cette loi nous paraissant naturels aujourd'hui, nous trouverions bizarre le privilége exclusif de l'ordre uniforme qui nous est prescrit. On nous dit que cet ordre est le seul qui remplisse parfaitement le but que l'on se propose en parlant ; mais comment cela? Est-il plus vif que l'ordre inverse? Quand Hippolyte dit à son père : *Le jour..... n'est pas..... plus pur..... que le fond..... de mon cœur ;* qu'importe à Thésée de pouvoir se dire tout bas (d'après La Harpe), je pars d'un nominatif, je vais à un verbe, etc.? S'il passait en revue cette file de mots dans un ordre inverse, le résultat de son inspection ne serait-il

pas le même ? Dans les deux cas, Thésée ne peut connaître la pensée de son fils avant que le dernier mot ait été prononcé ; pourquoi donc préférerait-il cet arrangement à tout autre ?

Si notre âme formait quelque désir secret, ce serait de pouvoir communiquer sa pensée, non point par ordre ni par phrases, mais par mots. On voudrait pouvoir dire comme le vieil Horace, *qu'il mourût !* Ou comme Médée, *moi !* On sent dans ces momens d'agitation que la pensée est une ; dès qu'on l'analyse elle a perdu la vie, et c'est un corps mort que nous disséquons. On sait qu'on n'entendit point le vers faible qui suit ce fameux *qu'il mourût :* cependant ce vers est dans l'ordre, et il exprime fort bien le sentiment que le vieil Horace éprouvait. Croyant voir son fils désespéré, mais combattant toujours, et enfin triomphant des trois Curiaces, une lueur d'espérance vient l'éblouir ; il se représente Rome libre par ce fils chéri. Quelle gloire ! que d'idées dans ces vers : *Ou qu'un beau désespoir alors le secourût !* Mais comme ce vers est lent à se traîner : j'étais échauffé et il me glace ; le prestige est détruit, je ne reconnais plus le vieil Horace Au moment même où une détonation terrible retentit encore à mon oreille, que peuvent lui dire ces pétillemens successifs d'une mine qui ne prend feu que par parcelles et par in-

tervalles ! *Un beau désespoir*, phrase parasite et sans énergie ; *alors le secourût*, pourquoi alors ? Et quand l'aurait-il donc secouru si ce n'était pas alors ? Plus tôt, le désespoir eût été d'un lâche, et plus tard, il n'était plus tems. Mais, je m'arrête. Voilà comme on anatomise un auteur quand il n'a pas réussi à nous plaire. Ce mot seul, *qu'il mourût !* fait fermenter toutes les têtes. Eh bien ! s'il fallait développer, c'est-à-dire, énerver cette pensée, chacun la développerait à sa manière, chacun prétendrait avoir deviné juste ; et nous voulons décider dans quel rang les idées doivent s'offrir à l'esprit conformément au principe de leur ordre naturel !

Nous avons dit que l'ordre français n'est pas universellement admis, et qu'il ne donne pas plus de vivacité au développement de la pensée : j'ajoute qu'il n'est pas toujours le plus clair. En effet, quand la pensée est énergique, elle n'est point communiquée clairement, c'est-à-dire, telle qu'elle est, si l'expression est sans énergie. La clarté dans le discours doit être alors comme la lumière du soleil qui nous échauffe en même tems qu'elle nous éclaire. Or, Condillac reconnaît ailleurs que les inversions rendent souvent mieux toute l'énergie de la pensée. N'est-ce pas comme s'il disait qu'elles sont, dans ce cas, plus claires que l'ordre direct ?

Et comment peut-on soutenir que cet ordre nous ait été enseigné par la nature, quand on avoue qu'il n'est pas le plus clair ? Quel avantage lui reste-t-il donc ? Aucun ; car la clarté n'est pas, comme on l'a dit, la première vertu du discours. Je vais démontrer qu'elle est la seule.... Prenez garde, prenez bien garde, me crie un grammairien ; vous vous égarez sans cesse. A peine eûtes-vous commencé votre ouvrage, que vous sortîtes de l'ordre de vos idées, et vous parlâtes sans liaison de Corneille, des Quarante, des Universités, des Femmes et de Barthole. Ces divagations continuelles sont dans la nature de l'ode, à la bonneheure, et nous les y tolérons ; mais nous ne les permettons pas dans un discours, parce qu'elles n'y sont pas naturelles. Ecoutez la nature, écrivez sous sa dictée, et vous verrez que les idées s'offrent à vous par ordre de primogéniture, de mots en mots, de phrases en phrases, de périodes en périodes. Gardez-vous donc de troubler avec préméditation l'admirable union de cette famille qui s'engendre d'elle-même en vous dans une seule ligne directe ; de cette famille dont l'auteur est fécondé d'avance pour plusieurs générations ; mais dans laquelle les collatéraux sont très-rares, très-proches du tronc, et surtout absolument stériles. Voyez, si l'on ne vous eût arrêté, vous vous perdiez encore

dans l'examen de toutes les qualités du style ; vous alliez rompre vous-même le fil naturel de vos propres idées.

Je ne l'aurais pas cru... Quand les grammairiens exposent à notre admiration leur arbre généalogique de nos idées, il me semble entendre un citadin qui s'extasie sur l'ordre naturel du développement d'un espalier : il est persuadé que son arbre tapisse naturellement le mur qui borde les allées symétriques de son jardin, parce qu'un habile jardinier a su cacher à ses yeux les attaches des branches sous le luxe du feuillage. Aperçoit-il une pousse qui sorte un peu de l'alignement naturel, il prend sa serpe, il frappe, et croit avoir coupé une excroissance contre nature.

La critique fait sur les phrases le même usage de son scapel grammatical. Sans doute, il n'est permis de sortir qu'à la dérobée de la ligne qui nous est tracée par l'usage, mais enfin nos auteurs en sortent à chaque instant, sans encourir la censure des grammairiens, quelquefois même d'après leurs ordres. Quelle est donc cette règle de la nature, qu'on peut, qu'on doit même enfreindre très-souvent ? Si cette généalogie de nos idées était fondée sur des titres authentiques ; d'où viendrait donc le charme des inversions qui la contrarient sans cesse, et qui ne respectent pas tou-

jours la préséance légitime du nominatif lui même ?

Vous venez, me dira-t-on peut-être, de nous donner, sans y penser, l'explication d'une vérité de sentiment que tout le monde reconnaît, et que vous attaquerez inutilement, parce qu'elle trouve au fond de notre âme un défenseur plus puissant que toutes vos allégories. Je sens que l'ordre français est l'ordre naturel (comme la vieille méthode est la méthode naturelle); et si je lui associe tant de permutations diverses, c'est, comme vous l'avez dit, parce qu'elles me plaisent. Or, voici pourquoi : de même que dans la musique, où l'accord parfait est le seul qui soit donné par la nature, on fait entrer des dissonnances pour mettre dans l'harmonie cette variété qui nous enchante ; de même, dans le discours, on se permet les inversions pour éviter une monotone uniformité. Mais, ce plaisir même que nous causent les inversions, nous le devons au sentiment de l'ordre naturel : j'aime à reconnaître cet ordre sous toutes les formes qui le voilent sans le cacher. Commencez, continuez votre phrase, comme il vous plaira, j'ai toujours à la main le fil qui doit me diriger dans ce labyrinthe, et vous aurez à peine prononcé votre dernier mot, que tout cet ordre factice est rétabli par moi à l'instant même, et comme par enchante-

ment, dans l'ordre naturel des idées. J'ajoute que ces métamorphoses se succèdent dans ma tête plus rapides que l'éclair ; qu'elles s'opèrent sans effort, et presque sans ma participation, parce que, dans toutes les langues, l'usage n'autorise qu'un petit nombre de combinaisons dont le triage nous devient facile par l'habitude que nous contractons dès l'enfance. Ainsi, je sens que les inversions me plaisent parce qu'elles me rappellent l'ordre direct ; je sens que cet ordre existe dans cette phrase : *C'est un homme aimable*, comme je sens qu'il est bouleversé dans celle-ci : *C'est un aimable homme* ; et toutes les métaphores possibles, ces satellites ordinaires du sophisme, ne sauraient réussir à triompher de mon évidence.

Quand une discussion arrive à ce point, elle est nécessairement terminée. Puisque le grammairien sent tout cela, je ne puis espérer de le convaincre. Examinons toutefois s'il est bien vrai de dire que les inversions dans les mots annoncent toujours que l'ordre des idées a été renversé.

J'ouvre Bossuet à l'endroit où il célèbre la victoire de Rocroy. Condé avait dispersé l'armée ennemie ; mais l'infanterie espagnole tenait encore, et Condé l'enfonça. Bossuet n'avait pas pour but d'apprendre ce fait à ses auditeurs ; ils le connais-

saient comme lui ; mais l'orateur voulait leur faire partager son admiration pour ces vieilles bandes, qui avaient depuis si longtems l'habitude de vaincre........ *Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts......* *Restait:* ce verbe, qui se présente dans l'ordre inverse, exprime toute la pensée de l'orateur. Je vois l'immobilité silencieuse et redoutable des vieilles bandes : c'est la première idée de Condé qui les regarde ; c'est celle de tous les soldats qui marchaient avec lui sur ce champ de bataille, où Bossuet nous transporte en imagination. Quel grammairien oserait dire que Condé pensait d'abord que c'était de l'infanterie, puis de l'infanterie d'une armée ; puisque cette armée appartenait à l'Espagne ; que l'infanterie de cette armée d'Espagne était redoutable, et enfin que tout cela restait ?

Je vais essayer de découvrir comment l'ordre inverse de cette période pourrait correspondre à un ordre direct d'idées. J'invoquerai d'abord un principe reconnu par tous les grammairiens. Voici ce principe : un discours, comme une période,

n'est que le développement d'une proposition. Mais si l'on me demande quelle est cette proposition, je réponds que ce problême a plusieurs solutions, et qu'il n'existe point de procédé capable de nous conduire à la découverte de la proposition textuelle et précise qui était dans la tête de l'orateur. Nous supposerons donc que Bossuet voulait développer cette pensée: l'infanterie était difficile à vaincre. Ce thême donné, j'en tire les détails suivans : 1° *une infanterie immobile et redoutable;* 2° *des bataillons serrés ;* 3° *des tours ;* 5° *des brèches réparées ;* 5° *des bataillons inébranlables ;* 6° *la déroute générale ;* 7° *les feux des bataillons.* Ou plus analytiquement : *immobile, serré, inébranlable, feux ;* et tout cela se trouve dans *restait.* Or, dans cette hypothèse, les mots de la période correspondent exactement à l'ordre direct de sept idées ou de sept phrases, dont l'une serait, par exemple : *les bataillons étaient serrés.* Ainsi, cette période, quoique renversée, offre, à nos regards, un tableau imposant et plein de vie de l'ordre direct. C'est un mégascope qui nous fait voir les objets sous une image renversée, mais agrandie, mais resplendissante de tous les rayons du soleil. J'avoue cependant que la proposition que j'ai supposée peut être présentée sous mille formes différentes ; mais, donnez-lui la forme qu'il vous

plaira, ce masque de rédaction ne saurait m'en imposer: je retrouverai toujours, sous ce travestissement, la même pensée, les mêmes idées, le même ordre, et par conséquent la même période.

Cette démonstration peut s'appliquer encore à la proposition choisie : *l'infanterie était difficile à vaincre*, si on voulait la développer dans un discours entier. Je suppose que Cicéron, dans le forum, prenant la parole en présence du peuple-roi, célèbre la gloire des guerriers morts à Cannes et à Trasimène, pour défendre la ville immortelle ; je suppose que Démosthène ou Périclès monte à la tribune pour prononcer dans Athènes l'oraison funèbre des trois cents héros, qui, écrasés aux Thermopyles sous le poids de l'Asie en armes, ne furent point entraînés par ce débordement effroyable ; mais qui, de leurs bras mutilés, menaçant encore le vainqueur, et s'opiniâtrant à mourir, se glorifièrent, en tombant, d'avoir retardé d'un jour le deuil de la Grèce envahie.

Cicéron, Périclès et Démosthène auraient ainsi à développer la même pensée ; pourquoi donc ne devinerions-nous pas l'analyse qui se serait offerte à l'imagination de ces orateurs, s'il est vrai

que les idées s'engendrent chez tous les hommes dans un ordre naturel, fixe et invariable ?

Ecoutez enfin cette harangue à jamais mémorable dans la Belgique :

« Plût à Dieu, messieurs, ou que mon exil per-
» pétuel, ou même ma mort vous pût apporter
» une vraie délivrance de tant de maux !.... Oh !
» que ce bannissement me serait doux ! Que cette
» mort me serait agréable ! car pourquoi est-ce
» que j'ai exposé mes biens ! est-ce pour m'enri-
» chir ? Pourquoi ai-je perdu mes propres frères
» que j'aimais plus que ma vie ? pourquoi ais-je
» laissé mon fils si longtemps prisonnier ? m'en
» pouvez-vous donner un autre, ou me le pou-
» vez-vous restituer ? Quel prix, quel loyer puis-
» je attendre de mes longs travaux, sinon de vous
» acquérir, s'il en est besoin, au prix de mon sang,
» la liberté ? Si donc vous jugez, messieurs, que
» mon absence ou que ma mort même vous peut
» servir, commandez : envoyez-moi aux confins
» de la terre : j'obéirai. Voilà ma tête, sur la-
» quelle nul prince, ni monarque, n'a puissan-
» ce que vous ; disposez-en pour votre bien,
» pour le salut et la conservation de votre répu-
» blique. »

Telles étaient les paroles de GUILLAUME DE NASSAU, haranguant en 1680 les Etats-Généraux assemblés à Delft, au moment où sa tête avait été mise à prix par Philippe.

Un poète verra, dans ce peu de mots, la vaste matière d'un poème épique. Ce morceau offre à nos yeux l'âme toute entière d'un héros. GUILLAUME pensait profondément, et parlait peu; il nous montre dans une seule phrase toute l'énergie de son caractère. Il ne refuse point d'être le martyr de la liberté, pourvu qu'il en soit le fondateur. Admirable dévoûment dont l'exemple devait être donné dans un pays où les grands n'ont cessé de combattre avec le peuple pour le maintien des privilèges de la nation !

Ce beau spectacle doit échauffer l'imagination du poète ami de la liberté et de la gloire nationale. Mais, il faut l'avouer, c'est peu de sentir tout ce qu'il y a de grand dans ces événemens si dignes de transmettre le nom de GUILLAUME à la postérité; il faut encore trouver la liaison de toutes les parties de ce vaste ensemble, de manière que l'intérêt croissant toujours, le poète entretienne ce feu sacré jusqu'au moment où il nous peindra la déplorable catastrophe qui mit le comble à la gloire du prince, et cimenta du sang de ce héros la

liberté encore mal affermie dans ces momens d'orage.

Mais, je le demande, qu'y a-t-il de commun entre l'artifice dont le poète doit faire usage, et l'ordre naturel de ses idées? Non, ni la langue, ni les mots, ni leur ordre, ni la construction, ni la syntaxe, n'ont rien à revendiquer dans cette composition : ce ne sont que des obstacles que le poète doit renverser sans cesse dans sa course. Ce cortège innombrable de règles et d'exceptions dont une grammaire minutieuse l'entoure, sous prétexte de prévenir ou de réprimer les écarts de son imagination; tous ces gardiens le gênent, l'embarrassent : il voudrait s'élancer, et il retombe sous le poids de ses chaînes; c'est en vain qu'il les secoue : il faut qu'il les traîne après lui. Heureux, quand il triomphe dans cette lutte généreuse, et quand sa pensée, se dégageant de tant d'entraves, sort tout-à-coup de ce chaos pour se présenter à nos yeux dans tout son éclat, brillante comme l'éclair qui jaillit du sein des ténèbres!

Ainsi, non seulement la construction directe n'est pas commune à tous les peuples, comme nous l'avions déjà remarqué, mais elle n'est ni la plus vive, ni la plus claire, et par conséquent elle n'est pas la seule qui puisse représenter la succes-

sion naturelle de plusieurs propositions, comme nous venons de le voir.

Il nous reste à discuter enfin le mérite de cette construction dans une proposition simple, telle que celle-ci par exemple : *Le père aime le fils*, abstraction faite de tout développement.

A Rome, un enfant entend parler latin. Il s'aperçoit que son père est nommé suivant les circonstances : *patris*, *patri*, *patrem*, *pater*, ou *patre*. Quand il sait parler, il dit tantôt *pater amat filium* et tantôt *filium amat pater*. On prétend que la seconde phrase est une inversion d'idées, parce que lorsqu'il dit *filium*, il faut nécessairement qu'il pense au mot *amat*. Mais je vous prie d'observer que je puis appliquer le même raisonnement à la phrase *pater amat filium*; car pourquoi entre les six cas qu'il connaît, l'enfant choisit-il *pater*? C'est qu'il pense au mot *amat*, et que si ce mot exige *filium* au lieu de *filius*, c'est lui aussi qui veut *pater* et non *patris*. Donc on ne peut pas parler en latin sans penser en même tems à ce qu'on va dire comme à ce qu'on dit : donc la construction qu'on emploie n'est pas l'image d'une filiation successive d'idées, puisque les idées sont toutes présentes à l'esprit au même instant.

N'en est-il pas de même en français ? *Pater* signifie *père ,* ou le père , ou un père ; comment choisirez-vous si vous ne pensez pas à ce qui va suivre ? Direz-vous à propos , *Père trop indulgent ! un bon père ; le père est parti ?* Quand nous disons : *Vous me le prêterez ,* pensons-nous successivement aux idées *vous prêterez le me ?* Quand un Allemand prononce un verbe dont il sépare la préposition , ne pense-t-il pas encore à cette préposition ? L'oubliera-t-il ? Non , il pense à tout à la fois ; mais l'usage le force à rejeter cette préposition jusqu'à la fin de la phrase : et j'attends qu'il la prononce pour comprendre ce qu'il a dit. C'est ainsi que nous parlons par parties , quoique la pensée soit une et indivisible de sa nature. Penser c'est apercevoir un rapport entre deux choses. Que l'une s'offre à moi la première , c'est un hasard, et peu m'importe ; car jusque-là il n'y a point de pensée , puisqu'il n'y a pas encore de comparaison faite. Ainsi *soldat courageux* en français , et *courageux soldat* en chinois , expriment un rapport : si vous dites que l'idée *soldat* se présente la première c'est comme si vous disiez qu'elle se présente seule , c'est-à-dire que vous n'avez pas encore de pensée à exprimer. Sans doute , quand vous voudrez me la communiquer, cette pensée , vous ne pourrez le faire que par parties ;

et vous observerez, sans vous en apercevoir, les règles de votre syntaxe. Ce sont des conventions auxquelles il faut se soumettre sous peine de n'être pas compris.

Mais si toutes ces règles n'étaient pas arbitraires, quel devrait être notre étonnement de voir, par une fatalité remarquable, tous les mots composés ne se montrer jamais en allemand, en anglais, en grec, et chez presque tous les peuples, que dans l'ordre inverse des idées ? Ajoutons que, dans un grand nombre de langues, tout le système des conjugaisons est organisé à l'inverse. Ainsi on dit *am... o ; aime... je ; am... at ; aime.. il ;* et quoique le signe de la personne doive précéder le verbe en latin, le signe de ce signe suit le radical sans aucune espèce d'exception : même en français on fait ce renversement à l'impératif, *aimons*, etc. De plus, dans les langues européennes, comme en latin, le signe du futur, par exemple, fait partie de la terminaison ; mais en anglais, en allemand, c'est un signe à part, et dans les langues orientales, on lie les signes de cette espèce au commencement ou à la fin : ainsi ces caractères *affixes*, sans égard pour l'ordre naturel, se glissent quelquefois jusque dans le corps d'un mot qu'ils entament, en absorbant ou en

métamorphosant une des lettres qui le composent.

Cette variété infinie de combinaisons ne dépose-t-elle pas contre le principe de la subordination des idées ? Ne prouve-t-elle pas que les mots ne tiennent de la nature, ni leur naissance, ni leur rang ; mais qu'ils doivent tout aux conventions arbitraires des peuples, seuls souverains du langage.

Quintilien, de son tems, recommandait aussi l'ordre établi. *Quoque ego* est un solécisme, disait-il, parce que dans cette locution l'ordre est troublé. Notre ordre est triple, avait dit Cicéron, et le talent de l'orateur consiste principalement dans l'art de renverser à propos l'ordre naturel. Mais, ajoute Quintilien, quelque inversion que vous fassiez dans cette phrase : *Chremetem audivi percussisse Chremeam*, on ne vous entendra point, quand même vous observeriez la filiation des idées. En vain prétendrez-vous que la règle naturelle doit suffire à défaut de toute autre pour vous servir d'interprête ; on ne vous comprendra pas parce que cette règle que vous invoquez est une loi arbitraire, qui n'a point d'autorité hors de votre territoire.

On ne finirait pas si on voulait traiter à fond cet question très-importante, surtout pour l'é-

tude de la langue française ; car si la construction de cette langue est naturelle, tout le monde doit la savoir. J'invite les étrangers à ne point partir de cette supposition, à étudier l'ordre des mots en français, car ils ne devineront pas *cet ordre naturel*.

Ajoutons encore quelques réflexions pour l'instruction de vos élèves ; vous leur direz avec tous les logiciens : Un verbe est presque toujours un mot composé d'un adjectif, d'un pronom, et de ce que les logiciens appellent la copule. *Il aime*, signifie *il est aimant ;* en latin *am. . . . at :* vous voyez que *at* tient la place de la copule *est*. *Il aimait*, veut dire : *il aimant était ;* est-ce là l'ordre naturel ?

Avant que l'abbé de St.-Pierre eût inventé dans l'ordre inverse le mot *bienfesance*, quelle est la somme et l'ordre des idées qui le remplaçaient dans nos têtes ? Pensons-nous aujourd'hui à ce barbarisme dans l'ordre direct *fesance de bien ?* Les Allemands, qui appellent *un gant*, *un de main soulier*, et qui disent un *de doigt chapeau* pour *un dé*, pensent-ils à *soulier* et à *chapeau ?* demandez à Nicole de M. Jourdain.

Je suppose que le mot *créera* soit hébreu : *etcréera* en un seul mot signifierait *et créa*, parce

que les Hébreux sont convenus que la conjonction *et*, mise en tête d'un verbe, et ne faisant qu'un corps avec lui, changerait le futur en parfait. Voici l'ordre français : *et Dieu créa*. Voici l'ordre hébreu : *et créera Dieu*. Voici l'ordre français : *mais non*. Voici l'ordre latin : *non autem*. Dans *autem non* l'ordre est troublé, *ordo turbatur*, dit Quintilien. Les Français en parlant n'ont donc pas le sens commun dans ce dernier exemple ? Je crois qu'on se bat pour des chimères quand on traite sérieusement toutes ces questions ; il n'y a d'utile que cette règle : *magister usus*. Une langue est, pour deux hommes qui se parlent, un moyen choisi arbitrairement pour se communiquer leurs pensées. C'est un interprête officiel, et qui a un caractère reconnu. C'est un ambassadeur entre deux puissances qui veulent s'entendre : il ne suffit pas qu'il soit envoyé par l'une, il faut qu'il soit agréé par l'autre. Ainsi en latin l'ordre *Chremetem percussisse Chremeam* n'est pas admis, et ne signifie rien : voilà pourquoi l'oracle qui voulait répondre sans rien dire prononça ces paroles à Pyrrhus : *Aio.... te, Eacida, Romanos vincere posse.*

L'Infanterie de l'armée d'Espagne est une idée indivisible dans la tête de celui qui veut la modifier toute entière par le mot *redoutable*. Par

exemple, il faut ici plusieurs mots pour nommer la chose dont on parle, et l'on est tenté de croire que l'ordre des idées est celui de l'étalage des mots sur le papier. Mais *armée*, mot simple, est-ce une idée simple ? Mais *Janissaires*, est-ce un mot si simple ? Quelles sont les idées contenues dans ce mot, et quel est leur ordre ? Vaste sujet de dispute.

Soldat courageux dans l'ordre direct, et *courageux soldat* dans l'ordre inverse (comme dit Condillac), diffèrent trop peu. Mais quand je dis *pauvre homme* dans l'ordre inverse, essayez de rétablir l'ordre direct, et vous verrez que vous ne me comprendrez plus. Que d'exceptions à cette règle de la filiation des idées ! Dans *pauvre homme* y a-t-il deux idées ? Quel est leur ordre ? Direz-vous qu'il n'y en a qu'une ? Mais alors vous venez à mon avis. Oui, il n'y a là qu'une pensée, parce que la pensée est toujours une.

Voici comment je conçois qu'on a pu être compris la première fois qu'on a prononcé le mot *pauvre homme*. Je suppose que la conversation était engagée ; on médisait : par conséquent beaucoup d'action d'un côté, et une grande attention de l'autre. On tournait peut-être en ridicule les prétentions d'un sot et sa profonde nullité. Après quel-

ques traits lancés pour préparer l'esprit de l'auditeur, déjà si bien disposé d'avance, on jette l'expression nouvelle. Or, on parle trois langues à la fois : le geste, le ton et les mots. Les mots prononcés sont ici accompagnés d'un geste de mépris ; ce geste serait atroce, s'il désignait qu'on insulte à la misère à la pauvreté ; on ne le comprendrait pas ; mais il est tempéré par un sourire malin qui lui sert d'interprète. Enfin le ton d'ironie qui appuie sur la voyelle en l'alongeant, ne laisse plus de doute ; l'œil perçant et scrutateur du médisant, qui cherche à lire dans votre âme, s'aperçoit qu'on le devine, et il devient radieux ! Pauvre triomphe ! Est-il donc si difficile de comprendre l'ironie ? Quand madame Des Loges dit à Voiture, qui était fils d'un marchand de vin : « Ce proverbe-là ne vaut rien, monsieur Voi- » ture ; percez-nous en d'un autre. » On n'avait jamais dit *percer d'un proverbe*. Cependant on ne s'y est pas trompé, et le mot a fait fortune ; tant il est vrai.... Qu'ai-je besoin de continuer ? vous m'avez déjà deviné : vous voyez bien que j'allais médire de l'espèce humaine. Il n'est donc pas difficile de se faire entendre quand on parle pour se moquer, puisque vous avez compris, même mon silence.

L'ordre des mots est donc un signe arbitraire

que nous pouvons deviner, même à la lecture. Je suppose que j'ignore la différence qu'il y a entre un âne et un baudet ; je la trouve dans les *Animaux malades de la peste : L'âne vint à son tour ;.. on cria haro sur le baudet.* Il ne m'en faut pas davantage. L'*âne*, c'est son nom ; c'est l'*âne* qui parle ; mais le *baudet* est celui sur qui on crie haro. J'entends très-bien les faits : on avait accordé à l'*âne* l'honneur de l'appeler à l'assemblée, où il fut reconnu *baudet* pour l'intérêt public. D'ailleurs la synonymie du loup lève tous les doutes..... *Ce maudit animal, ce pelé, ce galeux*..... Voilà ce que c'est qu'un *baudet* dans cette fable.

Personne ne se trompe là-dessus. Un paysan, avec son âne, rencontre un voisin bienveillant ; celui-ci lui dira : Eh ! bonjour ! où vas-tu avec ton *âne ?* A quelques pas de là il rencontre un jaloux (de qui n'est-on pas jaloux), et le jaloux dit entre ses dents : Où va-t-il donc avec son *baudet ?* Ces exemples font voir comment il faut deviner les synonymes soi-même sans recourir aux grammairiens, car ils ne sont pas d'accord. Girard dit à peu près : *Abominable a rapport aux mœurs, détestable, au goût, et exécrable, à la conformation.* Beauzé prétend qu'il faut s'en tenir dans ce cas à l'étymologie. Nous disons, nous : Voyez les

faits, vous comprendrez tout, et les mots, et leur ordre arbitraire. Réfléchissez vous-mêmes; lisez les lois dans le texte sans vous en rapporter aux commentateurs.

Par exemple, que vous importe mon avis sur l'ordre des mots? Qu'il soit naturel ou arbitraire, c'est un signe qu'il faut comprendre pour l'employer à propos sans y rien changer. Toutes les langues sont, comme le français, gueuses et orgueilleuses; elles ne veulent pas qu'on leur fasse l'aumône. Les écrivains labouraient un sol ingrat, et nous insultons à ces forçats; nous leur disons ironiquement:

Travaillez, prenez de la peine;
C'est le fonds qui manque le moins.

Courage! respectez nos habitudes, mais variez votre style, et sauvez-nous l'ennui de l'uniformité. Soyez clairs, mais en deux mots, ou nous vous dirons comme les Lacédémoniens à cet orateur prolixe: « Nous avons oublié le commencement de ta harangue, ce qui est cause que, n'ayant pas compris le milieu, nous ne saurions répondre à la fin. » Allons, courage, écrivain! Que faire? Ne pas écrire pour plaire, ou porter gaîment sa chaîne. Il y a un moyen, c'est de ne point s'occuper des autres, et de ne songer qu'à ce

que l'on veut dire. « Je m'appelle Fernand Cortès ;
» j'ai conquis plus de terres à votre majesté qu'elle
» n'en a hérité de l'empereur Charles-Quint son
» père, et je meurs de faim. » Cela est énergique en prose dans toutes les langues : quel est le malheureux qui voudrait se charger de dire cela en vers ? S'il parlait latin, il recourrait à l'inversion. Beaucoup d'entre nous autres modernes, nous croyons que le renversement dit quelque chose, rien que comme renversement. Mais est-il bien vrai que les inversions en général produisissent à Rome le même effet que dans les colléges de Paris ? Je ne le pense pas, car l'habitude émousse tout. Voilà l'homme : contentez son goût, vous l'userez ; contrariez-le, vous le révolterez.

Quoi qu'il en soit, il faut choisir les signes, et les mettre en place. Etudiez donc la valeur de l'ordre comme l'acception des mots. Bossuet a dit : *Ces bataillons serrés, semblables à des tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts.* Un soldat dirait : *C'est de la bonne infanterie ; ils sont comme des murs ; quand le boulet porte, on serre les rangs ; on ne peut pas les enfoncer ; pendant que tous les autres corps sont en fuite, ils forment bataillon carré, et tiennent bon en faisant*

un feu roulant. Voilà les idées de Bossuet, mais elles ne sont pas revêtues de costume d'usage. On pourrait déplacer la dernière idée, mais Bossuet a décidé que *lançaient des feux de toutes parts* devait terminer la période pour l'effet. C'est ce que le peuple appelle le bouquet dans les feux d'artifice. Bossuet a appris les mots et la valeur de leur ordre, mais le soldat sent tout cela comme Bossuet lui-même.

Il n'y a point d'efforts que nos pauvres auteurs ne fassent pour secouer le joug insupportable de la symétrie ; ils placent adroitement dans les phrases incidentes les inversions qui leur sont défendues et ces inversions passent ainsi à la faveur de ce qui précède. Exemple : *Celui qui règne dans les cieux, à qui seul appartient la gloire, la majesté, l'indépendance.* Si Bossuet eût commencé ainsi : *A Dieu seul appartient, etc.*, l'inversion eût été aperçue, et on l'aurait accusé de prétention. Voilà pourquoi tel homme qui a une imagination brillante ne fera pas école parce qu'il brille trop. On disait de Lamotte qu'il avait trop d'esprit ; le reproche paraît singulier, mais il est mérité. Fontenelle prétend que c'est un beau défaut. L'excuse est présentée joliment, mais elle ne vaut rien, parce qu'il n'y a point de défaut qui paraisse beau à celui qui le regarde comme un défaut. Bossuet

aussi avait de l'imagination : voyez comme il se cache sous les formes d'usage ! Qu'il est rare de trouver ces expressions hardies, *dormez votre sommeil ; sortez du temps ;* et comme elles sont enveloppées dans des phrases simples ! Comme il sait préparer et sauver ces dissonnances orientales ! il faut que nous les cherchions ; mais dès que nous les apercevons, c'est une découverte dont nous espérons nous faire honneur, comme on a du plaisir à dire aux autres une nouvelle qu'ils ne connaissent pas.

Si donc vous altérez les expressions ou leur ordre, que ce soit avec une sage réserve. N'imitez pas l'audacieux *solitaire*, ni le *génie* des rives du Jourdain, ni le *cygne* des bords de la Seine.

Cependant ce qui plaît à un certain nombre d'hommes mérite aussi d'être observé. Ces ouvrages, sans être classiques, sont encore des modèles, dans l'hypothèse que c'est la tentative d'un homme dont le but était de plaire, par la nouveauté, à une certaine classe de lecteurs ; aux femmes et aux jeunes gens, par exemple. Ces modèles, étudiés sous ce point de vue, sont aussi profitables que les plus parfaits. C'est ainsi que les auteurs de l'antiquité nous instruisent, même quand la différence de nos mœurs ne nous permet pas de

les imiter. Le talent consiste à en tirer parti sans qu'on s'en aperçoive, et sans trop heurter l'usage. On peut essayer les inversions de toutes les langues sans paraître s'écarter de la construction directe, si on parle français ; autrement on sera hué : en rhétorique comme en morale il est de notre intérêt de suivre les lois.

Au surplus, que mon systême sur les constructions soit vrai ou faux, ce n'est pas la question. Dans tous les cas, croyez-moi, étudiez les langues comme si tout y était arbitraire. La construction française est naturelle, dans ce sens qu'il est naturel à l'intelligence humaine de l'inventer ; mais dans le même sens l'ordre latin est naturel aussi, ainsi que celui de tous les idiômes possibles ; et c'est précisément parce que toutes les constructions sont naturelles, qu'aucune ne mérite d'être nommée par excellence la construction naturelle. Observez donc l'ordre des mots de votre livre jusqu'à ce que vous en sortiez, sans trop vous en écarter, et sans qu'on s'en aperçoive. Un rhétoricien ressemble aux jeunes Lacédémoniens qui ne pouvaient voler qu'en cachette ; il ne doit jamais être pris sur le fait. Surtout ne soutenez jamais un systême avec aigreur. La vérité ne fait jamais de bruit en parlant.

Le style qui est, en grande partie, dans le mou-

vement des phrases, à ce que dit Buffon, dépend beaucoup de l'ordre des idées. Or, le style n'est que le valet de chambre de la pensée ; il l'habille, mais il n'est pas naturel comme elle ; il dépend de la mode. Il est aussi difficile de plaire par le style que par la toilette ; on veut dans l'un comme dans l'autre une certaine modération ; les écarts trop hardis nous font l'effet des caricatures. Appliquez ces réflexions à l'ordre comme à la syntaxe, et ne défendez point mon système *unguibus et rostro*. La méthode n'est pas là.

Quant à moi, je sais par expérience que l'ordre qui convient ne se présente pas naturellement, et vous le voyez bien. Je dis tout ce qui me vient à l'esprit. Les idées collatérales se mêlent dans ma tête avec les idées directes. Quand je pense, je m'écarte ; je vais détrôner le sophi : faut-il écrire, je suis Gros-Jean comme devant.

S'il est difficile de suivre la construction quand on écrit en prose, la difficulté est bien plus grande quand il s'agit d'écrire en vers. C'est là surtout qu'on garotte un homme de la tête aux pieds, et qu'on lui dit : Marchez et mettez de l'aisance et de la grâce dans vos mouvemens. Condillac cite ces deux vers de Boileau :

Tous les jours de ses vers, qu'à grand bruit il récite,
Il met chez lui voisins, parens, amis en fuite.

Il met chez lui en fuite n'est pas une construction française. Sans doute c'est un barbarisme que personne ne ferait en prose. Ces rapprochemens sont perfides, parce qu'ils offrent quelque chose de choquant pour nos habitudes d'ordre et de construction. *Chez lui* et *en fuite*, mis à côté l'un de l'autre, nous présentent deux idées contradictoires : nous rions et l'auteur est jugé. Cependant relisez le vers sans prévention. Boileau (qui est ici puni par où il a péché) nous y dépeint fort bien un maniaque ridicule. Malheur à ceux qui se trouvent sous sa main, ou qui vont le voir. *Mettre de ses vers* ne paraît pas moins bizarre, etc., etc. ; mais il ne faut pas perdre le tems à critiquer. Heureux, s'il vous en reste assez pour lire les bons écrivains et les comparer avec celui que vous avez choisi !

Retenez surtout que dans toutes les langues on n'admet qu'avec peine un ordre nouveau, une ellipse nouvelle, un trope nouveau. Imaginez les cris que jetèrent les Françaises la première fois qu'on eut l'impudence de pronocer en leur présence *vomir des injures*. Vaugelas a dressé procès-verbal du scandale. Cependant l'expression est devenue banale et ne produit plus d'effet ; le tout malgré la protestation des grammairiens, qui prétendaient alors que *voisin* et *prochain* ne pouvaient

s'employer au comparatif ni au superlatif. Nos auteurs ont dit *plus prochain*, et les grammairiens, sans cesse occupés à borner, ont reporté leurs bornes un peu plus loin. Quand il se présente un audacieux qui ose franchir leurs limites, ils sonnent l'alarme ; et s'il réussit, ils écrivent sous sa dictée : Toujours contens, pourvu qu'ils dogmatisent. N'oublions pas cependant que la république des lettres n'est pas dans l'anarchie, et que c'est aux puristes que les langues doivent leur pureté. Tel qui plaisante de leurs conseils ferait beaucoup mieux de les suivre. La crainte de ces lynx en grammaire a formé le parfait Racine, et c'est pour leur plaire qu'il fesait difficilement des vers faciles. Je désirerais seulement que les grammairiens ne donnassent pas leurs raisons pour la raison : ils sont les témoins de l'usage ; ils ne doivent pas s'ériger en juges ; leurs arrêts doivent se réduire à la citation d'un fait : tous leurs *considérans* sont inutiles et ne prouvent rien. Un *considérant* n'est le plus souvent que de la rhétorique, puisqu'il change avec les circonstances.

La Harpe est de l'avis de Condillac, et raisonne ainsi : *Nous n'avons point de cas ; donc point d'inversions. Si un latin peut commencer par* vitam, *c'est que la désinence de ce mot me fait voir qu'il s'agit d'un régime, et je sais d'où je pars et où je*

vas. Voilà la règle de La Harpe. Mais ne peut-on pas commencer par *vita*, *vitœ*, *patres*, *domini*, *manus*, *domino*, *etc.*, *etc.* Sait-on alors d'où l'on part et où l'on va ?

La règle est-elle plus exacte en français *Des savans pensent que l'Enseignement universel est une absurdité*. Voilà un nominatif masqué par la préposition *de* : je dois croire que je pars d'un régime. Si j'entends dire : *Des savans l'opinion m'est favorable*, la préposition ne m'induit plus en erreur. Cependant ma logique, dans le premier cas, m'a trompé, et dans le second elle a été trop accommodante ; car la première locution est française, et la seconde ne l'est pas. Condillac prétend que, dans la première phrase, le nominatif est sous-entendu ; mais ce nominatif, puisqu'il est sous-entendu, ne peut satisfaire la curiosité de La Harpe, qui veut absolument savoir d'où il part et où il va.

Ceux qui ne m'ont pas encore compris ne manqueront pas d'observer que je blâme tout ce qu'on dit, et que je ne dis pas mieux que les autres. Ils ont oublié, et je le répète, que je n'attache aucune importance à mes observations, à mes opinions. Je raconte ce qui me passe par la tête, sachant bien que tout cela n'est ni plus ni moins instructif

que ce qui a été mille fois imprimé. Voici la méthode : *Apprenez un livre, et vérifiez tous les autres*. Vous irez plus vite que par les méthodes connues. Si le fait est faux, supposez que vous n'avez rien lu.

Condillac reconnaît que la pensée est une quand elle se forme, et j'ai répété, presque mot à mot, la démonstration de ce philosophe. Mais il pose en principe que, lorsqu'il s'agit de composer la pensée, il y a un ordre dans lequel les idées se présentent naturellement. Ne croyez pas à ce principe, pas plus qu'à celui de Boileau, qui dit que les mots arrivent aisément. Ces règles-là sont perfides ; elles donnent de la confiance en soi-même, quand il ne faut croire que ses yeux ; elles encouragent la paresse, quand on ne doit compter que sur un travail opiniâtre.

Il faut tout apprendre dans les livres. L'esprit humain comprend, mais il ne peut pas inventer une langue. Les Chinois disent *bonté homme* pour *homme bon*, et ils doivent être portés à croire que cette construction est naturelle. Ils disent encore : *dix mille choses, sont, du ciel, le seigneur, que faire*. Rien ne leur paraît si clair que cet ordre ; et vous voyez bien que cette phrase exprime le rapport de ces trois idées : *l'univers, Dieu, créer*.

Elle n'offre aucun nuage à un esprit chinois, parce qu'il y retrouve la construction à laquelle il est accoutumé. Cet ordre ne me paraît pas plus naturel que le nôtre ; mais je m'y soumettrais si j'étais à Pékin, car c'est l'ordre de la langue parlé comme de la langue écrite.

Les Français avaient des inversions qu'ils n'ont plus ; leur langue d'autrefois n'était probablement pas si naturelle que celle d'aujourd'hui. Ecoutez saint Bernard :

« *A quel gent feront nos semblant les hommes* » *de cette génération si enraciniez ens corporiens* » *k'il departir ne s'en puyent ? Certes semblant* » *sunt à ceos qui plungiet sunt en aucune grant* » *awe, et qui en péril sunt de noier.* »

Nous ne sentons pas maintenant toute l'énergie de ce morceau, qui devait produire, dans la langue du douzième siècle, le même effet que les périodes de Bossuet dans la langue du dix-septième siècle. Vous connaissez les prodigieux résultats de l'éloquence de saint Bernard.

Il fallait, alors comme aujourd'hui, apprendre, et non pas raisonner sur l'usage. On dit *Pierre aime Paul*. Si le verbe était à notre disposition, nous pourrions dire encore : *Pierre Paul aime* et

aime Pierre Paul. C'est ce que nous faisons en partie avec nos pronoms ; exemple : *Je le vois*. Nous avons inventé des pronoms qui se déclinent à l'imitation des latins ; qu'en est-il résulté ? Que nous sommes habitués à l'ordre latin, quand il s'agit des pronoms. Exemple : *Je te le prêterai* : le régime indirect précède ici le régime direct, et tous deux marchent avant le verbe. Si un étranger nous disait, dans l'ordre direct : *Je prêterai il à tu*, à peine l'entendrions-nous ; pourtant il suivrait la subordination des idées. Mais il pécherait contre deux conventions : la première, que *il* ne désigne point un régime direct, et que *tu* ne peut pas exprimer un régime indirect. Ce que je dis est toujours clair pour moi. Je pense, et je fais un signe quelconque, mais cela ne suffit pas ; il faut que vous puissiez le comprendre. C'est une énigme de ma composition, dont je sais le mot, parce que je vais de la pensée au signe ; mais vous devez aller du signe à la pensée, d'où la nécessité des conventions, tant pour les mots que pour leur ordre.

Il est tems enfin de mettre un terme à cette discussion dont on pourrait remplir des volumes in-folio. Je n'y insiste si longtems que parce qu'elle est utile au développement de notre méthode. Je me garderais bien de rechercher aussi longue-

ment si le français vient du grec, comme on l'assurait à Port-Royal ; ou du latin, comme le dit Scaliger ; ou de l'hébreu, comme le prétend le père Thomassin. Vous examinerez bien toutes ces questions sans moi, et vous direz votre avis comme un autre. Il était dans l'intérêt de la méthode de vous fair voir qu'il est nécessaire de tout apprendre dans une langue, en supposant que *tout est convention*.

Faites donc étudier *l'Epitome ;* qu'on le répète sans cesse, afin de trouver par la réflexion le véritable sens des phrases, des mots, des syllabes, et de la construction en usage dans l'idiôme étranger que vous vous proposez de parler ou d'écrire.

Le jour où j'ai posé ce principe de l'Enseignement universel, que *tout est convention dans les langues*, j'ai éveillé toutes les passions. On a insinué, dans les pamphlets, que j'étais payé par l'oligarchie. En vérité, on se donne contre moi plus de peine que je ne vaux. J'avoue d'abord que je ne sais pas, dans ce cas-ci, ce qu'on entend par l'oligarchie ; mais je déclare, sans la connaître, qu'elle n'est pas assez riche pour m'acheter. L'enseignement universel doit être gratuit, d'après mes intentions bien connues. On le sait bien ; mais on feint de l'ignorer. Je refuserais les présens de

l'oligarchie, comme je renvoie les cadeaux qu'on m'offre quelquefois, malgré tout ce que je puis dire. J'offre à l'oligarchie même des leçons d'Enseignement universel; je n'y mets qu'une condition, c'est de donner ces leçons pour rien. Au surplus, cette oligarchie dont on m'accuse d'être le champion, dans la diatribe dont il s'agit, est un être métaphysique; mais je puis être utile aux individus qui la composent. L'accusation dont je parle en ce moment a dû au reste exciter le sourire de ceux qui me connaissaient avant mon arrivée à Louvain : ils savent que je ne suis pas facile à acheter.

Mais, quand je serais un homme vil, une âme vénale, qu'ont de commun mes vices avec la méthode de l'Enseignement universel? Ne puis-je pas être méchant, courtisan, bas valet, et pourtant enseigner en fait la musique et la composition musicale que j'ignore? Dites que le fait est faux, ce mensonge fera peut-être fortune : ne dites pas qu'il est impossible; car l'enfant est-là qui touche, et couvre des accords de son piano vos raisonnemens métaphysiques. Ne voyez-vous pas que si j'étais à vendre, il y a long-tems que l'Enseignement universel serait tombé? Il faut beaucoup de courage pour faire le bien, et notre méthode n'a encore fait que du bien. Des professeurs des villes

voisines, dont je reconnais le talent, engagent les paresseux à aller à Louvain : ils se moquent de leurs écoliers pour se moquer de moi du haut de leur chaire. Ces sarcasmes ne m'irritent point : ils ne peuvent m'étonner. Quand j'étais jeune comme ces professeurs là, je me rappelle très-bien que, comme eux, j'étais un étourdi, et que l'inventeur de l'Enseignement universel aurait eu de mes nouvelles. Etre insulté au collège est peu de chose ; mais la vérité a été niée, altérée, corrompue par des personnages bien plus marquans. Qu'y faire ? attendre patiemment que la vérité triomphe, ou souffrir la calomnie, puisque je suis trop faible pour l'empêcher. On ne m'achètera pas, même en me promettant de ne plus me calomnier ou de ne plus se moquer de moi. *C'est donc un homme bien extraordinaire !* est un sarcasme qui ne m'épouvante pas non plus. Je sais qu'il n'y a point d'homme extraordinaire, et cela me suffit. Qu'on me blâme ou qu'on me flatte, on n'y gagnera rien. Dites que j'ai de l'ambition ; que je veux attirer les regards par un caractère original, et que je recherche, sur une route moins fréquentée, les places et les récompenses ; je rirai de vos perpétuelles contradictions. Selon vous, je fais l'impossible ; eh bien ! la société n'est ni assez riche, ni assez puissante pour récompenser des miracles. Il y a long-

tems que j'ai reçu ma récompense, elle ne dépend de la volonté de personne sur la terre : elle est dans les services que je rends tous les jours. Vous pouvez tous mériter comme moi cette récompense, puisque vous êtes tous capables d'obtenir les mêmes résultats. Je ne suis en effet pas plus dupe de la flatterie de ceux qui m'accordent du génie, et qui disent que je suis moi-même la preuve de la fausseté de mon système. Voyez ce que c'est que la rhétorique ! J'avais, moi, tiré la conséquence absolument contraire. Si j'ai du génie, me disais-je, il n'est pas de mise ici, puisque j'enseigne ce que je ne sais pas ; si je suis un sot, ou un fou, comme d'autres l'insinuent, le génie est encore absolument étranger à la méthode : donc tout le monde peut faire ce que je fais ; donc ce qui me distingue des criailleurs, ce n'est pas l'esprit, c'est la volonté. Plusieurs de mes élèves eux-mêmes n'oseraient pas appliquer la méthode à une science dont ils n'auraient pas la plus légère idée. C'est en cela que je leur suis supérieur ; mais c'est une supériorité de caractère et non d'intelligence. Je sens bien que je suis au-dessus d'eux par le courage et la volonté ; mais cela vient, je le dis pour leur instruction, de ce que je ne suis pas distrait par la crainte de déplaire ni d'être hué. Quiconque se laisse imposer par une assemblée de savans en costume et en bon-

uet, est incapable de tenter une expérience nouvelle; ou, s'il l'essaie, il la manquera. Moi, j'en réponds, voilà la différence.

Quand je parle ainsi aux savans qui m'honorent de leurs visites, presque tous me disent: J'ai bien compris votre théorie; mais ce que je ne conçois pas, c'est la pratique. Comment un enfant peut-il faire toutes ces décompositions par syllabes et par lettres? A-t-il l'intelligence assez développée pour faire tant d'observations fines sur l'ordre des mots; enfin, pour inventer ces principes de grammaire générale que vous avez recueillis vous-même de vos lectures? etc., etc.

Je pourrais souvent ne rien répondre, quand je m'aperçois que le savant qui pose devant moi, n'est pas venu pour s'instruire, mais pour me faire la leçon. J'en ai vu, en effet, qui avaient l'air d'être envoyés pour dresser procès-verbal de mon dire, et comme pour entamer le procès de l'Enseignement universel. Mais il en est venu qui n'étaient conduits que par leur zèle pour le perfectionnement de l'instruction, et dans l'intention de profiter même de l'Enseignement universel dans les collèges confiés à leurs soins. Je commence par dire à ceux-là que tous leurs efforts seront inutiles; puis je réponds aux uns comme aux autres, et

avec la même complaisance ; car enfin je puis me tromper.

Si vous ne comprenez pas comment un enfant peut s'instruire tout seul par la méthode de l'Enseignement universel, nous sommes tous deux aussi ignorans l'un que l'autre, car je ne le comprends pas non plus. Il me serait également impossible d'expliquer comment un enfant est capable de distinguer, dans un thème, toutes les règles de la grammaire : elles sont bouleversées, cachées, métamorphosées dans le devoir que vous lui donnez. Il a l'intelligence de les reconnaître et de les appliquer, malgré l'embarras des phrases incidentes dont il n'est dupe que quand il est inattentif et distrait. Ce phénomène n'excite pas votre admiration, parce que vous en êtes témoin tous les jours : une pierre tombe, et personne ne se récrie sur ce fait ; mais on crierait si elle restait suspendue, ou si elle allait vers la lune. Cependant, si les pierres montaient, nos physiciens nous diraient : Cela va de soi ; la terre les repousse ; voyez ces aimans, ils se repoussent, et nous ne crierions plus. Mais les pierres tombent, et les physiciens nous disent : Rien de plus simple, la terre les attire ; voyez cet aimant qui attire le fer ; et nous répondons, en ouvrant de grands yeux, avec une figure

de jubilation, comme on répond dans Molière aux leçons de médecine de Sganarelle : Cela est vrai.

Que vous compreniez ou non comment on peut apprendre le latin en sept ans dans les colléges , la raison que vous donnez de ce résultat n'y influe en aucune manière. L'homme est capable d'apprendre le latin en sept ans , c'est un fait reconnu par toute la terre. On peut l'apprendre aussi bien en moins d'un an : c'est un fait que j'avance, et qui est contesté dans tous les colléges. Mais cette contestation n'a aucune espèce de rapport au résultat. Leuwenhoëk dirait à ces messieurs : Je vois la circulation du sang ; que vous le croyiez ou non, peu importe : mettez vos lunettes, vous le verrez comme moi, et vous discuterez ensuite , si cela peut vous amuser.

On impose aux maîtres de l'Enseignement universel ce qu'on n'exige d'aucun autre : ne vous laissez point entraîner hors de la question ; restez à votre poste , vous n'êtes forts que là. Faites apprendre l'*Epitome.* Si vous n'osez pas diriger un élève dans l'étude d'une langue que vous ignorez, renvoyez-le moi : j'entreprendrai ce que vous n'osez pas entreprendre, et je réussirai, ou plutôt l'élève réussira.

Continuons l'explication de notre méthode.

Il faut deux mois, terme commun, pour apprendre l'*Epitome :* on le récite tous les jours. Ensuite on lit *Cornelius Nepos*, avec la traduction : c'est l'ouvrage d'un mois. Observez que l'homme qui veut, avance beaucoup plus rapidement encore. Les phrases de *Cornelius Nepos* sont expliquées par les phrases de la traduction ; les mots par les phrases, et les syllabes par les mots. J'ai déjà dit cela. On remarque que le nouveau livre est écrit avec les syllabes de l'*Epitome :* si par hasard on rencontre une syllabe qu'on n'ait pas encore vue, on fait connaissance ; on en regarde attentivement tous les traits ; on cherche à démêler les ressemblances et les différences, en la comparant aux signes dont on sait la valeur : le moindre rapprochement, l'idée la plus bizarre suffit en pareil cas pour graver cette syllabe dans la mémoire. A dater de ce moment, nous ne l'oublierons plus ; car nous tenons une note exacte de chaque acquisition, et la répétition de ce bordereau, s'ajoutant à la répétition journalière de notre *Epitome*, rien ne peut effacer de notre souvenir le radical dont notre petit trésor s'est enrichi.

Dès que l'élève comprend *Miltiade*, on lui fait raconter la vie de ce général. D'abord, on ne raconte qu'une circonstance ; peu à peu les détails se présentent clairement ; ce cahos se débrouille ; la

lumière l'éclaire insensiblement, et nous apprenons de nouvelles expressions. Mais afin que l'intelligence soit active, de peur qu'elle ne prenne aucune part aux efforts de la mémoire, on exige de l'élève qu'il intervertisse l'ordre des faits, et qu'il fasse, en parlant latin, le parallèle de Miltiade et de Thémistocle. Par exemple, qu'il dise son avis sur les réflexions de l'historien; qu'il les combatte; qu'il en établisse la solidité; qu'il fasse enfin usage de la faculté qui lui a été donnée par la nature.

Ainsi chaque jour on récite l'*Epitome*, et on s'exerce à parler latin. Par la répétition perpétuelle et non interrompue, la mémoire s'enrichit de quelques alliances de mots; et afin de forcer l'attention, on interroge comme je vais l'expliquer.

Voici, par exemple, une phrase d'un livre quelconque, écrit dans la langue qu'on voudra: *On apercevait de loin des collines et des montagnes dont la figure bizarre formait un horison à souhait pour le plaisir des yeux*. Si je demande *on apercevait*, l'élève doit réciter la phrase, ou dire seulement, *on apercevait de loin*; et voilà une locution sue. Je demande: *bizarre?* L'élève, répond: *figure bizarre*, etc., etc.

Tous ces exercices au surplus peuvent être va-

riés, comme je l'ai déjà dit. Il y a mille manières de vérifier si l'élève a retenu ce qu'il a appris, et de s'assurer qu'il ne l'oubliera pas. L'intelligence humaine achèvera votre ouvrage : ce n'est pas vous qui donnerez ni l'esprit, ni même la science ; vous ne pouvez qu'indiquer la route.

Malgré toutes les querelles qu'on nous a suscitées, j'apprends avec plaisir que beaucoup de maîtres ont rectifié leur pratique. Tout en criant contre notre méthode, on la suit presque en cachette. L'*Epitome* a fait fortune ; on n'entend parler que de Calypso, on essaie, on tâtonne, on montre ses élèves et on dit fièrement : Voyez ma méthode à moi. Je ne demande pas mieux qu'on nous fasse de ces niches-là. J'en suis charmé, surtout pour les pauvres petits. Qu'ils apprennent ainsi en jouant plusieurs langues à la fois, en les rapportant toutes à celle dont ils savent l'*Epitome* par cœur. C'est surtout dans leur intérêt que je désire qu'on ne les fatigue point de la grammaire, et qu'on suive franchement la méthode, dût-on n'en pas convenir : cela ne me fâchera point. Dieu veuille que tous ces maîtres honteux, qui crient encore à l'impossible en public, élèvent en secret leurs enfans dans la nouvelle méthode ! Qu'importe qu'ils s'imaginent que les progrès des enfans

sont en raison directe de leur science profonde, pourvu que le bien se fasse.

Quant à moi, malgré tous les succès que je prévois, et qui seront dus à notre méthode, je déclare que ces maîtres-là ne la connaissent pas encore, et qu'ils n'en auront pas la plus légère idée, tant qu'ils se croiront bons à quelque chose. Ils ne saisiront l'esprit de l'Enseignement universel que le jour où ils voudront comprendre qu'ils peuvent diriger leurs enfans dans l'étude de ce qu'ils ne savent point eux-mêmes, et que par conséquent dès aujourd'hui le premier venu les remplacerait très-bien dans l'enseignement des sciences qu'ils ont apprises. C'est ce que je ne cesse de répéter pour mon propre compte : *Celui qui ne se croit pas capable d'enseigner à son fils ce qu'il ne sait pas, ne m'a pas encore compris*. Un de mes élèves veut apprendre à toucher du piano, je l'ai mis à un concerto de Ries. On m'a dit que ce concerto était d'une difficulté rebutante. L'expérience va se faire : j'en rendrai compte aux maîtres de l'Enseignement universel pour leur gouverne.

Voilà donc des miracles, à ce qu'on dit, à ce que prétendent même ceux qui nous imitent de loin. Eh bien ! dès qu'ils sauront ce que nous faisons, ils vont l'imiter en tapinois : l'expérience

leur réussira, et ils se moqueront de nous , comme si nous avions dit que c'était un secret du maître , et que ce grand'œuvre ne pouvait sortir que de nos mains. J'ai tant vu de ces criailleurs. — C'est impossible ! — Si je vous le montre, que direz-vous ? — Que c'est impossible. — Mais cela n'est pas raisonnable. — Eh bien ! je dirais que vous êtes le premier homme du monde. — Vous savez bien que je ne suis pas au-dessus de vous, n'est-ce pas ? — Enfin je dirais que c'est la découverte la plus importante qui ait jamais été faite. — Mais la vaccine ? — Belle chose que la vaccine. — Quoi ! monsieur ; la vie de vos semblables !. . . . . Mais enfin, je vais vous montrer nos résultats ; les voyez-vous ? les entendez-vous ? . . . Eh ! . . . Qu'en dites-vous ? . . RIEN.

J'ai beau faire ; voilà mon homme muet ; pas possible de lui arracher une parole. C'est qu'il était venu pour voir qu'il ne verrait pas , et il est piqué d'avoir été dupe.

Je disais un jour : On pourrait enseigner à lire, à écrire , et à compter à tout un régiment , en un mois , peut-être en quinze jours , peut-être en moins. Exclamations de toutes parts ; mais personne n'a encore osé me prendre au mot. Si j'allais réussir ! Le Kan pourrait avoir tout d'un coup une

armée plus instruite que toutes nos armées. Quel scandale pour la savante Europe !

Je dis aujourd'hui qu'on pourrait instruire en quelques mois les régimens d'artillerie, de tout ce que doit savoir un officier.

Mais laissons ces promesses emphatiques qui ressemblent aux discours prononcés du haut d'un char au milieu des carrefours : mes lecteurs ne sont pas des badauds, et je veux leur parler raison. Peu d'hommes sont assez forts pour ne chercher que la vérité, et pour la reconnaître sous quelque forme qu'elle vienne s'offrir à nos yeux. Si elle déplaît on la rebute ; on insulte à son costume ; on lui refuse le passage, comme on repousse dans quelques cérémonies tout ce qui ne porte pas l'uniforme ou la livrée. Il y a de tout sur la terre. Séparant donc en imagination tous ceux qui sont distraits par des passions ou des préjugés, de ceux qui écoutent avec calme et réfléchissent sur les faits, je me suppose au milieu d'une assemblée de véritables hommes, réunis comme par enchantement de toutes les parties du globe. Je leur exposerais d'abord les procédés et les résultats de l'Enseignement universel ; ensuite pour satisfaire cette curiosité naturelle à l'homme qui l'excite à trouver des causes et à expliquer les faits, je leur

dirais qu'il m'est venu à la pensée que tous ces effets qui paraissent miraculeux à la masse irréfléchie et inattentive, doivent être attribués à la nature de l'intelligence humaine; que *je crois cette intelligence égale dans tous les individus*, comme dans toutes les corporations, les genres et les espèces; que les individus absolument semblables entre eux, tant qu'il ne faut employer l'intelligence qu'aux premiers besoins, diffèrent dès que les besoins cessent d'être les mêmes, par une volonté plus ou moins active; mais que l'espèce n'a point cette volonté qui lui est inutile pour sa conservation. Rien n'a été fait pour le bonheur de l'espèce; tous les individus ne sont créés que pour lui donner et lui conserver l'existence; mais le bonheur ou le malheur sont des accidens de l'individu, voilà pourquoi il lui a été accordé une volonté changeante: l'intelligence est le ministre de cette volonté; c'est elle qui choisit ce qui peut assurer notre bonheur, ou qui rejette ce qui lui nuirait. Je crois qu'une répartition inégale des intelligences aurait suffi pour établir l'ordre social: cet ordre dans ce cas serait naturel; les lois humaines, les lois de convention seraient inutiles pour le conserver. L'obéissance à ces lois ne serait plus un devoir ni une vertu: elle dériverait de la supériorité d'intelligence des Cadis ou des Janissaires, et cette

espèce commanderait par la même raison que l'homme règne sur les animaux. Je pense qu'il n'en est pas ainsi. La méthode de l'Enseignement universel est basée sur l'opinion que je viens d'énoncer. On décide de tout dans les sociétés, par des considérations sociales : cela doit être, et nous devons obéir et nous soumettre avec respect à ces décisions ; mais la raison sociale qui les dicte n'est pas infaillible. C'est une raison de convenance et d'ordre, qui varie d'un pôle à l'autre, selon les tems et les lieux. On croit, par exemple, en Europe, que la capacité d'un maître, vérifiée d'une certaine manière, et mise à des épreuves déterminées, est une garantie suffisante, mais nécessaire, pour assurer les progrès des élèves. Les décisions de cette espèce existent partout : en France comme en Angleterre, je n'obtiendrais pas l'autorisation d'enseigner le français ni l'anglais si je ne subissais un examen préliminaire sur l'une ou l'autre de ces langues ; je n'oserais pas même solliciter cette autorisation. Mais si le chef suprême d'une société quelconque, usant du pouvoir qui lui est nécessaire pour changer à son gré les formes de garantie, et instruit par la voix publique des résultats innombrables et miraculeux, c'est-à-dire, contraires à l'usage, ordonnait que l'expérience nouvelle fût répétée, la question serait jugée irrévocablement

pour le bien des études ou à la honte du novateur ; et le jugement rendu par les raisons sociales serait en outre, dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, approuvé par la raison.

J'ajouterais, au milieu de ces hommes que je suppose attentifs à mes paroles : la vérité ne peut être connue que par des faits. Tout autre moyen d'investigation n'est jamais sûr. Toutes les discussions métaphysiques ou oratoires nous égarent dans le vide des abstractions, ou nous mettent à la merci des passions. Le fait est constant, le fait n'est pas constant ; voilà la seule et unique base solide des jugemens humains. Quiconque part d'un autre principe, ne parle plus et n'agit plus comme homme ; mais comme citoyen, comme membre d'une association quelconque : il obéit à des lois imposées, il fait son devoir ; il est vertueux, puisqu'il fait effort pour obéir à une volonté étrangère, et pour soumettre sa raison à la raison sociale. Que s'il croit écouter sa propre raison dans ce cas, je pense qu'il est dans l'erreur. Quelque passion l'entraîne sans doute, et lui fascine les yeux : il est distrait ; il ne pense point à ce que je dis ; il rêve à autre chose, puisqu'il a la même intelligence que moi, et qu'il faudrait qu'il fût incapable de comprendre qu'avant de disputer, on doit vérifier les faits, lorsqu'on est sage.

Je finirais en disant à ces hommes extraits de toutes les nations : Je ne parle à aucun peuple en particulier ; il me serait trop difficile d'accorder leurs opinions divergentes, leurs habitudes diverses. Les raisons sociales varient à l'infini, et se combattent jusqu'à effusion de sang humain, mais la raison est la même partout. C'est donc à vous, mais à vous seulement que je m'adresse, qui que vous soyez. Je ne vous connais point, et vous ne me connaîtrez jamais. Si ce livre tombe par hasard dans vos mains, essayez l'expérience dont je me fais un plaisir de vous rendre compte: vous verrez si elle réussit, et vous direz : *Le fait est constant*, quoique les opinions de l'auteur soient sujettes à contestation; un autre l'expliquera mieux peut-être : mais *le fait est constant*.

Ce que je dis à ces hommes choisis, je vous le répéterai sans cesse, mes chers élèves : laissez toutes ces vaines disputes et contentez-vous de faire. Imitez ce philosophe qui marchait sans rien répondre à ceux qui lui demandaient de prouver l'existence du mouvement. Apprenez les sciences, afin d'obtenir l'autorisation de les enseigner, dès que vous aurez reçu votre brevet de capacité, d'après les formes établies dans la société à laquelle vous appartenez; revenez à notre méthode qui ne sup-

pose pas dans le maître plus de science acquise que dans l'élève, et vous serez plus utiles qu'en adoptant les vieux principes. Mon âge et mes infirmités ne me permettent pas de suivre ce conseil que je vous donne dans l'intérêt de votre nation : il n'est plus temps pour moi d'apprendre ce que j'ignore ; mais on peut toujours profiter de mes conseils, beaucoup plus que des leçons données par les plus savans maîtres qui s'obstineront à rester dans la voie des *vieux principes*.

Si l'Enseignement universel parvient à être connu, sans être admis nulle part, comme je le prévois, cette nouvelle méthode fournira un nombre infini de calembourgs et de plaisanteries. Ce qui est en opposition avec les opinions reçues devient plaisant par un simple rapprochement. Une seule idée de plus donne une infinité de combinaisons amusantes. Le *Journal de Paris* avait donné le signal ; mais il n'y a pas eu d'échos, parce que le procédé pour enseigner ce qu'on ne sait pas n'a pas paru sur un assez grand théâtre. Il ne suffit pas de dire des bêtises pour amuser les Parisiens; ils auraient trop à faire, s'ils riaient de tout ce qui est risible : ils choisissent dans le nombre infini des caricatures, les sots dont la sottise a quelque rapport aux circonstances du moment, et le nigaud dont ils se moquent devient célèbre à l'instant même : s'ils

nous font donc l'injure de ne point parler de nous, nous mourrons incognito, et ce sera dommage. Il n'y a pas un vaudeville, pas une chanson où il ne fût drôle d'introduire un personnage qui voudrait à toute force montrer ce qu'il ignore. Je ferais donc un vaudeville, si j'en avais le talent, et je me rendrais ainsi célèbre en me moquant de moi-même ; mais je renonce encore à cette ressource. *Tout est dans tout,* me dira-t-on ; vous n'en avez pas les gants : plus d'un auteur s'est déjà parodié lui-même, et cela ne réussit pas toujours.

Eh bien ! ne réussissons pas. Continuons.

Votre élève *récite l'Epitome* tous les jours ; il *raconte Cornelius Nepos :* il faut lui faire *lire Horace* avec la traduction.

Mæcen...as at...av...is e...d...it...e reg...i...bus, etc.

On entend cela lorsqu'on connaît *at...tulit av...us meus, aqu...is, e...duxit, d...edit, pollic...it...us, Adam...e, reg...i, fructi...bus.* Or, toutes ces syllabes sont dans l'*Epitome ;* donc, etc.

Quand Horace sera compris, *on le relira sans cesse.*

Ne croyez pas qu'il soit nécessaire d'expliquer ainsi toutes les syllabes une à une. C'est un exer-

cice qu'il faut indiquer : on le réserve pour les occasions importantes, c'est-à-dire pour les passages difficiles. Dès qu'on entend, même à peu près, à l'aide de la traduction, il faut se hâter d'aller à la fin pour recommencer sans cesse : c'est la *répétition*, et la seule *répétition* qui instruit à fond de tous les détails qu'on ne remarque pas d'abord. Du reste, le maître n'a encore rien à faire ici qu'à s'instruire lui-même des observations de son élève.

Ce qu'on appelle des *principes* sont des réflexions de savans sur les faits connus d'avance. Lorsqu'on démontre longuement l'égalité des angles correspondans ; lorsqu'on exige que l'élève s'attache à ces démonstrations nouvelles, on oublie qu'elles ne sont que les enfans posthumes de la science, si je puis m'exprimer ainsi : il y avait de très-grands géomètres avant que tout cela ne fût inventé. C'est lorsque l'on n'avance plus qu'on s'avise tout à coup de traiter de problêmes nouveaux les suppositions gratuites de nos prédécesseurs. Mais toutes ces additions ne sont venues qu'après la construction de l'édifice, et c'est renverser la marche de l'esprit humain que de vouloir connaître tout ce qu'on sait, par exemple, sur les parallèles, avant d'aller plus loin. D'un autre côté, ceux qui parcourent la route si lestement, ne retiennent rien de

leur premier voyage, et s'ils ne reviennent pas sans cesse sur leurs pas, ils n'auront jamais une idée nette du pays.

Telle est la méthode dont l'élève de M. de Las Cases a fait usage pour apprendre l'anglais. Cet homme a senti toute l'importance de l'enseignement que je propose, quoiqu'il n'en ait pas deviné l'universalité. S'il eût prononcé les mots que M. de Las Cases a entendus, à une autre époque de sa vie, quelques-uns de ceux qui disputent aujourd'hui auraient fait semblant d'être convaincus sans rien voir ; les faits eussent été avérés à leurs yeux. Rien de plus clair ni de plus ingénieux n'eût jamais été offert à l'admiration de la soi-disant république des lettres. Si, au contraire, il eût contesté l'universalité de l'application, l'oracle étant prononcé, c'en était fait, et l'arrêt eût passé en force de chose jugée. Cependant un petit nombre d'hommes qui pensent par eux-mêmes ne se seraient peut-être pas rendus si vite, mais ils auraient gardé prudemment le silence. Enfin, et comme il arrive toujours, l'opposition bien connue aurait fourni au système rejeté un grand nombre de partisans dans le Faubourg Saint-Germain : il y aurait peut-être eu foule au boulevart de l'Enseignement universel, par pure espièglerie, et le fait eût été tenu pour incontestable,

quand même il aurait été faux. *Tout est dans tout*.

Ces petits jeux d'enfans ne prouvent rien, ni ce que j'avance non plus. Vérifiez par vous-mêmes, et vous jugerez. Quelques savans se sont fait une réputation d'impartialité dans ces disputes, en disant sans humeur : Si M. Jacotot a fait cela, il a rendu un grand service à l'humanité. J'ai répondu, sans connaître ces savans, que douter en pareil cas est impardonnable à celui qui se dit ami des lettres, et lit exactement les plus insignifiantes brochures pour être, à ce qu'on dit, au courant de la science. Le *Recensent* de Hollande a rendu compte de l'expérience que j'ai faite sur la langue hollandaise ; la *Revue*, qui s'imprime à Paris la grand'ville, a précisément oublié cet article, et la question remise au concours par l'Institut d'Amsterdam, et les almanachs ont seuls fixé l'attention des rédacteurs par leur importance.

Convenez que cela est dur ; on ne me fait pas même l'honneur de se moquer de mes prétentions dans les journaux destinés aux lettres et aux sciences. Si je réussis ou si j'échoue, ce sera donc également à l'insu du public ! On me lance bien quelques petits sarcasmes où je suis ; j'entends siffler

quelques traits ; mais ces traits, décochés terre à terre et dans les ténèbres, ne produisent point d'effet. Mes adversaires sont aussi inconnus que moi : qu'ils triomphent dans cette lutte, ou que je demeure vainqueur, il n'y a de gloire à gagner de part ni d'autre, et nous péririons tous sans qu'on sache que nous avons combattu. Cela est bien dur.

Revenons enfin à l'Enseignement universel. Vous pouvez tirer un grand profit de la rédaction de cette lettre sur l'étude des langues étrangères. On vous dira, et vous le verrez bien, que ce désordre et ces divagations continuelles sont ridicules dans un ouvrage. On oubliera que je n'ai pas la prétention d'être auteur. Qu'il ne se fasse donc point imprimer, ajoutera-t-on. Vous répondrez : C'est à nous qu'il s'adresse, et nous reconnaissons sa manière familière de parler ; c'est ainsi qu'il se laisse aller dans la conversation. Ce n'est pas lui qui s'est fait imprimer ; on a cru rendre service en publiant la méthode universelle. Mais où est-elle cette méthode ? Dans les lettres qu'il nous écrit, nous la reconnaissons très bien.

Il est très-vrai, mes chers élèves, que cet ouvrage (si c'est un ouvrage) a une forme bizarre et

tout-à-fait irrégulière ; mais jugez de mon embarras ; l'Enseignement universel n'est rien. Deux mots suffisent pour expliquer notre méthode ; or, imprimer deux mots serait tout aussi bizarre et tout autant contre les règles ; cela ne s'est jamais vu non plus. Est-il donc impossible de faire mieux ? Je ne dis pas cela, mais j'en suis incapable. Cependant, malgré mon incapacité que je confesse, vous pouvez tirer quelque fruit de l'exemple que je vous donne en ce moment, car c'est à vous que je m'adresse, et je désire que ceux qui me feront imprimer préviennent le public dans les journaux, afin qu'il n'y ait d'attrapés que ceux qui le voudront bien. Cette précaution prise, je reviens à vous.

La plus grande difficulté en tout est de vaincre une espèce de fausse honte qui naît de la crainte de mal faire, et par conséquent de ne pas briller : or, vous ne vaincrez jamais votre élève là-dessus. Si vous ne lui donnez pas l'exemple, il s'apercevra, et d'ailleurs vous le lui ferez remarquer, que vous n'avez point réussi. Vous lui direz que nous suivons dans nos exercices la même méthode que dans nos études. Nous fesons mal, et nous recommençons toujours la même chose. Quand nous avons lu et répété notre Horace, je suppose que nous voulions devenir poètes, nous tâtonnons,

nous essayons d'exprimer nos idées avec les signes de notre auteur. La langue de la poésie est là ; elle y est toute entière : nous bouleversons, nous renversons, nous dépeçons tout pour trouver comment dire ce que nous pensons. Nos compositions sont d'abord ridicules ; peu à peu elles s'améliorent ; mais nous savons que Racine a commencé par une tragédie qu'il a fallu jeter, et nous prenons courage.

Je montre donc en faisant moi-même ; je regarde, je décompose les mots de la langue étrangère que l'élève veut savoir ; je l'encourage en lui donnant l'exemple. S'il s'agit de poésie, je fais des vers pour vaincre en lui une sotte et orgueilleuse timidité. Il veut apprendre à faire des fables, et il n'ose pas, même après les études préliminaires et tous les exercices dont j'ai parlé. Que faire ? Je choisis une moralité ; je vois dans la fable du renard et du corbeau que la flatterie nourrit le flatteur ; je montre un fait qui fournit une autre réflexion : par exemple, la flatterie peut nous tirer d'un danger, et je m'attache à cette idée.

Je prends au hasard un canard et une grenouille. Je fais mon conte : Un canard voulait tuer une grenouille ; elle lui dit qu'il est cygne, et elle échappe : elle lui dit qu'il est le frère du cy-

gne, sera plus vraisemblable. Comment échappera-t-elle ? Elle lui dit : Voilà votre frère le cygne qui vous appelle. J'ai donc un personnage de plus. Pourquoi le canard veut-il tuer la grenouille ? Parce qu'elle avait vanté le cygne. Voilà tous mes personnages en jeu. Voici ma fable en prose :

Un cygne passait sur un étang, et les grenouilles le saluaient par leurs croassemens. Un canard jaloux, fatigué de leurs cris, les poursuivait et les tuait impitoyablement. Une d'entre elles eut la pensée de lui dire : Je vous cherchais ; monseigneur le cygne votre frère vous demande ; le voici. Le canard tourne la tête, et la grenouille échappe.

Je savais que pour composer une fable on emploie ordinairement : 1° Une moralité ; 2° des acteurs ; 3° une action ou un fait duquel résulte la moralité choisie. Cet ordre d'idées peut être renversé ; enfin voici ma fable en vers :

LE CYGNE, LE RENARD ET LES GRENOUILLES.

Sur un étang se promenait un cygne.
Mille grenouilles croassaient,
Et quelques canards barbotaient.
Fi ! dit l'un d'eux, quelle bassesse indigne,
Vile canaille ! et pourquoi criez-vous ?
Pourquoi ? Mais voyez donc monseigneur qui s'avance,

Lui dit une grenouille, et criez avec nous.
Quel port majestueux ! et quelle contenance !
Vivat ! allons, nageons au-devant de ses pas.
Notre cygne, en voguant, saluait de la tête.
Vivat ! vivat ! vivat !...... Oh ! l'ennuyeuse bête !
Dit le canard, tu périras.
Il la poursuit, la rattrappe et l'échine,
Et furieux menaçait la voisine.
Je vous cherchais, lui dit-elle en tremblant ;
Monseigneur m'a dit en passant :
N'as-tu pas vu mon frère ?
Je vais jusqu'au bord de l'étang,
Cours, si tu veux me plaire,
Annonce-lui que je l'attendrai là,
Mais voici monseigneur ; il regarde, il s'arrête,
Il vous cherche des yeux. Le sot tourna la tête,
Et la grenouille s'échappa.

CRITIQUE.

Quand vous aurez composé, faites la critique de votre composition.

Mille grenouilles croassaient.

On ne voit pas que c'était pour faire honneur au cygne.

Et quelques canards barbotaient.

Barbotaient est là pour la rime et n'a pas de rapport au sujet.

.... pourquoi criez-vous ?

est très-froid et n'exprime ni l'indignation, ni la jalousie du canard.

Lui dit une grenouille, et criez avec nous :

est plat.

Vivat ! allons, nageons au-devant de ses pas.

On ne peut pas dire les pas d'un cygne qui nage.

.... menaçait la voisine.

Il aurait fallu étendre cela davantage. Cette déconfiture est le principal objet de la fable. Ce canard, si jaloux des honneurs qu'on rend à un autre, s'apaiserait en pensant qu'il va tout-à-coup les partager, et cela ferait plus d'effet.

Je vous cherchais, lui dit-elle, en tremblant.

Il faudrait tâcher de sauver cette monotonie, *dit*, *dit-elle*, *m'a dit*. J'avais envie de mettre :

Quand tout à-coup l'animal croassant :
Je vous cherchais. N'as-tu pas vu mon frère ?
M'a dit Monseigneur en passant ;

mais cette suspension de haut style m'a paru trop brusque. Vous voyez quel a été mon embarras. Mais l'embarras n'est pas une excuse : il n'y a point d'excuse en littérature. J'ai oublié mes trois *vivat*. On trouvera qu'il est fort commode de faire ainsi un hémistiche avec un mot, etc., etc.

Courage ! à vous, dis-je à l'élève ; faites d'abord aussi mal que cela : nous nous moquerons de vous, comme vous vous moquez de moi, et vous recommencerez. La première fois n'a pas toujours

été heureuse, même pour nos plus grands écrivains.

Je suppose un élève qui veuille apprendre, non pas à écrire des fables, mais de petites pièces. Je lui propose, par exemple, de traiter la chute d'Hébé. Il s'intimide ; il n'ose pas. Je prends la plume :

Belle Érato, muse des tendres cœurs,
Parlons d'Hébé ; conte-moi ses malheurs.
Qu'en pensez-vous au sommet du Parnasse ?
Sait-on pourquoi Ganimède à sa place
Verse aujourd'hui le nectar à nos dieux ?
Faut-il en croire un bruit injurieux ?
De Ganimède on médit sur la terre ;
On parle mal du dieu qui le préfère.
Viens ; soutiens-moi contre l'impiété ;
Fais à mes yeux briller la vérité ;
Ma foi chancèle, et malgré moi je doute ;
Je suis discret, parle, muse, j'écoute.
. . . .

La muse raconte l'aventure d'Ixion, et j'ajoute ce lieu commun :

Depuis ce temps, pour prix de son audace,
Entortillé d'un énorme serpent,
Qui de son dard en sifflant le menace,
Sur une roue Ixion attachée,
Tourne sans cesse, et d'une voix tremblante,
Demande en vain pardon de son péché.
. . . .

Puis cet autre lieu commun :

Pour réparer l'irréparable outrage
Jupin fronçant, dans ses transports de rage,
Son sourcil noir, ridant son large front,

Faisait trembler le ciel, la terre et l'onde.

. . . .

Les dieux gardaient un silence profond.
Agenouillés, tous les pauvres humains
Se prosternaient, immolaient des victimes.
Calchas levant ses innocentes mains,
Et des mortels reconnaissant les crimes,
Pour apaiser Jupiter irrité,
Sur les autels égorgeait des génisses.
Vœux superflus! . . . .

Cependant Junon avait fui avec Hébé loin de l'Olympe. Je fais cette comparaison :

Lorsqu'une rose au fond d'un verd bocage,
Loin des regards fleurit dans un vallon ;
Sur la montagne en vain gronde l'orage,
Amoncelé, roulé par l'aquilon ;
L'humble bouton ne courbe point sa tête.
Les fiers sapins, dont il est entouré,
Bravent pour lui les vents et la tempête.
Telle, en un lieu de l'Olympe ignoré,
La jeune Hébé, dans l'ombre du mystère,
Repose en paix sur le sein de sa mère.

. . . .

Une autre fois, je demande qu'on se moque de notre Enseignement universel, au moyen duquel nous prétendons montrer la plaidoirie par improvisation :

Ainsi parfois un novice Robin,
Avec chaleur à plaider se dispose,
Pour une veuve ou contre un orphelin,
Et dans sa chambre il déclame la prose
Qu'il prépara pour sa première cause.
Sur des rayons, Cujas et Dumoulin,
Formant pour lui tribunal domestique,
N'imposent point à l'apprenti Cochin.

Avec aisance il pérore, il réplique ;
Son plaidoyer à ses yeux est parfait.
Le débutant, jusques dans la grand-salle,
Aux vieux routiers effrontément s'égale.
Mais l'huissier frappe... il frémit... c'en est fait..
Son feu s'éteint, sa langue s'embarrasse ;
Devant Cujas il avait de l'audace ;
Devant la cour il pâlit et se tait.

Dites qu'on ne se défie point assez des calomniateurs. Ne faites que quatre vers si vous ne pouvez en faire davantage.

Semblables au reptile en la fange ignoré,
Dont le venin mortel dans l'ombre préparé
Allume en nous un feu que rien ne peut éteindre,
Moins ils sont craints, Damis, et plus ils sont à craindre.

Mais n'oubliez pas de critiquer Damis qui vient là fort à propos, et continuez. Moquez-vous de cette précieuse qui parle en minaudant :

Avant de prononcer un mot qu'elle déguise,
D'un ton sentimental, sa tendre mignardise,
D'une syllabe au moins d'abord le dégrossit.
Le mot exténué se coule, s'adoucit ;
Et s'échappant enfin d'une bouche mi-close,
En sort tout étonné de sa métamorphose.

Un mot étonné ! allons toujours. Etudions, relisons, apprenons les expressions que nous ne savons pas encore. Parlez d'une femme qui se conduit mal :

Elise aura le sort del'épouse infidèle,
Qui, d'un mari fâcheux secouant la tutelle,
Brille quelques instans d'un éclat scandaleux ;

Qui, méprisée enfin, traîna nt un joug honteux,
Des caprices d'un fat esclave misérable,
Est peut-être encor plus à plaindre que coupable.
....

Le sens n'est pas suspendu dans l'hémistiche du dernier vers, etc., etc. Moquez-vous d'un intrigant :

Promène tes regards sur la scène du monde,
Et déclare la guerre aux sots dont elle abonde.
Démasque l'intrigant ; vois son coup-d'œil calin,
Ses gestes imposteurs et son air patelin.
Fais rire à ses dépens. Ce rusé personnage
D'un grand qu'il a dupé soutire le suffrage.
Il affecte parfois un air silencieux ;
De l'apophtegme il prend le ton sententieux ;
Ou bien, pour se donner un ton diplomatique,
Il suspend tout à coup sa phrase énigmatique.
Jouant pour réussir vingt rôles en un jour ;
Effronté, bas valet, impudent tour à tour.
Quand les élections lui dérident la mine,
Tout notable en passant lui fait courber l'échine.

Ton, ton, c'est trop fort ; corrigez cela.

Plaignez-vous d'un journaliste qui vous aurait critiqué :

Voilà bien, me dit-il, l'esprit d'un journaliste,
Qui toujours poursuivant les auteurs à la piste ;
Critiquant, dépeçant les ouvrages d'autrui,
Entre tant d'écrivains n'en voit de bons que lui ;
De sottise et d'orgueil assemblage bizarre,
De préceptes prodigue, et d'exemples avare.

N'oubliez pas que nous faisons de la rhétorique, et que nous écrivons pour écrire ; car ce reproche

serait encore mieux adressé à l'inventeur de l'Enseignement universel, qui montre tout et ne sait rien.

Qu'est-ce qu'un parvenu ?

Le perruquier Bontour a quitté le rasoir
Pour être fournisseur. Il était maigre, étique ;
A présent de monsieur le vente hémisphérique,
Branlant à chaque pas, sur ses cuisses roulant,
Annonce au spectateur un nouvel opulent.
La fortune, en passant, le trouva dans la boue,
Et le porta, pour rire, au sommet de sa roue.

Vous trouverez dans Horace, c'est-à-dire dans le livre que vous avez choisi pour apprendre une langue étrangère ; vous trouverez tout ce qu'il faut pour vous guider dans les *traductions* dont je viens de vous donner l'exemple. Il ne faut pas s'en tenir à un imitation littérale comme font les poètes qui commencent. J'ajoute que lorsqu'on se destine à un genre particulier, on doit, pour augmenter le nombre des ressources en fait de combinaisons des signes de la pensée, joindre à toutes les études précédentes la comparaison d'un ouvrage du genre auquel on se destine, et comparer cet ouvrage, sous le rapport du style et de la composition, avec l'auteur que l'on connaît.

Je suppose donc qu'il vous plaise de faire des tragédies en latin, c'est-à-dire, dans la langue étrangère que vous voulez savoir.

Je vous dirai : Junon a quitté le ciel par jalousie ; elle exhale sa fureur contre Jupiter. Traduisez ce passage de Sénèque le tragique. Faites sur ce monologue de Junon, le monologue de Thémistocle, réfugié en Perse. Il vient d'apprendre que les Grecs demandent qu'on leur livre ce héros. Voyez la marche du discours de Junon, imitez-la ; mais traduisez tout le reste : substituez les faits de votre sujet à ceux dont parle Sénèque, et si ce morceau ne suffit pas, traduisez-en deux. *Tout est dans tout*. Les sentimens que vous avez à exprimer sont peints dans tous les livres, comme dans celui que vous avez choisi d'abord ; mais il est bon de tout lire afin de faire beaucoup de comparaisons : surtout il est indispensable de s'attacher spécialement à un auteur du genre que vous avez choisi. Que cet auteur soit pris parmi les anciens ou dans une autre langue que celle que vous employez ; autrement vous courriez le risque, ou d'être trop servile imitateur, ou de gâter en changeant.

THÉMISTOCLE *seul, une lettre à la main.*

(Il lit).

« Garde-toi d'espérer qu'on te laisse tranquille ;
» Jusqu'aux bords de l'Indus, dans ton secret asile,
» Périclès te poursuit : Athènes, par sa voix,
» Va bientôt demander ta tête au roi des rois. »
Peuple ingrat ! peuple injuste et jaloux de ma gloire !

Tu bannis Thémistocle et flétris sa mémoire ;
Tandis que Périclès, lâche et vil complaisant,
Caressant ta fierté, t'enchaîne en te flattant!
Quels droits n'avais-je pas à leur reconnaissance?
S'ils règnent sur les mers, j'ai fondé leur puissance ;
Lorsqu'ils fuyaient Xercès, mon bras les a sauvés ;
Leurs murs étaient détruits, je les ai relevés.
Si je pouvais, au moins, de ma triste pensée,
Chasser le souvenir de ma grandeur passée !
Oublions à jamais ces jours si glorieux,
Où je vins, dans Olympe, assister à ses jeux ;
Mes rivaux éclipsés enviaient ma puissance ;
Tous les Grecs, par respect, debout en ma présence,
Admiraient Thémistocle : ô spectacle enchanteur !
Je traversais l'arène, un silence flatteur
Me précédait partout. La gloire enchanteresse
M'éblouissait alors, me plongeait dans l'ivresse !
Aujourd'hui, je ne puis errer en sûreté,
On poursuit jusqu'ici mes jours, ma liberté !

Je suppose que Thémistocle a été suivi dans son exil par un jeune Grec, ardent admirateur de ce héros. Ce jeune homme apprend que Xercès, se disposant à une seconde invasion, a formé le projet de placer Thémistocle à la tête de ses armées. Vous connaissez les faits historiques, composez cette scène. Ne faites pas attention à l'anachronisme : Xerxès est plus facile à employer en vers qu'Artaxerxès. D'ailleurs si les vers étaient bons, nous disputerions sur ce point contre Thucydide ; mais nous n'en sommes pas encore là. Faites toujours du bon, du médiocre et du mauvais ; c'est le bon qui prouve votre capacité. Le médiocre et le mauvais ne prouvent rien que votre distraction

ou votre paresse, quoi qu'en dise Boileau au sujet de Linière. La capacité de La Fontaine n'est pas dans *le Satyre et le passant ;* on est capable de faire bien si on a du courage et de la patience.

Ces exemples ne sont donc nécessaires que pour les indolens ou les orgueilleux. L'élève n'ose souvent entreprendre qu'après vous, et il craint de s'exposer à votre critique avant d'avoir eu l'occasion de vous critiquer vous-mêmes : il faut la lui fournir comme je viens de le faire. Vous avez beaucoup gagné, si l'élève est déjà devenu capable de juger vos productions d'après les principes de notre méthode. Un écrivain ne consulte personne sur ses pensées ou ses sentimens ; mais il n'est pas le juge des moyens qu'il emploie pour communiquer ses idées. Il ne doit déplaire à personne, et cela est impossible ; voilà sa tâche. Racine ne plaît pas aux étrangers : Racine pourrait dire que les étrangers ne savent pas le Français ; mais il y a beaucoup de Français même qui préfèrent Corneille à Racine, et réciproquement : donc ni l'un ni l'autre n'ont atteint la perfection. Chacun de ces grands hommes parle une langue différente ; voilà pourquoi les avis sont partagés. Si lord Byron enlève l'admiration de ses compatriotes, c'est que cet homme célèbre sait parfaitement leur langue,

et qu'il emploie à propos les signes dont ils sont convenus pour transmettre telle idée , pour communiquer tel sentiment. S'il est le rival de Milton et de Shakespeare , c'est qu'il parle comme eux. Je ne dis point qu'il sente comme eux la douleur des habitans de Parga. Tant de Pères de famille , tant de mères éplorées, vendues et livrées avec leurs enfans , sentaient probablement leurs peines aussi bien que le vendeur et l'acheteur, aussi bien que le premier poète du monde. Eh bien ! si l'une de ces tristes victimes écrivait cet horrible marché , nous ne serions pas autant émus que par les éloquentes paroles du lord. Cependant , si ce grand homme venait demeurer à Paris , et qu'il écrivît en français , peut-être les Parisiens se moqueraient-ils de son style. Est-il incapable d'apprendre une autre langue que l'anglais ? Non , sans doute ; mais s'il n'étudie pas avec ardeur, c'est en vain qu'il a du génie, il nous fera rire.

Il faut inculquer ces principes à vos élèves , ils n'ont pas plus d'esprit que lord Byron. Qu'ils fassent donc ce qu'il a fait , s'ils veulent réussir comme lui. Quant à vous , lorsque vous prendrez la plume vous-mêmes , prenez garde de tomber , quand il sera question de vos œuvres, dans le préjugé de Buffon , *le style est tout l'homme.* Il y aurait trop peu d'hommes parmi les hommes , si cela

était vrai. Nous disons nous : *Le style seul peut montrer tout l'homme,* et c'est l'envie de se montrer qui nous fait donner dans l'erreur. Je sens que j'ai de l'esprit, je voudrais le faire voir, et ce désir qui me séduit me donne l'espérance : or, de l'espérance au succès il n'y a qu'un pas aux yeux de celui qui espère. Ne laissez pas votre élève s'endormir dans ces illusions, dites-lui bien qu'il faut marcher toujours sans arriver jamais. Quant à nos productions, de nous autres maîtres, elles ne comptent point ; peu importe qu'elles soient bonnes ou mauvaises : il ne s'agit pas de savoir si nous sommes savans ou ignorans ; la méthode (le chemin que nous devons indiquer) n'exige de notre part ni science, ni talent. Ce sont nos élèves qui doivent acquérir de la science et des talens : ils seraient peu de chose, s'ils ne nous surpassaient pas. Contentons-nous d'être hommes sans pouvoir le prouver, et apprenons-leur à montrer qu'ils le sont : bien entendu que, lorsqu'ils auront fait toutes ces acquisitions de signes, nous ne les respecterons pas plus pour cela ; ils n'auront pas cessé d'être nos égaux par l'intelligence. Je sais que quelques-uns d'entre nous se font un mérite de leur science en la comparant à la science qu'on acquiert par la vieille méthode. La supériorité, sous le rapport du temps employé à parcourir l'espace, est un fait ;

mais ce n'est pas un mérite : on n'est plus dans l'Enseignement universel, quand on se vante de ce qu'on a appris, puisque, dans nos principes, tout le monde peut apprendre.

Donnez donc des exemples, mais sans autre but que celui de stimuler la paresse ou d'encourager la timidité de l'élève.

Lorsque Thémistocle, errant en Asie, se réfugie enfin chez les Perses, je suppose que les Athéniens demandent au roi que l'illustre proscrit leur soit livré. Le jeune ami de Thémistocle, dans ce nouveau malheur, se réjouit de ce que la demande du peuple d'Athènes a été rejetée avec indignation ; il espère même que le roi donnera à Thémistocle le le commandement de ses troupes pour une expédition qu'il médite en Egypte ; il invite son ami à répondre à la confiance du roi. Thémistocle, également au-dessus de la crainte et des illusions de la faveur, répond :

Dans le palais des rois, rien ne peut me surprendre :
Des caprices du sort nous devons tout attendre.
Admète nous livrait, quand nous vînmes ici ;
Croyais-tu que Xerxès ne pût changer aussi ?
Que les rois, qu'endurcit un sort toujours prospère
Respectaient du malheur le sacré caractère ?
Mais la fortune, ami, ne peut rien contre moi
Que m'importe la haine ou les faveurs d'un roi ?
Quand j'irais en Egypte enchaîner la victoire,
Et laisser dans l'Afrique une longue mémoire ;
Y pourrais-je oublier Athènes et Périclès ?

Je n'en serais pas moins l'esclave de Xerxès !
Non ! non ! j'irai chercher quelque peuple sauvage !
Jamais, jamais mon sort ne vaincra mon courage ;
Je sais souffrir et vivre ; en tous lieux, Philarès ,
Thémistocle vivant fait trembler Périclès.
Au fond de la Scythie, il me verrait proscrire ,
Qu'il tremblerait encor, s'il sait que j'y respire.
Toute la Grèce enfin , de climats en climats ,
Me suit de la pensée, observe tous mes pas ;
Je fuirai. Laisse-moi , mon ami , ta présence
Ne peut d'un malheureux qu'aggraver la souffrance.
Je n'oublierai jamais tout ce que je te dois ,
Philarès quelquefois se souviendra de moi :
C'est tout ce que je veux. Retourne en ta patrie ,
Consacre à son bonheur le reste de ta vie.
Vas servir ton pays, mais sers-le sans espoir.
Si malgré mes malheurs, tu cherchais le pouvoir,
Si, comptant comme moi trouver la récompense ,
Le prix de tes vertus dans la reconnaissance ,
Tu reconnais un jour combien tu t'es trompé ;
Quand le prestige , enfin , se sera dissipé ,
Souviens-toi , mon ami , que , ferme en mon naufrage,
Je te donnais , ici, l'exemple du courage.

Cette tirade n'est pas mauvaise : faites remarquer que les pensées sont justes , et les sentimens dans la nature. Ce qui manque, c'est le style , dis-je à l'élève : apprenez donc à écrire ; car vous pensez et vous sentez comme moi ; mais, comme moi, vous ignorez toutes les ressources de la langue. Ceux qui la savent ne peuvent pas lire au fond de votre âme et deviner ce que vous pensez ; ceux qui ne la savent pas ne vous comprendront pas non plus. Si les étrangers comprenaient Racine, ils l'admireraient comme nous ; si Louis XIV et Monge eussent su la langue de La Fontaine , ils l'au-

raient apprécié comme ceux qui l'appellent *inimitable*.

Composons maintenant une scène. L'espoir du jeune Athénien était fondé ; Xerxès se disposait à une nouvelle invasion dans la Grèce : il fit offrir le commandement de ses troupes à Thémistocle. Le désir de la vengeance et l'amour de la patrie combattent dans le cœur du guerrier ; enfin le devoir l'emporte. Thémistocle s'enfuit ; mais il est arrêté, et on l'amène en présence de Xerxès.

SCÈNE DERNIÈRE.

XERCÈS, ARBACE, THÉMISTOCLE, GARDES.

XERXÈS.

Admirez d'un héros la vertu fastueuse !

THÉMISTOCLE.

J'allais chercher un roi d'une âme généreuse,
Qui n'exigeât de moi qu'un cœur reconnaissant.

XERXÈS.

As-tu donc oublié mes bienfaits, ton serment ?

THÉMISTOCLE.

Je n'ai point oublié mes devoirs, ma patrie.

XERXÈS.

Je veux !. . .

THÉMISTOCLE.

N'espérez pas que Xerxès m'humilie.

XERXÈS.

La mort! . . .

THÉMISTOCLE.

Je l'ai bravée au milieu des combats,
Et Xerxès doit savoir que je ne la crains pas.

XERXÈS.

Gardes !...

THÉMISTOCLE.

Ecoutez-moi. D'une injuste patrie
Je fuyais exilé, poursuivi par l'envie ;
Vous m'avez accueilli. Dans mon malheur affreux,
Je me livrais à vous ; vous fûtes généreux.
Sans cesse ce bienfait occupe ma pensée ;
La mémoire en mon cœur n'en peut être effacée.
Seigneur, on a cherché (c'est l'usage des cours),
A me calomnier par d'odieux discours.
Thémistocle, a-t-on dit, élevé dès l'enfance
Au mépris du pouvoir que donne la naissance,
Se fait une vertu de violer vos lois ;
Républicain farouche, il abhorre les rois.
Je le sais, c'est ainsi qu'on explique ma fuite,
Et mon incertitude, et ma lâche conduite.
On vous trompe. Il est vrai qu'une noble fierté
M'anime ; mais, seigneur, l'austère liberté
N'étouffe point en moi la voix de la nature.
Xerxès, adoucissant le malheur que j'endure,
M'accordant un asile, a des droits sur mon cœur ;
Je ne vois point le roi, je vois mon bienfaiteur.
Et vous allez juger de ma reconnaissance :
Vos nombreux bataillons armés par la vengeance,
Sont déjà rassemblés. Affrontant le trépas,
Ils menacent la Grèce et volent aux combats ;
Sur le front des soldats l'ardeur de vaincre éclate :
Mais la gloire, Seigneur, d'un vain espoir les flatte.
Les Grecs, toujours vainqueurs, seront-ils moins heureux ?
Ou le ciel sera-t-il plus propice à vos vœux ?
Les Grecs sont des héros. Votre innombrable armée
De leur brûlante ardeur ne peut être animée.
Les Grecs céderont-ils, combattant pour leurs droits ?
Ou plutôt (car leurs droits scellés par la victoire
Sont fondés à jamais), combattans pour la gloire !
Et nos lâches enfans laisseront-ils ternir
Des faits de leurs aïeux le brillant souvenir ?

Thermopyles, Mycale, Artémise, Platée,
Marathon, Salamine, occupent leur pensée;
Et ces noms glorieux, au milieu des combats,
Toujours à la victoire acharnent nos soldats.
Aux accens de sa voix, la patrie alarmée,
Dans le péril commun voit former une armée.
Peut-être on vous a dit : De ce peuple inconstant
Les chefs sont exilés ; dans un péril pressant
C'est en vain qu'il voudrait résister à l'orage.
Croyez-moi : l'on ne peut dompter le vrai courage.
Le fils de Miltiade, et même Périclès,
Se préparent déjà pour combattre Xerxès;
Et les Grecs défendant leur liberté, leur gloire,
Sous un chef, quel qu'il soit, sont sûrs de la victoire.
Je vous devais, seigneur, cet éclaircissement;
Connaissez Thémistocle, en ce fatal moment.
C'en est fait, je vivrai désormais dans l'histoire;
Que la postérité, révérant ma mémoire,
Dise : il eut des vertus ; il fut grand, généreux;
Il fut errant, proscrit, envié, malheureux;
Mais la gloire embellit quelques jours de sa vie.
Xerxès lui proposa d'asservir sa patrie;
Il osa balancer ! dans son malheureux sort,
Pour expier ce crime il se donna la mort.

C'est ainsi qu'il faut vous exposer à la critique de vos élèves. On est humilié quand on fait mal; on a tort. La connaissance de votre faiblesse est un motif d'encouragement au travail pour l'homme raisonnable. Beaucoup de gens, qui ne font guère mieux que ce que vous venez de lire, croient qu'ils savent le français : l'erreur est trop forte pour soutenir un sérieux examen; mais elle est bien dangereuse, car les prétentions nous jettent dans une indocilité incurable.

Je le répète, il ne faut pas lutter avec vos élèves; il suffit de les conduire sur le bord du chemin, c'est à eux à marcher seuls. Au surplus, l'exemple que j'ai choisi est rarement applicable. La poésie n'est qu'un amusement qui ne convient qu'aux personnes dont la fortune est assurée, ou bien à ceux qu'un goût invincible entraîne. La société n'a que faire des poètes pour son existence; c'est un besoin de luxe. Il n'y a point de délassement plus agréable; mais il est dangereux de s'y livrer : c'est un plaisir qui nous séduit et nous fait négliger des affaires plus importantes. Vous n'aurez donc pas souvent l'occasion d'enseigner la poésie; ceux qui en ont la passion n'ont pas besoin de maîtres : ce serait à eux à nous donner des leçons. Mais enfin, en me résumant, voici l'analyse de tout ce que j'ai dit à ce sujet. Si vous avez un élève indolent et timide, ayez le courage de lui montrer qu'il peut faire aussi bien que vous. Il n'y a que le premier pas qui coûte. Tel homme qu'on ne peut plus faire taire aujourd'hui, n'a chanté qu'en tremblant la première fois qu'il a débuté dans un concert. Si je n'avais pas pensé à cela, j'allais vous donner toute une tragédie sous le prétexte de l'exemple.

Ce n'est point là l'ancienne méthode. Un homme nous présente une fable de sa composition, et nous

disons, tout bas, avant de la lire : Ah ! c'est une fable. Voyons s'il est bien vrai que ce soit une fable. Puis nous cherchons à nous rappeler la plus belle fable de La Fontaine, et le plus bel endroit de cette fable ; nous pensons à ce vers qui nous enchante, et nous voulons trouver tout cela et rien que cela. De plus nous avons déclaré d'avance, et prononcé sans appel que La Fontaine est inimitable. Quel encouragement pour l'élève ! Qu'il est difficile de vous plaire, ô Athéniens ! pourraient dire les poètes avec Alexandre. Je suis bien d'avis que les Athéniens ont raison : quand on veut leur plaire et qu'ils sifflent, ils jouissent de leurs droits, comme quand ils applaudissent ; mais je prétends qu'un maître doit au contraire toujours encourager, tout en exigeant sans cesse davantage. Vous avez bien fait, mais vous pouvez faire mieux : tel doit être notre langage.

Pour ne point laisser cet article incomplet, et puisque j'ai commencé à le traiter, je dirai deux mots de la composition des tragédies.

Chaque peuple, à ce sujet, a ses habitudes, qu'on ne peut point deviner. Or pour apprendre par notre méthode, il faut étudier une composition poétique, la répéter sans cesse, et y rapporter toutes les autres ; puis finir par la lecture des rhé-

teurs. On connaîtra par ce moyen les artifices d'usage pour la division d'un sujet quelconque en actes et en scènes, les positions théâtrales intéressantes, la succession à donner à toutes les parties pour que l'unité soit toujours sentie, malgré la variété perpétuelle qui pique et qui soutient l'attention. Toutes ces réflexions se présentent d'elles-mêmes à celui qui a répété sans cesse. Enfin les exercices sont pour les compositions des différens genres, pour les chansons, comme pour les tragédies, ce que nous avons dit qu'ils devaient être en parlant de l'improvisation. Vous pouvez y recourir : mais je le répète encore une fois : qui veut être poète n'a pas besoin de nos conseils. Celui qui a la passion des vers fera de lui-même ce que nous disons, ou bien il s'égarera et perdra beaucoup de tems, s'il commence par la lecture des rhéteurs. Voilà mon avis ; en profitera qui voudra. Quant à vous, ne faites point voir que Racine a suivi les préceptes d'Aristote ; mais vérifiez qu'Aristote a écrit sous la dictée de Sophocle. En toute étude, il faut partir des faits : Homère d'abord, et Zoïle après. Je dis Homère et non pas vous : rien de si plaisant, selon moi, que les *corrigés* des colléges ; je me corrigerai bien tout seul, si je sais Homère. Nous ne donnons donc pas nos exemples comme des *corrigés*, mais comme des encouragemens pour

les ignorans timides, autrement on aurait raison de nous dire, comme aux correcteurs : Soyez plutôt maçons. C'est cette manie de corriger, et de se mettre toujours au-dessus de l'élève qui nuit le plus à ses progrès. On a dit que notre méthode donnait de l'orgueil à l'écolier en lui faisant croire qu'il valait bien les maîtres. Erreur ! Oui, sans doute, mon élève c'est moi pour l'intelligence ; mais je puis être plus savant que lui et réciproquement. Ne croyez pas d'ailleurs que tous les hommes se soucient beaucoup d'être reconnus capables de tout. Ce titre de raisonnable, que nous donnons à notre élève, lui pèse souvent parce qu'il lui impose des obligations qu'il n'est pas d'humeur à remplir. C'est un esclave paresseux qui refuse l'émancipation, parce que la liberté qu'on lui offre exige des sacrifices et des efforts dont il ne se sent pas capable. J'aime mieux être serf et qu'on pense pour moi, que d'être libre et d'avoir l'embarras des réflexions. — J'aime mieux être à la pluie, dit le sauvage à l'homme civilisé, que de remuer péniblement comme toi toutes ces pierres pour me mettre à l'abri.—Un autre dit : J'aime mieux être à la merci d'un autre homme, et jouer aux cartes pendant qu'il dort, que de veiller moi-même pour songer aux moyens de nourrir les enfans que je fais pour son service. — Si tu savais vivre d'oignons,

tu ne serais pas flatteur, disait un philosophe. — Si tu savais flatter tu ne vivrais pas d'oignons, répondait l'autre. Ces deux philosophes avaient tort. Il faut dire : *Si tu voulais*. Nous pouvons tous; mais nous ne voulons pas. Chacun son génie, c'est-à dire chacun son goût.

Avançons :

Dès que *Cornelius Nepos* est compris, on passe à Horace et on compose : on fait toutes les espèces de compositions, dont nous avons parlé dans la méthode pour apprendre la langue maternelle. On répète chaque jour l'*Epitome* en entier; on raconte quelque chose de *Cornelius Nepos*, et on relit perpétuellement Horace. En suivant cette route, il ne faut pas plus de six mois à un homme *qui veut* pour apprendre une langue étrangère quelconque, aussi bien que les trois quarts des élèves d'un collége d'Europe savent le latin, après être restés assis pendant sept ans sur les bancs, en face du plus habile professeur de la vieille méthode.

Je sais que l'intérêt soulève tous les maîtres contre mes principes. Je crois que leur crainte n'est pas fondée : nous ne voulons, nous ne pouvons rien détruire. Les établissemens européens sont vicieux; je n'ai pas l'honneur de le dire le premier: les professeurs distingués par leur mérite en con-

viennent eux-mêmes, comme Quintilien disait de son temps qu'il faisait suivre une longue route à ses élèves. Ce n'est pas pour critiquer que j'écris : j'ai pour objet unique de rendre service à quelques individus. Ce que je dis peut être utile aux savans pour eux-mêmes quoiqu'il ne serve à rien pour leurs élèves. Un professeur de Prusse s'est rendu à Verviers, où l'un de nos hébraïsans lui a donné une séance d'hébreu ; il est retourné en Prusse convaincu par sa propre expérience. Ce Prussien est un homme ; il ne s'est point amusé à crier comme un enfant : il est allé droit au fait et l'a vérifié sur lui-même. Quand j'explique, on ne comprend pas ma théorie, et on croit que la pratique doit être fausse. Si je montre des résultats, on en conteste la réalité ou le mérite : on devrait imiter le professeur prussien ; mais il n'y a pas beaucoup de ces savans-là.

Réfléchissez à tout ce que je dis, mes chers élèves ; songez que ces lettres contiennent l'histoire du cœur humain ; ce sont des leçons de logique que vous prenez en ce moment. Ne vous effrayez point du grand nombre de nos contradicteurs : la chose doit être ainsi. Tout système a des prôneurs et des antagonistes, nous serons donc prônés et attaqués avec ardeur, avec fureur de part et d'autre, comme cela arrive pour toutes les nouveautés.

Il y a cependant ici une circonstance particulière bien remarquable. Lorsqu'un professeur célèbre (M. Broussais, par exemple), élève la voix au milieu des ténèbres et appelle à lui ceux qui ne veulent point bâtir les sciences sur des réflexions, mais sur des faits, toute la jeunesse, disposée à adopter les nouveautés, dit Aristote, se range autour du nouveau système et lui prête son appui redoutable; en vain les vieux ennemis des nouveautés, dit encore Aristote, se récrient que les physiologistes veulent les renvoyer à l'école; les ontologistes meurent peu à peu, et voilà la thèse prouvée. Nous n'avons pas, nous, cette ressource de toutes les nouveautés, et voici pourquoi : le plus jeune écolier d'un collége se croit savant dans les vieilles maximes dont il est imbu. L'ontologiste dit en grondant : Ai-je cru quarante ans des bêtises ? L'écolier dit en levant la tête : le premier de quatrième ne serait-il qu'un ignorant ? et voilà un ennemi de plus : cette armée est innombrable et invicible. Si j'étais professeur dans un collége d'Italie, et que le nom de l'universel vînt à percer par hasard, je ne dirais pas de mal de sa personne, ni de ses doctrines. Je ne m'emporterais point; je me garderais bien de frapper sur ma chaire, à coups de poing, dans la crainte de me blesser ou de donner mauvais exemple aux enfans; mais j'interro-

gerais mon premier, je le ferais briller, et je lui demanderais ce qu'il pense d'une doctrine d'après laquelle on pourrait devenir aussi savant que lui en un mois ! Nous devons donc avoir plus d'ennemis que tous les faiseurs de systèmes ; nous ne réussirons donc pas ; aidons toujours les individus, c'est ce que nous pouvons faire de mieux.

Dites donc à votre élève, qui sait maintenant la langue étrangère, qu'il s'est proposé d'apprendre, que le moment est venu de *vérifier la grammaire*. Vous voyez que si cette méthode, si simple, est la meilleure, le moins instruit d'entre nous doit obtenir des résultats que le plus savant homme ne peut se promettre de tous ses talens. Il n'y a donc pas de quoi nous glorifier de nos succès, car ce sont les succès de l'élève ; c'est lui qui a seul le mérite de la docilité et du courage. On a dit que notre méthode ne consistait que dans le travail, et on a cru la battre en ruines et la sapper par les fondemens. On oublie que dans toutes les méthodes il faut travailler ; si le travail est bien ou mal dirigé, les progrès sont lents ou rapides. La direction nous appartient ; l'élève fait tout le reste, et le professeur qui vante sa science peut être un savant ; mais il n'est pas un maître de l'Enseignement universel.

Un maître de l'Enseignement universel est celu

qui compte sa science pour rien, et qui donne au public pour garantie l'enseigne de sa maison et l'annonce dans les journaux , qu'il est lui-même élevé dans notre méthode. Je respecte les talens de tous les professeurs ; mais je demande qu'on ne confonde point avec notre pratique les essais mélangés de nouveaux et d'anciens exercices. Je ne prétends même pas que le mélange ne saurait être heureux ; je n'ai pas l'habitude de parler de ce que j'ignore ; je dis seulement : Si ces méthodes donnent d'heureux résultats, nous n'en revendiquons point l'honneur ; si elles échouent , il ne faut pas nous l'imputer. Des professeurs mêmes dans les colléges ont dit à leurs élèves qu'ils suivaient ma méthode ; le fait peut être est vrai, je l'ignore. Ces messieurs se font peut-être illusion , je n'en sais rien. Je désire être bien compris : je ne regarde comme maître de l'enseignement universel que celui qui a été élevé dans nos établissemens. Le plus savant homme du monde, le plus grand peintre , le virtuose le plus admiré, enseigneront mieux que nous : j'y consens, si on le veut absolument ; mais enfin je demande qu'on impute à eux seuls le résultat de leur méthode , s'ils ne sont pas venus s'instruire en Belgique. Ne vous trompez pas encore à ces paroles. Je n'appelle personne ; je dis qu'une régence, une administration, une autorité

quelconque, qui désirerait essayer la méthode, doit envoyer à Louvain un homme, savant ou non, pour s'instruire par la pratique; l'autorité sera trompée par les renseignemens qu'elle prendra de toute autre manière. Je connais des hommes constitués en dignité qui croient encore aujourd'hui que je sais nécessairement le russe, par exemple, puisque je l'ai enseigné, ou bien que je ne l'ai pas enseigné, puisque je ne le sais pas. D'après ce que je viens de dire, il n'y aura plus de ma faute si l'on est trompé. Puisque je suis un charlatan, il peut y en avoir d'autres. Une bonne farce à me jouer serait le tour que fit un jour Piron au sujet de Crébillon. L'auteur de *la Métromanie* se fit passer dans une société pour l'auteur de *Rhadamiste :* là, il fit le sot, et il le fit si bien, que toute l'assemblée en fut dupe, et décida à l'unanimité que Crébillon n'était qu'une bête. Le tragique l'apprit et fit une tirade contre le comique, qui se contenta de lui lancer un de ces traits que tout le monde connaît. Si pareille chose m'arrivait, je ne m'en fâcherais point; c'est pour prévenir la mystification que j'en parle, car sans faire précisément la même chose, cela peut être *traduit* de mille manières.

Ainsi donc, si les Anglais, qui essaient tout, vérifient tout, et exploitent les deux mondes, veulent

vérifier ceci; les voilà prévenus. Je sais qu'à Londres on enseigne déjà par ma méthode, à ce qu'on dit.

Je dois ajouter encore que je ne réponds de rien, et que je n'engage personne à venir jusqu'ici ; je désirerais, dans tous les cas, que cela se fît sans frais, et seulement quand l'occasion s'en présentera. J'ai déjà vu tant de savans qui ne m'ont pas compris, que je n'oserais pas dire à qui que ce soit de se déplacer. J'ai répondu dans ce sens à des musiciens, à des maîtres de piano de Paris, qui m'ont demandé la permission de venir s'instruire à Louvain de notre méthode, en vertu de laquelle un enfant de dix ans, après sept mois, déchiffre un concerto de Ries, et commence à composer, quoique je ne sache pas la musique.

Je ne réponds de rien ; je ne promets rien ; j'écris pour dire à nos maîtres ce qu'ils doivent faire, et voilà tout.

Je n'ignore pas que l'Europe a bien autre chose à faire qu'à s'occuper de *liber Petri* et de l'Enseignement universel. Ce ne serait peut-être pas un grand malheur pour l'espèce, si on ne traitait que les questions de cette espèce ; elles ne sont pas de nature à ensanglanter la terre. L'esprit d'usurpation dont on m'accuse ne doit point alarmer ceux

qui règnent dans les chaires: j'ai déjà expliqué pourquoi, et je voudrais de tout mon cœur qu'on employât à se moquer de moi tout le temps qu'on va peut-être perdre à se tuer. Du choc des opinions jaillit, dit-on, la lumière; du choc des bataillons il ne jaillit que du sang. On a tant répété, en pure perte, cette affreuse expérience, qu'on n'y reviendrait plus si, comme je l'ai dit, les corporations, les assemblées, les peuples, les espèces, avaient la raison des individus. Il n'en est malheureusement rien; mais cela ne me regarde pas. Je dis seulement que l'expérience que je propose n'a pas tant de danger que les expériences guerrières: de plus, celles-ci ne prouvent rien, de quelque côté que soit l'avantage. On n'a pas raison parce qu'on est le plus fort; on n'est pas le plus fort, parce qu'on a raison. Voilà une maxime bien triviale. Qui est-ce qui en fait la base de sa conduite?

On ne fera pas plus notre expérience qu'on ne suivra ces maximes; on se contentera de faire des objections contre la théorie, et de nier les résultats. J'ai entendu dire à ceux qui ne conçoivent pas la raison du renversement que je propose: Pourquoi finir par la grammaire? pourquoi surtout commencer à lire par mots plutôt que par syllabes? Les mots sont plus compliqués que les syllabes dont ils sont composés: il y a plusieurs syllabes

dans un seul mot ; vous ne commencez point par le plus simple ; donc c'est vous qui suivez une marche contre nature. Je réponds qu'il faut aller du facile au difficile, par conséquent de l'ensemble aux détails : or, il est plus aisé en fait de distinguer *Calypso* de *pouvait*, que d'apercevoir la différence qui existe entre *ca* et *co*, puisque dans ce dernier cas la ressemblance paraît exacte au premier coup d'œil ; il faut moins d'attention pour ne pas confondre deux objets composés de plusieurs parties différentes. Mais ces objections et ces solutions ne décident pas une question ; il y a toujours lieu dans ces discussions de rhétorique à la duplique et à la triplique, comme disaient les vieux praticiens. Quant à ceux qui veulent commencer par la grammaire, que répondraient-ils, si on leur disait : La grammaire est issue de la langue ; donc vous renversez la généalogie des sciences ? Ils répondraient, comme nous, par leur fait : Voyez cet enfant, il a commencé par la grammaire, et au bout de sept ans il a su la langue. C'est ainsi qu'on soutient sa pratique de part et d'autre par de mauvaises raisons, car il ne s'agit pas de prouver par le raisonnement que la pratique est bonne ; au contraire, c'est à la pratique à faire valoir le raisonnement : dès que cette pratique manque, on tombe dans le conjectural, même dans les sciences dites *exactes*.

Je sais bien que quand on m'accorderait tout cela, je ne serais guère plus avancé, car la vérification des faits n'est pas toujours chose facile. D'abord rien de si aisé en littérature que de dire : Cela est plat ; je n'aime point cette épithète, etc., etc. J'avoue qu'en général on demeure stupéfait à la vue des résultats que nous présentons ; mais alors on n'a pas vu l'élève écrire ; cela ne finit point. Je vous conseille donc de ne soumettre vos renseignemens, ni vos résultats à personne : vivez en paix, c'est tout ce que je vous souhaite. Que la méthode soit reconnue ou non, peu importe ; mais ne commencez point par la grammaire.

Autant nos antagonistes sont furieux, autant nos partisans sont ardens. Un père disait : Mon fils, au bout d'un an, saura plus de latin que tous les professeurs du collège. Ces propos ne servent qu'à aigrir et ne prouvent rien : le fait peut être vrai de quelques-uns, mais il ne faut rien généraliser. Dites que votre fils saura mieux que moi, je ne m'en fâcherai point, et je n'aurai pas grand mérite, parce que vous louez, en parlant ainsi, la méthode à mes dépens ; tandis qu'en vous adressant à un autre vous attaquez ses prétentions : c'est là qu'il est sensible et vulnérable. Les adversaires de mauvaise foi n'ont pas beau jeu avec

moi ; il m'est bien facile de les vaincre quand je les rencontre : je ne suis pas chatouilleux , et ils le sont ; voilà tout mon secret. Ce n'est pas , comme on le voit, une supériorité d'intelligence ; ce n'est pas même une supériorité de conduite qui m'appartienne en propre : nous sommes tous capables de nous élever à ce point ; qui le voudra n'a rien à craindre, il est mon égal en fait ; autrement je le domine, et cela doit être, parce qu'il veut que cela soit, parce que j'ai pour le combattre, lui d'abord, et moi ensuite. Cependant , comme il m'arrive aussi parfois de déraisonner, cette supériorité n'est pas constante ; autrement je serais au-dessus de l'humanité ; je ne serais plus animal , si je n'étais que raisonnable : je dois donc dire et faire des sottises. Ces considérations me rendent tolérant pour les opinions d'autrui que je n'ai jamais combattues; donc je crois qu'ils devraient tolérer les miennes sans s'emporter , et permettre que nous passions maintenant à la vérification de la prosodie.

En général toutes les vérifications des règles , c'est-à-dire des réflexions sur les faits , doivent être en toute étude rejetées après la connaissance acquise des faits de la langue ou de la science dont il s'agit. Cette marche est en partie suivie dans la vieille méthode, et voici comment : lorsqu'on fait expliquer les auteurs aux enfans , ils connaissent ,

à la vérité, quelques principes de grammaire ; mais par exemple, ils ne savent pas encore ce que c'est qu'un *que retranché*, tandis qu'ils ont déjà expliqué et compris mille phrases latines où cette règle est observée. Ainsi on ne renvoie pas, comme nous, la grammaire entière à la fin ; mais on en remet une grande partie. Dirait-on que l'enfant ne conçoit pas ce qu'il lit dans tous ces cas ? Pourquoi alors lui montre-t-on des choses inintelligibles pour lui ? les comprend-il ? C'est donc un privilége des colléges de suivre ou d'abandonner au gré du maître, et toujours avec fruit, la méthode de la nature ; ou bien ce mélange est-il le *nec plus ultra* des découvertes pour rendre les progrès plus rapides ? Interrogez l'expérience.

Quant à nous, je suppose que l'élève sache scander une ou deux odes, et une page de l'*Art poétique*, par exemple, qu'il répète sans cesse : nous lui faisons alors vérifier la prosodie ; il lit que la préposition *e* est longue ; que le vocatif en *e* est bref, et il s'aperçoit qu'il sait tout cela : ĒDĬTĒ est un dactyle dans la première ode d'Horace ; il l'a appris depuis long-temps.

Ce serait un service à rendre aux élèves de l'Enseignement universel que de faire imprimer l'*Epitome* en marquant la quantité sur tous les mots.

On m'a souvent demandé si ma méthode était applicable aux enfans ; si par ce procédé ils pouvaient apprendre le latin en un an. Oui, sans doute, quand ils veulent. Dès qu'on sait l'*Epitome* par phrases, par mots et par syllabes, on sait le latin ; on peut en continuer l'étude pour se perfectionner comme un enfant de huit ou neuf ans, qui parle français, doit encore faire attention pendant long-tems pour bien connaître sa langue maternelle ; mais les matériaux sont acquis, il ne s'agit plus que de les mettre en œuvre, et c'est l'ouvrage de la volonté. On sait assez ; reste à tirer parti de la science acquise, à combiner, à comparer et à réfléchir quand on voudra. Toutes les questions de l'espèce de celle qui nous occupe prennent toujours leur source dans les préjugés de la vieille éducation par principes. Quelqu'étendue que soit une science, quelque nombreux qu'en soient les élémens, la comparaison qu'il en faut faire pour en tirer des réflexions ou des principes, fournit un nombre encore plus grand de combinaisons : c'est là que se trouve l'infini ; c'est cela qu'on ne saura jamais, et c'est précisément cela que nous avons la manie d'exiger de nos élèves dans la vieille méthode. C'est en pensant à cette infinie variété de rapports, qu'on nous demande si on peut connaître tout cela en un an. Afin de ne laisser aucun

doute sur notre manière de penser à cet égard, je commence par déclarer que personne ne sait, ni ne saura jamais une science quelconque sous le rapport dont je viens de parler ; mais j'ajoute qu'il ne faut pas travailler à son instruction en étudiant des principes : il faut apprendre des faits. Ceux qui ont jusqu'à présent rédigé de petits livres, de petites encyclopédies, dont l'étude se trouve en rapport avec la capacité de la mémoire et la possibilité de la répétition ; ces hommes-là ont rendu un grand service ; mais on ne les a pas compris ; on a même méprisé leur travail, parce qu'on n'a pas senti tout le fruit qu'on pourrait en tirer. On a appelé ces connaissances des connaissances superficielles et sans profondeur ; on n'a pas remarqué que chaque individu creusait lui-même, jusqu'à la profondeur où l'engage sa patience, sa volonté, sa curiosité. Les Allemands disent aux Français qu'ils sont légers et superficiels ; les Français, malgré la politesse dont ils se vantent, ripostent que les Allemands sont lourds et enfoncés jusqu'aux oreilles dans des fouilles inutiles, suivant un filon ingrat, en croyant exploiter la mine la plus riche et la plus féconde ; négligeant l'utile pour des connaissances sans intérêt comme sans application ; s'informant de la date d'une édition pendant tout le temps qu'il faudrait employer à lire le livre :

voilà les disputes de peuple à peuple, d'homme à homme ; c'est toujours ce que je sais qu'il faut savoir. Si les bêtes parlaient, elles auraient quelque sujet de nommer notre espèce l'animal à prétentions. Un Français, un Allemand, un Turc, c'est la même chose dans mes principes ; mais je prétends que l'enfant qui apprendra quelque chose, qui le répétera, et y rapportera tout le reste, deviendra supérieur à l'autre enfant, quoique son égal par l'intelligence. Je crois que ce fameux phénomène des enfans précoces est très-facile à expliquer dans ce sens. Ces enfans-là font par hasard ce que les nôtres font par devoir : les précoces doivent même réussir d'une manière encore plus brillante. On fait la tâche qu'on se donne par goût, toujours mieux qu'on ne remplit celle qu'on nous impose : le problême qu'on me propose me paraît toujours plus difficile que celui qui me vient à la pensée ; j'y suis conduit par mes idées acquises ; il est en quelque sorte compris dans mes connaissances ; il en dérive, puisqu'il s'est présenté ; il est presque résolu, puisque j'y songe. La question d'autrui peut m'embarrasser excessivement par la même raison ; elle est peut-être très-éloignée des connaissances que j'ai ; il me faudra tâtonner longtemps avant de réunir les élémens de la solution, épars dans ma tête, d'après l'ordre des études que j'ai faites.

Le questionneur fait une chose toute simple pour lui ; la réponse est très difficile pour moi ; cette différence est due au hasard et ne prouve rien, ni pour ni contre l'intelligence du candidat qu'on interroge. Les exemples sont nombreux et décisifs. Qui dira que les interrogateurs de Nicole étaient plus savans que lui ? Que fait la société dans cet embarras ? Elle prend le seul parti qu'elle puisse prendre ; elle nomme des questionneurs supposés plus savans que le questionné ; ils décident que tel est capable ou incapable de telle chose, et la décision est censée raisonnable : *res judicata pro veritate habetur*. Je vais en France, je comparais devant le conseil de l'Université ; je prie ces messieurs de me permettre d'enseigner ce que je ne sais point, déclarant que je ne puis subir l'examen inventé par le décret impérial du. . . . , proposant au surplus le pétitionnaire de faire connaître et de développer à S. Exc. le grand-maître de l'Université de France la méthode qu'il suivra dans l'instruction de la jeunesse. Vous devinez l'arrêt : *Considérant, etc. Nec probatis, nec improbatis, etc.*

Je dis qu'en pareil cas, il faut se soumettre à la décision et la considérer comme raisonnable, quoiqu'elle n'ait aucun sens. Quand je fais la supposition ci-dessus, c'est pour donner à ce que je dis un petit lustre de rhétorique : je sais bien que

l'Enseignement universel n'a pas le droit d'appeler à ce tribunal suprême de décisions subalternes. J'ajoute que la société ne peut pas faire mieux, et même que cette marche n'a aucun inconvénient pour elle-même. Que lui importe en effet que quelques individus s'instruisent plus ou moins vite ? Un ordre quelconque, pourvu qu'il ne puisse pas être troublé, voilà les organisations sociales depuis le commencement du monde.

Au surplus ce que la société fait en pareil cas est précisément ce que nous faisons tous. C'est le premier mouvement, c'est une espèce d'instinct qui nous pousse à juger de ce que nous ne savons pas, d'après ce que nous avons appris, sans nous enquérir si le fait est nouveau. Ou bien nous jugeons du fait lui-même d'après nos vieilles idées. Par exemple : un professeur se présente dans un de nos établissemens, et il interroge nos élèves à sa mode ; il juge de nos résultats par ses vieux principes, il sort convaincu que nous sommes fous. Quelque temps après, l'élève n'est plus sur les bancs, on n'a plus le droit de l'interroger, ou bien il interroge aussi, et examine l'examinateur. Les rôles sont changés ; et chacun juge ce que l'autre vaut, comme il lui plaît ; mais au moins la partie devient égale parce que la société n'intervient plus dans le jugement.

Ce qui arrive à nos élèves est notre propre histoire. Si je comparaissais devant un corps savant, il me dirait d'abord comme Dandin : *Présente ta requête, plaide ;* et je plaiderais. Dandin n'écoutait point, et condamnait des chiens aux galères. Si cette plaisanterie burlesque est vraisemblable ; si cette pièce de Racine est une *traduction,* je prévois bien l'issue de mon affaire. Si tout cela est invraisemblable, ainsi que les fables de La Fontaine, les écrits des philosophes, les sermons, etc. ; alors je n'y comprends plus rien. Les auteurs s'amusent donc à dire élégamment des bêtises sans application. Moi qui crois que les moralistes ont bien observé, moi qui crois que tous les individus ont de l'intelligence, mais que les corporations sont des machines, je me tiens à l'écart des corps, et je ne m'adresse qu'aux individus, qui sont tout aussi sages que moi, ni plus ni moins. Je leur dis donc : *Ne faites point apprendre la prosodie, faites-la vérifier ; ensuite vous ferez vérifier la rhétorique.*

Cicéron définit l'orateur : *Vir probus dicendi peritus.* Voilà une singulière définition. Il sera bien difficile de reconnaître un orateur en partant de cette description. Parcourez tous les pays et tous les temps, demandez un *vir probus,* vous ne trouverez pas deux avis d'accord sur cette ques-

tion : *Dicendi peritus ;* vous pourrez juger de cet attribut avec vos oreilles, si vous avez appris la langue de l'orateur. Un homme ne passe pour honnête que dans telle corporation, telle coterie, telle famille. Du reste les opinions sur ce point varient à l'infini. Je prends Démosthène pour exemple : tout le monde convient qu'il était orateur. Etait-il honnête homme ? Chacun a son sentiment sur cette question délicate. Il était lâche dans les combats ; il était ambitieux ; il recherchait le pouvoir, et l'on sait où conduit le désir insatiable des honneurs. Voilà ce que dirait un Athénien. Consultez maintenant un Spartiate, un Macédonien, un Perse, et votre embarras pour reconnaître l'honnête homme, ne fera qu'augmenter : et si vous admettez la définition de Cicéron, il n'est pas clair que Démosthène fut un orateur. Cicéron lui-même adorant César et conservant contre lui dans son cœur une haine implacable, Cicéron lui-même, sera-t-il un orateur, si on le juge par ses propres principes ? On a déjà assez de peine à s'entendre sur la qualité de bien dire, sans y ajouter, comme condition nécessaire, celle de bien faire. La vertu n'est pas un art, elle appartient à la seule volonté ; il n'y a rien à apprendre pour être vertueux ; on est toujours assez savant pour cela. Au contraire, il faut s'instruire de choses qu'on ignore, et qu'il

est impossible de deviner pour devenir orateur. Cicéron veut-il dire que le meilleur orateur, celui qui est le plus sûr de la victoire, c'est l'honnête homme, c'est l'homme raisonnable? Je le crois, et c'est un principe de l'Enseignement universel. On ne l'entendait pas ainsi quand j'étais au collége. Là, nous admirions le talent de Cicéron, sans nous occuper de ses vertus; nous regardions la définition dont il s'agit, comme une belle phrase, bien sonore; et nous faisons comme on fait, nous ne pensions à rien. Il y a un fort grand nombre de pensées de Cicéron que l'on répète ainsi sans songer à ce qu'on dit. Quand nous prétendons faire des Bossuet, des Fénélon, des Massillon, on nous rit au nez. Cependant Cicéron a dit *fiunt oratores;* il a même essayé d'indiquer la marche qu'il fallait suivre. Chez les anciens, c'était un métier: *fiunt oratores* disaient-ils. Nous avons changé tout cela; nous avons décidé qu'on naissait orateur, et nous déclarons que Cicéron ne sait ce qu'il dit, quand il nous assure qu'il l'est devenu à force de travail. Cicéron au surplus mérite ce démenti de notre part, tant il met peu de réflexion dans ses paroles. Dans nos temps, nous ne voyons faire ni orateurs ni poètes, et nous disons: *On naît poète*, *on naît orateur.* Cicéron était témoin des procédés qu'on employait à Athènes et à Rome pour former

des orateurs, et il a écrit qu'on naissait poète. C'est ainsi que nous sommes tous portés à tirer des conséquences inexactes. La contradiction est plus manifeste encore, lorsqu'oubliant tout-à-coup nos apophtegmes, et, transportés d'admiration en écoutant un grand orateur, nous nous écrions : Quel poète ! Quel tableau enchanteur ! Quelle vive peinture ! Si nous croyons à Cicéron, et si nous parlons ainsi, nous déraisonnons tout-à-fait ; car nous accordons à cet homme qui parle, et qui nous charme par ses paroles, un talent qu'il a toujours eu, une acquisition innée. Nous disons-nous : L'homme est né avec l'intelligence nécessaire pour devenir par le travail capable de nous émouvoir dans la langue des vers comme dans la langue de la prose ; mais il ne connaît pas plus l'une que l'autre quand il vient au monde. Pour apprendre tout cela suivez la route de la nature, écoutez et imitez : c'est le chemin des enfans. Pour bien imiter, il faut réfléchir, et il est bon de connaître les réflexions d'autrui pour les imiter aussi. Voilà pourquoi nous recommandons la lecture des rhéteurs ; mais nous pensons qu'il faut vérifier et non pas apprendre leurs observations. Il faut finir par là et surtout laisser de côté toutes ces questions oiseuses : on est né pour, on n'est pas né pour. Nous saurons faire à ce sujet de la rhétorique tout

comme les autres quand nous serons devenus orateurs. D'abord nous examinerons à quel auditeur nous avons à faire : si c'est un savant en *us*, il est tout disposé à croire que le talent d'un poète est un pur enfantillage ; qu'Homère lui-même n'a de mérite que parce qu'il versifie en grec ; que pourtant c'est une mine féconde pour les érudits ; mais qu'il n'y a rien à prendre dans un poète contemporain, tant qu'il n'a pas été réimprimé, et que les différentes éditions n'offrent aucune particularité typographique remarquable. Le charme du style n'est rien.

Sunt verba et voces prætereaque nihil.

Celui à qui la poésie ne plaît que comme antique, n'est pas difficile à persuader, et avec un peu d'art vous lui ferez bien entendre que l'homme ne peut pas être né pour ces bagatelles ; que si nous étions appelés par une faculté privilégiée à cultiver quelque science, ce serait par exemple le cophte ou le syriaque, auquel nous serions destinés par la nature dès le moment de notre naissance. Dites à ce savant, à demi vaincu par vos mouvemens oratoires adroitement ménagés, qu'il eût été le plus grand homme du monde en chaldéen, il y a deux mille ans, parce qu'alors il eût été compris ; ajoutez à cela toutes les petites flatteries cicéro-

niennes qui sont d'usage en pareil cas, et vous verrez que votre homme sera convaincu qu'on naît archéologue, mais qu'on peut devenir poète.

Si, au contraire, vous vouliez vous moquer, devant un poète, des prétentions d'un commentateur, votre tâche serait bien plus facile encore pour tourner en ridicule le droit de naissance du polyglosse : riez seulement, cela suffit. Il y a longtems que les poètes se croient supérieurs aux érudits par le génie. Un poète regarde cette espèce, comme un cerf, qui ne va que par sauts et par bonds, regarderait en pitié (s'il avait de l'esprit) le bœuf qui laboure, et tire, dans un sillon où il enfonce, le soc de la charrue à laquelle il est attelé.

Quand l'esprit de vos auditeurs sera bien disposé, dites ce qu'il vous plaira, vous serez toujours le bien-venu : si vos paroles ont toutes rapport au sujet, l'auditeur se pâmera d'aise ; sinon il vous excusera. C'est ce qui arrive tous les jours aux orateurs de la tribune. Il ne s'agit point dans ces assemblées de plaire à tout le monde, mais d'exciter, d'irriter, d'enflammer l'armée qu'on commande ; en pareil cas vous ne pouvez pas disposer à votre gré l'esprit de l'armée ennemie ; il ne reste qu'à exalter les sentimens de ceux qui

combattent avec vous. Cicéron ne voulait pas séduire César qui défendait Catilina ; mais il poussa l'effroi des sénateurs de son avis, à tel point qu'on le chargea de sauver la république : César, qui ne partageait pas leurs craintes, fut entraîné par le torrent. Cicéron fit périr Catilina, et plus tard on lui en fit un crime. Le motif, qui avait décidé contre le factieux, n'agissant plus dans la cause de Cicéron, le sauveur de la patrie fut abandonné à la vengeance de ses ennemis, quoiqu'il n'eût rien perdu de son éloquence. Se concilier la bienveillance par les mœurs qu'on *montre*, disent les rhéteurs, est une chose importante pour obtenir des succès : voilà pourquoi, si vous avez entêté un écolier qui attaque l'Enseignement universel, vous trouverez de grands obstacles pour le persuader ; car il vous sera bien difficile de feindre une entière confiance dans les lumières de votre adversaire ; et le petit écolier savant ne sera pas aisé à réduire. Il n'y a pas d'inconvénient à essayer pourtant : cette expérience est moins dangereuse que celle des médecins de Rabelais. Vérifiez sur le jeune savant toutes les règles de la rhétorique, et vous verrez qu'elles n'ont rien de commun, ni avec la raison, ni avec la vérité. Souvenez-vous que Cicéron a réussi avec César ; tâchez de faire boire votre remède : dites à cet enfant qu'il a pen-

sé, qu'il a deviné tout ce que vous lui dites ; qu'importe, pourvu que vous deviez la victoire à son erreur, et que vous ne soyez pas dupes de vous-mêmes, en croyant que vous raisonniez lorsque vous ne fesiez que la rhétorique. Il faut bien se tenir pour ne pas glisser en cette circonstance. Si vous triomphez, vous serez tenté d'attribuer à votre raison la victoire qui n'est due qu'à la déraison de votre adversaire, qu'à son orgueil, à ses passions enfin, que vous aurez su émouvoir.

J'ai quelquefois réussi par des moyens assez bizarres. J'ai trouvé des personnes pénétrées de respect pour moi, et qui m'en donnaient, par leurs gestes et leurs discours, les témoignages les moins équivoques. Je savourais, moi, tout cela, croyant que c'était ma personne qu'on encensait. N'étais-je pas cruellement désappointé quand je venais à découvrir, par la suite de la conversation, que mon admirateur n'avait salué que la robe dont il me voyait revêtu en imagination ? Il me prenait pour monsieur le professeur ; il m'appelait monsieur le professeur. Je ne voyais là qu'une petite galanterie, qu'on est convenu de faire aux lecteurs pour ne pas les humilier, en les désignant par leur titre. Bientôt l'illusion cessa : je suis reconnu. — Monsieur n'est pas professeur.... — Je n'ai pas cet

honneur-là (c'est un mensonge de rhétorique). — Ah ! monsieur n'est pas professeur !... — Alors, je tâche d'éluder la question ; je parle de ce que j'étais autrefois ; je fais sonner mes sonnettes comme le mulet de la fable ; je jette nonchalamment, et comme par hasard, les mots école polythecnique, mathématiques, droit, langues anciennes, hébreu, grec, etc. Si cela prend, je suis vainqueur, et l'admiration redouble ; quelquefois je ne réussis point. C'en est fait ; j'entends l'interlocuteur qui me répond tout bas : — Autrefois ! autrefois ! cela ne prouve rien ; *vous étiez ce que vous n'êtes plus*. Alors je me tais, je me console de ma déconvenue ; mais je prends mes mesures pour être meilleur rhétoricien une autre fois. Tel est le principe d'où il faut partir ; quand je ne réussis pas, c'est faute de talent. Si on rejette la faute sur l'opiniâtreté d'autrui, on ne deviendra jamais orateur. Si Racine eût méprisé, comme des impertinens et des sots, ceux qui pronostiquaient qu'il passerait comme le café, il n'eût jamais fait Athalie. *C'est toujours le talent qui manque lorsque nous ne réussissons pas ;* voilà notre maxime de rhétorique. Etudions le caractère, les passions de messieurs tels, flattons-les, et nous vaincrons leur résistance ; mais souvenons-nous que tout ce petit-jean n'a aucun rapport à la raison, et que ce-

la ne prouve rien , ni pour ni contre la méthode.

Voici la méthode dont je réponds ; il n'y a point de rhétorique ici ; c'est un fait que je répète pour la centième fois au moins : *Sachez quelque chose , répétez-le sans cesse pour ne pas l'oublier, et rapportez-y tout le reste.* Un savant français , persuadé d'avance de mes principes, est venu me faire plusieurs objections solides que je crois devoir vous faire connaître. Ce savant pense comme moi que tous les hommes ont une égale intelligence. Nous sommes d'accord sur la théorie ; mais , comme il n'a jamais eu occasion de l'appliquer, il n'a par conséquent pas pu la vérifier par les faits ; et là où les faits manquent, il ne peut y avoir de conviction : on ne croit, on ne juge alors que sur parole. L'homme dont je parle, accoutumé aux raisonnemens mathématiques , ne peut se livrer ainsi avec une aveugle confiance à des conjectures. Il m'a d'abord fait cette objection : Comment un enfant peut-il observer les règles d'une langue étrangère, s'il ne les connaît pas, et par conséquent s'il ne les apprend point d'avance ? J'ai répondu que pour les connaître il fallait à la vérité les apprendre ; mais qu'il suffisait de les apprendre en écoutant ou en lisant. C'est ce qui a lieu quand nous entendons parler notre langue maternelle ; nous distinguons

les mots, les expressions, les tournures les unes des autres, c'est-à-dire, nous apprenons les règles sans le savoir.

La seconde objection paraît d'autant plus solide qu'elle repose sur un fait incontestable ; la voici : personne ne sait plus de choses par cœur, personne ne les sait mieux que les acteurs ; or, les acteurs ne parlent et n'écrivent pas mieux que les autres ; donc le résultat que vous annoncez n'est rien moins que certain.

Je réponds : Le fait est vrai ; mais les acteurs ne suivent que la moitié de notre méthode ; ils savent parfaitement une pièce entière ; ils la savent trop bien pour en tirer parti. Un seul mot ne se présente jamais à leur mémoire qu'accompagné de ce qui précède et de ce qui suit. Les vers qui riment sont unis dans leur tête d'un lien indissoluble ; ils réciteraient sans faute, même en pensant à autre chose. C'est une habitude comme celle des musiciens dont les doigts se meuvent presque sans la participation de la volonté, ou du moins sans avoir la conscience de cette participation. Ils savent des morceaux, ils connaissent des ensembles ; les détails ne sont étudiés que dans leur rapport à cet ensemble ; ils n'existent pour leur pensée que là où ils les ont vus ; leur déplacement n'a jamais fait

pour les acteurs le sujet d'aucune réflexion, l'objet d'aucun exercice ; au contraire même, la perfection de leur jeu vient de l'unité parfaite qu'ils aperçoivent, ou qu'ils créent, lorsqu'ils parlent sur la scène : s'il échappe à l'écrivain une expression, qui semble sortir du caractère du personnage, à force d'art, l'acteur vient à bout de la rattacher au sujet, ou de faire disparaître le contraste par le geste, le ton, l'attitude qui nous impose, et nous fait oublier la négligence du poète. C'est même en ce sens que Talma est poète : Il compose dans ces momens difficiles, et l'auteur, protégé par l'acteur, échappe sur la scène à la critique dont il ne peut se défendre quand il se trouve seul en notre présence, et dans le silence redoutable du cabinet. Or, ce talent que Talma possède au suprême degré, n'a rien de commun avec celui de la parole. Lorsqu'un acteur ne parle pas mieux qu'un autre, c'est qu'il n'a pas l'habitude de parler : pour y parvenir, il faudrait qu'il fît tous les exercices que nous avons développés, afin de s'habituer à employer les élémens de ce qu'il sait pour en faire à son gré des combinaisons nouvelles.

Figurez-vous que cette actrice, qui sait par cœur nos meilleurs écrivains, voulût se donner la peine de parler leur langage. Le triomphe de Co-

rinne serait-il plus assuré ? Savait-elle davantage ? Avait-elle autant de grâces ? Le son de sa voix était-il plus noble , plus léger, plus agaçant , plus séduisant, plus tendre ? Non, le geste de Corinne n'avait point cette éloquence muette ; elle n'avait ni ce regard , ni ce sourire : le règne de Corinne n'eût pas duré si longtems. Que manque-t-il donc à mademoiselle Mars pour être improvisatrice ? la volonté.

Ainsi il ne faut pas faire l'expérience à demi, ou bien ne vous étonnez pas de ne point obtenir de résultat. Je suppose qu'un homme veuille faire des comédies , rien ne ressemble plus au style de la comédie que celui de la satire à quelques différences près. C'est en vain cependant que vous serez devenu poète satirique , il ne s'en suit pas que vous puissiez faire des comédies : Boileau n'était pas Molière , et réciproquement. Celui qui a reproché à Molière de se moquer de la vertu dans le misanthrope , a fait d'excellente rhétorique pour soutenir sa thèse ; mais il n'a pas réussi à nous prouver que le misanthrope soit une mauvaise pièce. Il part en effet d'une fausse supposition. Le misanthrope n'est point un homme vertueux , car il n'y a pas de vertu sans raison : Alceste n'a que l'apparence de la raison. Il est bien vrai que l'intrigue a dicté beaucoup d'arrêts depuis qu'il y a

des tribunaux sur la terre. Sans doute négliger de solliciter, par soi-même ou par ses amis, est quelquefois une imprudence ; mais désirer perdre son procès pour avoir le plaisir de pester, c'est le désir et le langage d'un fou. Si le misanthrope parlait toujours ainsi, il ne serait pas risible, il ferait pitié ; c'est le mélange de bonnes et de mauvaises raisons qui sortent de sa bouche, c'est ce contraste de sagesse et de folie qui nous a muse ; c'est la prétention d'avoir raison tout seul qui nous fait rire dans cet homme qui déraisonne comme tous les autres. Cette fâcherie contre le genre humain n'a point de but puisque le genre humain ne peut pas changer de nature. Haïr les hommes en général *parce qu'ils sont méchans*, ou bien *aux méchans complaisans !* cette haine n'a point d'objet réel ; elle est comique en cela ; et comme on confond ordinairement l'espèce avec l'individu, cette erreur d'Alceste est dans la nature. Nous sommes tous un peu misanthropes dans l'occasion ; il est rare que dans le moment où un sot nous amuse, nous ne raillions pas la ville qui lui a donné la vie, ou le peuple auquel il appartient. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que nous avons l'air d'avoir raison. Le sot a réellement lâché une sottise ; l'ami perfide vient de nous trahir ; le hableur nous a trompés. Le sot, le perfide, le hableur peuvent se corriger.

et c'est en cela que nos reproches peuvent être bons à quelque chose ; mais quand changeant d'objet, nous adressons nos invectives au genre humain, c'est peine perdue, et nos déclamations pour corriger ce sourd, sont un spectacle plaisant et risible.

Quoi qu'il en soit, et quand même *les principes* de l'enseignement universel ne seraient pas applicables à la composition d'une comédie, il faudrait encore appliquer *la méthode* à l'étude de cet art, c'est-à-dire *apprendre une pièce, la répéter sans cesse, et y rapporter toutes les autres*, puis vérifier tout ce qu'ont dit les rhéteurs à ce sujet depuis Aristote. On répond à cela que cette étude ne servirait de rien à l'homme dépourvu de génie : je dis moi qu'elle serait très-profitable à celui qui aurait la volonté. Or peut-on se donner de la volonté ? Je réponds que cette question revient à celle-ci : L'homme est-il libre ? L'affirmative a été, est et sera toujours un sujet de contoverse en rhétorique. On fera bien de ne rien répondre à tous les argumens entassés pour combattre une vérité de sentiment reconnue par chaque individu qui habite le globe. Toute société repose sur la liberté de l'homme. La foi des sermens, l'honneur de la vertu, la honte du vice, ne sont que de vains mots, et toutes les langues sont absurdes si l'hom-

me n'est pas libre. Mais, dira-t-on, quand même la liberté nous aurait été donnée pour écouter la voix du devoir et de la raison, cette faculté n'a rien de commun avec le génie, avec la puissance de créer les arts. C'est dans l'intérêt des moeurs, et non pour satisfaire une vaine curiosité ou pour plaire à des oisifs en observant des règles de conventions, que l'homme a été élevé à la dignité d'être libre. La liberté était nécessaire aux hommes pour régler leurs actions dans l'intérêt de la société, et de leurs semblables ; mais ce don ne peut avoir pour objet des arts qui n'existent pas essentiellement, dont l'homme se passerait très-bien, et qui n'ont aucun rapport à la vertu. Par conséquent, il y a une disposition particulière pour ces talens de luxe, qui ne font pas le bonheur véritable de l'humanité. Mais, en admettant ces distinctions subtiles, pourquoi ces dispositions particulières eussent-elles été réparties inégalement ? A quoi bon ces êtres privilégiés pour briller d'un éclat mensonger dans la pratique d'arts et de sciences inutiles ? Les organisations, les dispositions des individus changent-elles à mesure que les connaissances se perfectionnent ? N'est-il né personne avant Volta qui eût le génie du galvanisme ? Ou bien existerait-il parmi nous des hommes qui n'ont aucune réputation, parce

que la science, dans laquelle leur supériorité innée pourrait éclater, n'est point encore inventée ?

Que nous ayons des goûts différens, c'est un fait incontestable ; mais la cause inconnue de cette différence doit-elle être attribuée à l'intelligence ? Je ne le pense pas. Que la volonté nous ait été donnée pour faire le bien, je n'en fais aucun doute. Nous avons même la faculté de faire le mal, et c'est l'intelligence commune, c'est-à-dire la science qui juge nos actions. Cependant, si nous ne pouvions vaincre nos dégoûts à quoi servirait cette intelligence, ou bien à quoi se réduirait cette volonté ? Et si par hasard il ne nous restait pas d'autre ressource pour nourrir notre famille que l'exercice d'une profession, pour laquelle nous prétendrions n'être pas nés, où sera la vertu, si nous sommes incapables de vaincre notre répugnance ? Pourquoi l'intelligence nous aura-t-elle été accordée, si elle ne peut seconder notre volonté ? Non ! l'homme est capable de tout vouloir, et par conséquent de tout faire. La volonté suppose l'intelligence, et réciproquement. Si vous admettez des répugnances invincibles, il n'y a plus de vertu. Une seule vertu suppose la capacité d'acquérir toutes les autres ; la charité et le courage ne paraissent pas avoir un grand rapport. Réfléchissez et vous

verrez cependant que l'homme le plus charitable, s'il manque de courage dans certaines occasions, ne pourra plus exercer la vertu toute entière ; il n'en sera pas moins respectable, quand même il ne ferait pas tous les efforts que la vertu exige ; je veux dire seulement qu'il manquera quelque chose à sa gloire : la victoire sur lui-même ne sera pas complète ; il le sentira, il gémira en secret de manquer de courage, et de n'être point l'égal de Tobie. C'est cette peine et ces regrets qui lui révêlent sa destinée, et lui apprennent qu'il est né pour tout vouloir, parce qu'il peut tout et réciproquement.

Mais notre méthode n'est point intéressée à ces discussions métaphysiques. Qu'on les décide à son gré ; reste la question : Comment faut-il faire pour apprendre un langue étrangère ? Je viens d'exposer la méthode dont nous avons fait l'expérience. N'oubliez pas de faire faire à vos élèves tous les exercices dont j'ai parlé.

On peut parvenir, par ce moyen, à parler une langue étrangère plus facilement que sa langue maternelle. Un logicien d'université aime mieux argumenter en latin ; j'ai vu des Flamands qui parlaient sans hésiter sur Télémaque, Mentor et Calypso, ce qu'ils n'auraient pas pu faire en flamand. Vous ne connaîtrez les mots et les ex-

pressions d'une science, que dans la langue que vous avez parlée pour apprendre cette science.

Répétez donc tous les exercices sur la langue maternelle ; ajoutez-y ceux que vous imaginerez. Dans les langues, il y a des usages différens qu'il faut remarquer et suivre : ces usages consistent non seulement dans l'emploi de certains mots, de certaines expressions ; mais encore dans des tournures de phrases et des constructions qu'on doit étudier :

Qui ? moi ! que sur mon trône une autre fût placée !

dit Orosmane. *Qui, moi, que,* aurait peut-être un sens bizarre dans une autre langue.

Il y a surtout des signes qui appartiennent à la rhétorique générale : ils sont de tous les idiômes, partout l'homme a besoin de dire : *difficile, utile, honteux, louable, etc., etc.* Voyez Aristote qu'on copie depuis deux mille ans ; le philosophe grec a nommé cela des lieux communs ; il sera bon, en vérifiant sa rhétorique sur nos livres, de voir comment nos auteurs ont traité tous ces sujets, et d'observer les ressemblances et les différences, afin d'imiter parfaitement et d'entrer dans le génie d'une langue étrangère. Il ne s'agit jamais que de communiquer des sentimens ; c'est le but de l'orateur comme celui du poète. La lyre poétique, si

je puis parler ainsi, n'a que deux cordes : plaisir et peine. Ecoutez avec quel art on passe de l'une à l'autre, puis imitez. Mais pour réussir dans cette imitation, il faut oublier votre idiôme ; il faut *regarder en langage étranger*, c'est-à-dire, en se parlant à soi-même ce langage. Dès que vous connaissez :

O matre pulchrâ filia pulchrior !

et que vous voyez les objets dont parle Horace, donnez à cette réunion, à ce tableau, son nom latin. Votre langue maternelle ne doit point s'interposer entre la nature et le signes, dont vous vous proposez de faire usage, pour la peindre à votre pensée ou la rappeler au souvenir des autres. Oubliez également ce nouvel idiôme quand vous revenez à votre langue maternelle ; car pour ne pas abandonner l'exemple, *O matre pulchrâ filia pulchrior*, il est aisé de voir que cette succession n'est pas française dans son ensemble ; les expressions dont la phrase est composée ne le sont pas non plus. *Matre pulchrâ* n'a pas de sens en français ; *pulchrâ matre* encore bien moins. Cependant cette construction qui est, dit-on, renversée lorsqu'il s'agit d'une phrase, serait très-directe, si un poète galant prenait le vers latin pour sujet d'une petite composition. Il présenterait d'abord l'idée *matre*, puis dans les vers suivans, l'idée *pulchrâ* ;

ensuite l'idée *filia ;* et terminant par *pulchrior ,* il complèterait le madrigal et la chanson d'une manière piquante et flatteuse. L'ordre paraîtrait direct ; puisqu'il aurait suivi la construction directe dans chacune de ses phrases ; et cependant il aurait dit dans l'ordre inverse : *O matre pulchrâ filia pulchrior.*

Un de mes élèves, frappé de cette explication, m'apporta la composition suivante le lendemain d'un jour où j'avais développé ces idées. Voici son essai, qui me tombe sous la main :

Celle qui vous donna le jour,	*matre*
Egalait en beauté la reine de Cythère ;	*pulchrâ*
Mais vous ressemblez à l'Amour ;	*filia*
Il était plus beau que sa mère.	*pulchrior.*

Vous savez déjà ce que je lui dis : c'est cela, vous avez compris. Quand vous serez indépendant, entièrement maître de vous-même, amusez-vous ; courage ! c'est bien ; mais recommencez, puis encore, courage !

Au reste, on peut faire à ce sujet des réflexions à l'infini ; la matière est inépuisable ; il ne tient qu'à vous de regarder ; vous ne verrez jamais tout. Je vous recommande par-dessus tout ce que nous appelons des *traductions*. Par exemple la grotte de Calypso était belle. Voyez la description de Fénélon ; décomposez toutes ses pensées, analysez tous

ses sentimens, combinez-les de mille manières, et parlez du beau en général : c'est un *beau* sujet de rhétorique. Les morceaux qui paraisent le moins se rapprocher, ne sont pour les personnes accoutumées à cet exercice, que des traductions les uns des autres. Massillon dit, par exemple : *Si nous ne pouvons pas résister à ceux de nos penchans que l'on blâme, comment résisterions nous à ceux qu'on loue ?* Puis dans un autre sermon : *Vous exigez de la reconnaissance de vos créatures, jugez de celle que vous devez à Dieu.* Le premier raisonnement est dans le sermon des tentations, et le second dans le sermon des exemples des grands. Ces deux passages ne se ressemblent point au premier coup-d'œil. L'orateur transporte son auditeur par le charme de son style, c'est-à-dire, qu'il le distrait par les sentimens qu'il lui inspire ; or la distraction nuit à l'étude. *On ne s'instruit ni en s'amusant ni en admirant.* On s'instruit en raisonnant, en pesant, en comparant ; et l'admiration qui est un sentiment n'a rien de commun avec la raison. Elle peut être le résultat de nos connaissances acquises ; mais elle nuit à leur acquisition, qui n'est jamais due qu'à la froide réflexion. On ne verra donc pas en quoi les deux sermons se ressemblent tant qu'on sera ému. Il faut en faire une première analyse, et une première comparaison,

si cet essai ne vous réussit pas , généralisez encore davantage ; dites : *Vous exigez de la reconnaissance ; à fortiori Dieu ;* et pour l'autre : *On ne résiste pas aux penchans qu'on blâme , à fortiori, etc.* Alors l'identité est manifeste ; je puis donc dire l'un sur l'autre , et réciproquement.

Je pense que ces développemens vous suffisent , à vous qui avez l'habitude de nos exercices. Les littérateurs savent bien que tout est traduction dans Virgile comme dans Bossuet. Quant à ceux qui n'ont pas réfléchi profondément sur les artifices oratoires , je crois qu'ils feront bien de ne pas juger légèrement. Je parle aux individus , ils sont capables de réflexions. Quant aux corporations , leur avis m'est connu d'avance. L'académie de Dijon a couronné sans raison un très-beau discours , puis elle l'a renié , quelques tems après , sans raison. Oubliez , si vous voulez , cet exemple sans réplique , pris dans une ville où il y a très grand nombre de ce qu'on appelle des hommes d'esprit , et n'oubliez pas de tout *traduire*.

Il y a dans l'étude des langues un très-grand inconvénient qu'il n'est pas inutile de vous signaler, afin que vous puissiez éviter cet écueil où nous échouons presque tous. Rien n'a d'existence réelle dans la nature que les objets qui nous environ-

nent, qui tombent sous nos sens. Ce qu'on appelle en grammaire *le nom*, est donc le seul signe qui ne nous induise jamais en erreur quand il s'applique à une chose physique ; s'il y a du doute, il peut être levé par la présentation de l'objet, et cette vérification est toujours facile. Tous les autres signes ne sont destinés qu'à communiquer des réflexions sur des faits : or un fait n'existe pas, ce n'est pas une chose, c'est le résultat de la comparaison de plusieurs choses ; c'est une réflexion de notre intelligence. Nous avons donné l'être à ces réflexions ; mais il ne faut pas oublier que c'est une figure de rhétorique, une pure supposition de notre part. Cependant, cette supposition une fois admise, nous employons la langue des choses, pour parler de ces êtres fictifs ; nous disons : *le nombre*, *la fièvre*, comme nous disons *le cheval* et l'*âne*, tandis que *cheval* et *âne* n'existent pas. Il n'y a en effet que *tel âne* ou *tel cheval*. Ces assemblages, ces corporations, n'ont rien de réel que dans notre imagination ; nous ne connaissons que des individus. Plus on s'en éloigne, plus on s'égare, plus on voyage dans le pays des chimères. Il n'y a pas d'inconvéniens quand on le sait, mais on déraisonne quand on l'ignore. Ainsi, nous pouvons dire que nous savons le latin, par exemple, pourvu que nous n'oubliions pas que cela signifie seule-

ment que nous connaissons dans tel livre la valeur de chaque lettre, de chaque syllabe, de chaque mot, etc., etc.

L'*homme* n'est donc que le signe d'une réflexion; mais chaque individu est là pour justifier la vérité de votre réflexion, et il n'y a pas encore grand inconvénient, pourvu qu'on ne tire pas une conséquence trop générale d'une remarque faite sur quelques individus seulement. Quand je dis *l'intelligence humaine, etc.*, je tombe dans l'écueil inévitable dont je parle, et ceux qui me contredisent y tombent également. Mais cette erreur commune, qui n'a de danger que pour ceux qui se fâchent, pourrait être rectifiée, si l'on voulait faire l'expérience. Le résultat pour ou contre acquérerait la certitude mathématique, si on procédait arithmétiquement par 1, 2, 3, 4, etc.

Enfin, et pour terminer ces vétilles métaphysiques, il y a des langues qui ont des signes particuliers, absolument inconnus aux autres langues. Nous avons dit que nous parlions des faits comme s'ils existaient, comme si c'était des choses : Ire. Supposition. Nous faisons plus encore; nous remarquons un fait contraire à un fait, et nous donnons l'existence à ce fait négatif; nous avons d'abord dit : *trois, quatre... vingt*; puis, générali-

sant, nous avons donné un nom au *fini ;* enfin nous n'avons pas hésité à appeler ce qui n'est pas fini, *le infini :* IIe Supposition. Qu'arrive-t-il ? On ne s'effarouche point de tant de conventions. Cette *ontologie* semble même désigner des êtres, a dit M. Broussais qu'on ne comprend guères, quoiqu'il parle très-clairement quand il fait voir le danger de ces expressions. On va toujours sans songer qu'on va à l'absurde, quand on oublie qu'on fait de la rhétorique. On croit comprendre, et on ne comprend rien ; on ne pense pas que ce mot ne désigne rien ; qu'il n'est qu'un *memento* pour réveiller votre attention et vos souvenirs : c'est un des traits, choisi au hasard entre mille, pour peindre un objet visible, sous une infinité de rapports. Quand je dis *protecteur,* je ne vois qu'un point de cet objet, je dis *soutien, secours ; subsidium, prœsidium, etc., etc. :* chacune de ces analyses imparfaites représente par convention la chose tout entière, quand il ne s'agit pas de la développer, ni de la décrire ; si bien que la réunion de tous les mots donnés à cette chose, dans toutes les langues faites et à faire, serait la véritable définition de la chose par l'intelligence humaine, et cette définition serait infinie.

Dans le discours dont je viens de parler, il s'agissait de savoir *si le rétablissement des sciences*

avait contribué à épurer les mœurs. — Il est clair que les sciences dont on parle n'ont aucun rapport avec les moeurs. On est toujours assez savant pour avoir des moeurs; ce n'est jamais par ignorance qu'on pèche. Nous n'avons pas besoin des savans pour nous enseigner nos devoirs. D'ailleurs, depuis ce fameux rétablissement, le genre humain en masse est resté aussi ignorant qu'avant. L'orateur savait tout cela, et l'Académie aussi ; mais telle est la conséquence du *rétablissement*, et telle est la preuve de *l'épuration* dont il s'agit, d'agiter ces questions importantes. L'orateur ne s'y est pas trompé ; il a donné la réponse, et personne ne l'a compris, ni l'Académie, ni les antagonistes, ni les réfutateurs. La réponse était trop facile, il suffisait de citer un fait ; il est dans le discours, le voici : « Nos pères étaient esclaves avant le *rétablissement* ; nous sommes esclaves depuis le *rétablissement* ; donc les moeurs n'ont pas pu s'épurer. » L'orateur l'a dit ; mais il a bien senti qu'il n'y avait pas là matière à un discours oratoire, et il a avancé que les sciences avaient corrompu les moeurs. Voilà l'erreur ; elle est sans doute volontaire. Un discours académique est un jeu ; mais enfin c'est une erreur. On s'est emporté contre l'écrivain, par conséquent on a déraisonné à qui mieux mieux ; au point que, dans les périodes de

l'orateur, on n'a pas même aperçu la véritable solution de la question.

L'homme naît esclave, car il naît dans la société qui lui impose ses lois invariables, et indépendantes de sa volonté, au moment même de sa naissance. Il apprend peu à peu à connaître ces lois, comme il étudie sa langue. Il n'a rien fait de tout cela, pas plus que la voûte céleste, sous laquelle il se trouve enfermé. Bientôt il compare, il réfléchit sur les faits ; il pense à la fois à ce qui est, comme à ce qui pourrait être ; il voit que la raison n'a pas construit l'édifice ; ce sont les passions qui ont tout réglé. S'il est tenté de secouer ce joug, il périt au milieu de ses vains efforts, comme le matelot qui lutte en pleine mer contre la tempête qui a brisé son navire. Mais s'il est assez sage pour se soumettre sans murmure à l'intempérie nécessaire des saisons, il jouira du moins des beaux jours. Malheureux celui qui se croit né libre ! Il cherche la liberté, il ne saurait la trouver sur la terre ; il l'attend, elle ne vient point, elle ne viendra jamais !

Aristote soutient, au grand scandale de quelques philosophes, que l'esclave naît pour l'esclavage. Il a raison, l'esclave à Sparte naissait dans l'esclavage et pour l'esclavage imposé aux peuples vaincus ; mais Aristote lui-même était né pour

l'esclavage imposé par tout pays aux habitans du territoire. Il faut de la vertu pour se soumettre à cet esclavage, parce que c'est un devoir souvent difficile à remplir. Tous les hommes reconnaissent ces vérités ; seulement quelques-uns d'entre eux s'imaginent, pour déguiser à leurs yeux cet esclavage universel, que leurs devoirs sont des droits. Entre hommes, il est impossible, raisonnablement parlant, qu'il y ait autre chose que des devoirs à observer. Ces devoirs ne sont pas les mêmes pour tous ; voilà la seule différence.

Tout homme, dans ce sens, naît donc dans l'esclavage. Or, quand on est esclave, il est bien difficile de n'être pas flatteur, et la flatterie conduit à tous les vices : donc, puisque les sciences n'ont pas supprimé l'esclavage, elles n'ont point contribué à épurer les mœurs. C'est ce que l'orateur a dit textuellement. *Les beaux arts*, dit-il, *ont recouvert nos chaînes de guirlandes de fleurs ;* mais il ne l'a dit qu'en passant ; et comme on était fâché, on n'a pas lu.

Tâchons d'apprendre à lire.

Je dis donc qu'on croit comprendre, et qu'on ne comprend rien, quand on pense que ces mots expriment quelque chose de réel. Cela est vrai, surtout quand il s'agit de faits négatifs ; car il n'y

a point de choses négatives, et ici rien n'est présent ni aux yeux ni à la mémoire. *Trois arbres* n'existent pas ; mais au moins j'ai vu *tel arbre, tel arbre* et *tel arbre*. Quand un géomètre me dit : *Otez de là* moins *trois arbres*, il parle de choses que je n'ai jamais vues, sur lesquelles je n'ai fait aucune réflexion. Il me parle cependant d'un fait, d'une action, d'une opération tout aussi réelle, ou, pour mieux dire, pas plus métaphysique que celle-ci : *Otez trois ;* mais je ne connais point les faits sur lesquels il raisonne, et sans le respect que j'ai pour $a + b$, je traiterais le géomètre de visionnaire.

La conséquence importante à tirer de cette discussion, qui vous paraîtra hors de propos, est celle-ci : *Partez toujours des faits.* Tant que vous ne voyez pas les faits, ne dites rien, ou vous courrez le risque de battre la campagne. Toutes vos compositions, en quelque langue que ce soit, doivent reposer sur cette base. Mettez-y de l'unité et de la variété, en imitant les grands maîtres sous ce rapport ; mais pour les imiter, il faut les étudier, les rapporter tous à celui que vous avez choisi pour modèle. Un livre arabe ne ressemble point en tout à nos livres européens. Chaque peuple a ses habitudes qu'il est nécessaire de remarquer pour se disposer à une imitation exacte et parfaite. Les

livres français ont une symétrie qui les rend plus faciles à comprendre : on en saisit plus aisément l'ensemble, à cause de l'ordre qui règne dans toutes les parties. C'est un avantage de la littérature française. Les livres latins ne sont guère que la conversation écrite ; on n'y trouve point d'une manière aussi marquée les divisions et les subdivisions françaises. Mais voici l'inconvénient de l'avantage dont nous avons parlé : le lecteur français croit connaître la pensée d'un écrivain, parce qu'il se rappelle le titre des livres et des chapitres, et il se trompe très-souvent. L'instruction puisée dans les anciens n'est pas nécessairement plus solide, mais elle doit l'être ordinairement. L'analyse est toute faite dans un livre français ; l'esquisse est trop marquée pour qu'on ne la remarque pas, et souvent le souvenir de cette observation nous fait croire que nous comprenons, quoiqu'il n'en soit rien. Plus l'auteur français s'efforce de soulager notre attention, moins elle devient active : nous voyons ce qu'on nous montre ; mais la paresse nous empêche de regarder nous-mêmes, et nous ne devenons ainsi que savans de quelques idées d'autrui. J'ajoute que cette habitude des écrivains, de séparer d'une manière tranchante tout ce qu'ils disent, finit par nuire au lieu de servir à la mémoire. Je ferai plutôt une analyse

moi-même, quand j'ai lu avec attention, que je ne retiendrai la suite des titres, des chapitres, des sections et des paragraphes. Un grand homme a coupé ainsi par petits chapitres un des beaux ouvrages de la langue française. Cette précaution minutieuse distrait et suspend trop l'attention. Qu'arrive-t-il ? tout le monde parle avec admiration de *l'Esprit des lois*, presque personne ne l'a lu en entier ; personne peut-être ne l'a relu. Quand vous étudiez un livre, défiez-vous donc de la forme que vous avez retenue, parce qu'elle vous a frappée. Relisez-le sans cesse ; à chaque fois vous verrez que vous n'aviez pas vu. Faites votre analyse pour vous ; par exemple en voici une : *Télémaque* ne contient que des victoires. Le récit d'une victoire est ce qui frappe le plus, par la raison qu'il y a nécessairement dans ces compositions la variété requise pour retenir l'auditeur attentif. Télémaque veut aller en Sicile ; Mentor le sauve des dangers auxquels il s'est témérairement exposé. Voilà une victoire remportée par Mentor. Bocchoris met Télémaque en prison, mais il est délivré par les Tyriens, etc.

La remarque s'applique non seulement à des livres entiers, mais encore à des paragraphes : Les bergers vivaient heureux ; un lion se présente, Télémaque le terrasse. Voilà une belle composition

par la raison des contrastes, de la variété, de l'opposition. Une victoire contient nécessairement tout cela.

Enfin la remarque a lieu dans les phrases, sous le rapport de l'opposition : Calypso se trouvait *malheureuse* d'être *immortelle*.

Les discours, les tragédies, les comédies, etc., fournissent la même observation ; on y peint la victoire ou la défaite d'une vertu, d'un vice, d'une qualité ou d'un défaut. Vérifiez.

Mais je ne prétends point donner des règles ; je ne vous propose qu'un exemple. On ne profite pas dans l'Enseignement universel quand on répète ce qu'un autre a vu, mais quand on réfléchit soi-même : c'est l'ancienne méthode qui veut que nous citions, que nous apprenions l'opinion d'autrui ; c'est là qu'un livre, hérissé de citations, passe pour quelque chose.

Je crois que si vous suivez la marche tracée, si vous vous livrez avec ardeur à tous les exercices indiqués, vous saurez parfaitement une langue étrangère aussi bien et peut-être mieux que ceux qui n'en ont jamais parlé d'autre, s'ils n'ont pas eux-mêmes creusé profondément et suivi la même route sans le savoir, ce qui est très-possible.

Lorsqu'on s'est donné la peine d'apprendre une langue étrangère au point de la parler et de l'écrire facilement, on peut partir de là pour achever son éducation dans cette langue. En effet, la langue d'un peuple civilisé n'est autre chose que le dépôt de toutes les connaissances acquises par toute une nation. Savoir une langue, c'est donc tout savoir. Dans ce sens, un mandarin qui passe sa vie à étudier le chinois, doit devenir extrêmement savant en se bornant à cette seule étude. Qu'ignorerait-on, si on connaissait le nom de toutes les choses, de tous les faits et de toutes les réflexions ? Par exemple, *éliminer* est un mot français destiné par les géomètres à retraçer une suite de faits absolument inconnus à la presque totalité de la nation française. Celui-là serait mathématicien, qui connaîtrait la valeur de ce terme dans toutes les circonstances où il est applicable. Un maître de langue serait, sous ce point de vue, un maître universel : il est vrai que l'étude approfondie des langues mortes ne peut pas conduire aussi loin que l'étude d'une langue moderne. Le latin, même moderne, n'est pas complet. Si donc vous avez appris le latin, il faudra recourir à votre langue maternelle pour achever votre éducation. Je ne conseille donc pas d'aller plus loin dans les langues mortes qu'on ne va dans les établissemens qui paraissent destinés à les enseigner.

S'il s'agit du grec, il suffit de le comprendre ; à moins que votre projet ne soit de devenir helléniste, et alors vous connaissez la méthode. Dans tout autre cas, dès que vous savez votre *Epitome*, contentez-vous de lire tous les livres, et vous vérifierez la grammaire quand il vous plaira. C'est une affaire de lire le grec dans la vieille méthode ; chez nous, il suffit d'une demi-heure. S'arrêter aux liaisons, aux abréviations, c'est du temps perdu. Allez droit au fait, ne donnez point de l'importance à des signes dont il faut apprendre en même temps la valeur et la forme ; vous verrez bientôt que ces formes différentes signifient la même chose, et par conséquent vous devinerez comment il faut lire telle abréviation arbitraire, puisque vous avez déjà rencontré le même signe développé en toutes lettres. En toute étude, il faut se hâter d'arriver au but ; c'est alors qu'on réfléchit, et qu'on étonne par ses réflexions ceux qui ne connaissent point notre chemin ou qui le regardent comme impraticable. On a le préjugé, par exemple, qu'il est plus beau, plus admirable de raisonner sur les différences partielles que sur les élémens de géométrie ; on regarde avec respect un hébraïsan, comme s'il était plus difficile d'apprendre des lettres hébraïques que des lettres latines ; comme s'il y avait une raison pour le calcul

intégral, et une autre pour la division en arithmétique. On ne voit pas, ou plutôt on ne se donne pas la peine de voir que toutes les réflexions dérivent des faits dont il s'agit d'acquérir la connaissance ; et comme on n'a pas la patience de les apprendre, et qu'à défaut de fait la raison ne peut pas s'exercer sur rien, l'impossibilité de voir, quand on est ignorant, est faussement attribuée à l'incapacité de l'intelligence, comme la facilité de la discussion des problêmes semble à tort dépendre uniquement de la supériorité du génie. En toute science nous ne faisons que conjecturer et vérifier nos conjectures. Or, il est impossible de conjecturer sans connaissances préliminaires, sans imiter, sans *traduire*, et le hasard donne aussi naissance aux plus grandes découvertes.

Mais, dira-t-on, en si peu de temps, avec un si petit livre, peut-on aller bien loin ? Vos élèves comprendront-ils les auteurs les plus difficiles ?— Comme les vôtres. — Perse sera bien obscur ; La Place n'est pas à la portée de nos élèves. — Eh bien ! les nôtres ne comprendront ni Perse, ni La Place.— Nos élèves résolvent pourtant de jolis petits problèmes.—Les nôtres les résoudront aussi. En général, (tâchez donc de le retenir), nous faisons tout ce que vous faites, ni moins ni plus, si

vous le voulez absolument ; mais nous arrivons plus vite, c'est tout ce que nous prétendons.

On vous dira encore : Tout est différent dans la nature, rien ne se ressemble ; il n'y a pas deux feuilles absolument semblables sur le même arbre : pourquoi cette loi universelle ne serait-elle pas applicable aux hommes ? — Faites observer à l'interlocuteur que, pour un logicien, son raisonnement cloche. De ce que tous les objets matériels diffèrent, il ne s'ensuit nullement que les intelligences doivent différer aussi. — Eh bien ! ajouteront-ils, supposons que votre réponse ait le sens commun, comment parerez-vous ceci : Tout naît, se développe, croît et meurt ; donc l'intelligence se développe aussi peu à peu, et s'éteint avec l'âge ? — Je réponds : Cet argument n'est qu'une traduction du premier sophisme ; il pèche par la même raison : c'est toujours une conséquence du matériel à l'immatériel. Voyez ce que peut le choix d'un mot en rhétorique. L'homme n'a de l'intelligence que parce qu'il a une âme ; c'est cette âme qui en fait un animal raisonnable ; l'âme, l'esprit, la raison, l'intelligence, c'est la même chose ; cependant on n'oserait pas argumenter en ces termes : Tout naît, se développe, croît et meurt ; donc âme naît, se développe, croît et meurt. L'absur

dité serait trop visible. Reste à soutenir qu'il y a des âmes humaines qui ont plus d'esprit que d'autres, etc., etc. Mais quand on arrive à ces discussions, vous voyez bien qu'on se plonge dans un brouillard épais ; laissez votre adversaire s'escrimer seul dans ce vide, et rentrez dans l'Enseignement universel, c'est-à-dire dans l'étude des faits.

Vérifiez l'histoire ; enfin suivez en tout la route tracée pour étudier à fond la langue maternelle ; car si vous vouliez répondre à toutes les objections, il ne vous resterait plus de temps pour rien apprendre.

La fameuse méthode, dira-t-on, ne parle pas du goût. Tous les hommes ont-ils aussi un goût sûr? Le goût est-il égal chez tous les individus comme le génie? Dans tous les cas semblables, voici la réponse qu'il faut faire : Priez d'abord poliment votre adversaire de vous dire ce qu'il entend par ce mot, le goût ; mais faites la question sérieusement, et n'ayez pas l'air de rire de son embarras, car je vous annonce qu'il sera très-embarrassé, et cependant le voilà prévenu. Jugez avec quelle peine il balbutiera ses définitions de rhétorique quand il sera forcé de les improviser. Vous savez bien que presque toujours on parle sans attacher d'idées bien nettes aux expressions qu'on emploie.

Il y a longtemps que cela a été dit, ce qui n'empêche pas que cela ne soit vrai. Les plus grands littérateurs n'ont rien donné de positif et de déterminé sur le goût ; ils ont tous remarqué que ce mot était une métaphore, ce qui n'apprend pas grand'chose. La sagesse des nations nous enseigne qu'on ne doit pas disputer des goûts ; il n'y a encore là rien de bien instructif ; je ne suis guère plus avancé pour distinguer le bon goût du mauvais goût. Mais enfin, vous dira-t-on, qu'en pense l'universel ? Vous pourriez d'abord répondre sur ce point comme sur mille autres, que ma pensée ne fait pas loi, et que d'ailleurs toutes ces questions sont oiseuses dans l'Enseignement universel, et bonnes seulement pour fournir matière aux ébats littéraires des lecteurs de journaux et de préfaces, où ces graves sujets sont approfondis pour l'instruction de ceux qui ne lisent pas les livres. Mais vous ajouterez que j'ai déjà dit tout cela depuis longtemps pour ceux qui savent lire. Chaque peuple a son goût ; il faut le contenter quand on parle ou quand on écrit ; il faut donc imiter ceux qui plaisent, si l'on veut plaire. Par exemple, lorsqu'Agamemnon tourmenté, comme père, de l'idée affreuse de sacrifier sa fille à cette insatiable ambition qui le rendit parricide comme Brutus, lorsqu'Agamemnon, dis-je, dans le silence de la nuit,

réveillé par ses remords, rencontre Arcas et lui fait l'aveu de ses tourmens, si j'avais à faire parler le confident, je tâcherais de lui faire dire, en imitant Racine qui plaît aux Français :

Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.

Au contraire, si j'écrivais en anglais, je m'efforcerais, malgré mes habitudes d'unité, d'imiter Shakespeare, et je dirais par la bouche d'Arcas :

On entendrait une souris trotter.

Si je voyais que le poète anglais, s'exprimant ainsi, obtînt les applaudissemens de ses concitoyens, je ne heurterais point leur goût, je le flatterais ; je me garderais bien de juger de ce vers par mes préjugés français ; je ne prétendrais point que la règle de l'unité n'a pas été observée. Un roi doit être entouré de courtisans qui parlent sa langue, et les courtisans anglais ne parlent point ainsi. Une souris qui trotte n'est pas un exemple à citer entre de tels personnages, et dans d'aussi graves circonstances. En vain dirait-on que l'Arcas de Shakespeare est un soldat ; je répondrais qu'il n'y a pas d'unité théâtrale ; que nous n'admettons pas deux natures en même temps ; que nous ne voulons pas voir les rois au corps-de-garde, ni entendre les propos habituels des soldats dans la tente des rois : je dirais beaucoup d'autres belles choses, si je

pensais que le goût français est le seul bon goût. Mais non ; puisque je me propose de plaire aux Anglais, je tâcherais de les servir à leur goût et non au mien et je me trouverais très-heureux, si je réussissais à imiter Shakespeare; car enfin de quoi s'agit-il ? De communiquer des sentimens ; or, comment espérer du succès dans cette tentative, si l'on déplaît aux auditeurs ? Si je voulais plaire à certains lecteurs français, j'imiterais M. de Chateaubriant. M. d'Arlincourt a été encore plus loin sur la même route, et il a fait merveille.

Tout cela ne résout point la question, dira-t-on ; vous commencez par nous dire que chaque peuple a son goût, qu'il faut prendre pour règle, et quand nous croyons vous tenir, vous vous échappez ; vous ajoutez que les Français ont deux goûts, comment faire en pareil cas ? — Il y a encore longtemps que je me suis expliqué à ce sujet. Les écrivains du siècle de Louis XIV et leurs imitateurs, voilà les modèles que j'ai indiqués. — Ils ont donc le bon goût ? — Oui. — Mais pourquoi ? — Parce que c'est le goût de presque tous les littérateurs français. — Mais si ces littérateurs changeaient de goût ? — Je vous conseillerais d'en changer aussi. S'il n'y avait au monde d'autre littérateur que Fontenelle, je vous dirais de l'imiter, si vous avez

envie de lui plaire. — Mais comment l'afféterie, les ornemens faux, etc., etc., tout ce clinquant sera-t-il de bon goût, parce que l'auditeur aura la sottise de s'en contenter ? — Il n'y a ni bon ni mauvais goût. — Ainsi Sénèque avait le bon goût ? — Il le croyait ainsi, et ses préceptes à ce sujet sont précisément les mêmes que ceux de Cicéron et de Quintilien. Lisez-le ; vous verrez qu'il conseille aussi d'éviter l'afféterie, les ornemens faux et le clinquant. Il en est des disputes sur le goût comme sur beaucoup d'autres sujets plus importans. On est toujours d'accord sur les principes ; mais on se bat pour l'application. Balzac ni Voiture n'ont jamais dit : Mettez du clinquant dans vos discours. Si nous étions élevés à lire Balzac et Voiture, comme nous le sommes à étudier Racine, Bossuet, Masillon, Fénélon, nous imiterions naturellement les modèles qu'on aurait proposés à notre admiration, et nous dirions : Point de clinquant. Pourquoi cela ? C'est que les signes des pensées et des sentimens ne sont que conventions et habitudes : de là les goûts différens. Dispute qui voudra, je vous conseille, moi, d'imiter ceux qu'on admire. Il n'y a pas jusqu'aux jugemens qui se transmettent de bouche en bouche, sans réflexion et par pure habitude, et cela varie de tems en tems. Par exemple, j'ai dit que Brutus et Aga-

memnon étaient deux parricides : pour Agamemnon, tout le monde va prendre son parti ; je m'y attends. Il s'agit du sort de tout un peuple ; ce roi des rois lui sacrifie ce qu'il a de plus cher au monde ; c'est un beau spectacle, etc., etc. Brutus, au contraire, est un scélérat qui veut faire triompher une cause abominable, et on me l'abandonnera volontiers. Cependant Bossuet ne donnait pas cette idée de Brutus au fils de Louis XIV : j'ignore ce qu'il aurait dit d'Agamemnon. Vous voyez bien qu'il y a encore beaucoup de goût dans tout cela : n'allons pas nous perdre dans ce labyrinthe ; occupons-nous du goût en littérature, et quoique ce soit encore une question indifférente pour nous, il n'était peut-être pas absolument inutile de la traiter, pour vous monter que nous avons dit beaucoup de choses dont il semble d'abord que nous n'avons pas parlé.

Si quelque chose plaît à tout le monde, sans exception, c'est l'unité. La pensée est indivisible de sa nature ; mais le signe de la pensée est nécessairement composé de parties distinctes ; de là vient toute la difficulté de la communication. Je m'explique : j'assiste, par exemple, au lever du soleil ; j'admire cette pompeuse magnificence ; l'astre monte, il m'éclaire, il m'échauffe, il m'éblouit ; et j'abaisse sur la verdure mes yeux fatigués de

tant d'éclat. Je sens que si je m'opiniâtrais à regarder le soleil, je serais bientôt privé de la lumière. Il ne brille point pour attirer nos regards; il paraît pour nous montrer la nature; il lui donne des formes en la revêtissant de mille couleurs qu'elle doit à lui seul. Tout varie autour de moi, et il est unique dans le ciel, à trente millions de lieues de ces fleurs qui s'épanouissent pour parfumer l'air que je respire, il leur envoie le rayon qui les fait éclore, et peint de mille nuances le bouton qui s'entr'ouvre à sa douce influence. Mais bientôt cette chaleur, d'abord bienfaisante, devient trop active; cette puissance qui animait tout dessèche la plante qu'elle a fait naître; image de la création, cette verdure, si tendre le matin, n'offre plus que des êtres languissans qui souffrent d'un excès de vie. La même lumière qui les parait de ses brillans reflets les décolore maintenant, et leur vie s'exhale en parfums dont la source est tarie par celui qui la fit jaillir. Soleil! tu ne luis du haut des cieux que pour éclairer des funérailles! Ne brilles-tu quelques jours de plus aux yeux de l'homme que pour le rendre témoin de ces existences passagères, et pour qu'il pense à la mort qui l'attend!....

L'univers n'est qu'une succession d'individus. La mort naît de la vie, et la vie naît de la mort. Les générations humaines ne se connaissent que par

la tradition, et se racontent, par signes, les bouleversemens et les ruines qui se font longtemps attendre; mais ces signes eux-mêmes, quoique sans vie, et par conséquent plus durables que leurs inventeurs, se détruisent peu à peu : ces caractères, ces monumens de tant de désastres périssent à la fin. Il n'est pas nécessaire de vivre pour mourir et disparaître; il suffit d'être quelque chose pour ne pas durer. Toute forme, quoique inanimée et sans mouvement, doit à la fin s'altérer et se décomposer en d'autres, destinées d'avance au même sort. Etres éphémères, nous comptons nos saisons par mois, combien faut-il de siècles pour une saison du monde !....

Rien ne semble né pour soi; tout s'arrange pour se déranger. Au milieu de ces altérations et de ces métamorphoses, l'homme devinera-t-il quel est le but de la nature? Est-ce la mort ou la vie? L'univers existent-il aujourd'hui sous la forme pour laquelle tout a été préparé au commencement? Ce que nous voyons n'est-il encore qu'une transition?....

Ce soleil lui-même, à quoi doit-il servir en tout ou par parties dans les transformations futures? S'il y a repos quelque jour, l'équilibre est le véritable ordre prédestiné auquel tant de mouvemens ne font que tendre depuis les siècles. Peut-être que

cette agitation perpétuelle n'a lieu qu'entre les limites prescrites, comme la circulation des comètes. Peut-être que le grand œuvre de la création s'achève lentement et toujours, et que l'univers n'a d'existence que dans l'invariabilité des lois dont les résultats doivent varier sans cesse à des époques déterminées par le Créateur. . .

Cependant l'astre redescend peu à peu ; en dardant sur ma tête, je sens qu'il l'échauffait de ses rayons, et j'ai porté mes pensées au loin dans le passé et dans l'avenir. Quand on regarde le ciel, on oublie le présent ; mais les feux du soleil embrasent mon imagination sans éclairer mon âme ; il ne m'apprend rien ni sur mon sort ni sur le sien. Déjà cette lumière n'est plus si vive, je suis toujours rêveur, mais je deviens craintif ; mon imagination n'est point éteinte, mais elle n'est plus si vagabonde. Le spectacle du coucher n'est pas moins imposant, mais la nature disparaît, et je vais me trouver seul. Demain, l'astre se montrera encore : le verrais-je ?... O soleil ! si j'ai le bonheur de te revoir, je ne veux plus songer qu'aux biens que tu nous dispenses. Pourquoi m'égarer tristement dans les temps où je n'existais pas, dans les siècles où je ne serai plus. Reviens ! astre du jour ! je ne penserai qu'à tes bienfaits.

Il y a dans ce que je viens de dire de quoi faire une ode dans une langue quelconque. La première règle est de mettre cela en vers, si c'est le goût du peuple auquel vous parlez. Il faut ensuite ranger ces idées dans l'ordre convenu et enfin suivre la règle de l'unité.

Or il y a l'unité de la phrase et l'unité de discours. Tout homme qui parle sans prétentions, l'ignorant qui ne veut pas faire le savant ne dit pas un mot qui ne soit dans l'unité de phrase ; ce qui arrive quelquefois à nos grands hommes et surtout aux poètes. La pensée est une, la phrase doit l'être ; celui qui emploie dans une phrase un seul mot qui n'a pas rapport au sujet, ne pense pas à ce qu'il dit, ou ne dit pas ce qu'il pense.

Quant à l'unité de discours, il est réellement difficile de l'observer. J'ai écrit mes réflexions au sujet du soleil dans l'ordre où il me semble qu'elles se sont offertes à mon esprit. Platon dit que l'homme s'appelle en grec : *l'animal qui médite sur ce qu'il voit.* Mais méditer et écrire sont deux choses fort différentes. Il est impossible de nous rendre compte de nos pensées autrement qu'avec des signes matériels : sans leur secours, les pensées naissent et meurent sans laisser aucune trace dans notre mémoire. Leur succession est si rapide, que la

parole même ne peut en suivre la marche précipitée, et quelqu'attention que nous prêtions à l'enchaînement de nos idées, mille intermédiaires doivent nous échapper; et malheureusement ces intermédiaires forment souvent l'union nécessaire de cette chaîne non interrompue. Voilà l'unité de la nature.

Les idées *liaisons*, si je puis parler ainsi, n'ont qu'une existence fugitive; en cherchant à se les rappeler, on perd de vue de nouvelles idées qui se forment au moment même. Ne pouvant présenter au lecteur ou à l'auditeur ce tableau de l'ordre réel, et la liaison intime de nos pensées, nous nous efforçons d'établir dans nos discours une unité factice, une unité de l'art qui représente l'unité de la nature.

De plus, lorsque nous pensons, nous n'avons souvent point de but déterminé; nous ne faisons rien, nous sommes passifs. Penser est la vie de l'homme, c'est la preuve de son existence comme animal raisonnable; il existe puisqu'il raisonne, il raisonne parce qu'il est. De là le hasard, un accident quelconque, fait varier sans cesse l'objet de ses méditations; un souvenir les détourne, une liaison d'idées involontaire opère mille changemens successifs. Dans tous ces cas, l'unité de la nature existe toujours; mais il n'y aurait pas d'unité

d'art dans la transmission, parce que l'art a un but et par conséquent des règles, c'est-à-dire des bornes, tandis que la pensée n'en a point.

Ce que je vous ai dit sur le soleil est illimité. Voilà la première règle de transmission observée; mais ce n'est pas la plus difficile. Saisira-t-on la liaison des idées qui se suivent dans ce morceau? Ces premiers traits d'un tableau qui n'est qu'ébauché suffiront-ils pour faire comprendre, non pas ce que j'ai pensé, c'est impossible; mais ce que j'ai choisi dans mes pensées pour vous le communiquer? Voilà le problême, en voici la solution.

Puisqu'il faut choisir, nous ne saurions mieux faire le choix qu'en consultant le goût du lecteur: étudiez donc les livres. Si le lecteur retrouve, par exemple, la forme des odes de son pays, cette marche, à laquelle il est accoutumé, le contentera; il croira voir la nature, parce qu'il en retrouve l'image qu'il connaît, et cette illusion le charme.

On étudie les plans comme tout autre signe de convention. Un plan n'est pas la nature; il a des bornes et des parties; la pensée est infinie et indivisible. S'agit-il de raconter les malheurs des Juifs captifs à Babylone, tout homme qui connaît les faits pourra vérifier, après avoir laissé courir sa

plume, si tout ce qu'il a écrit est dans l'unité. Cette espèce d'unité, quoique rectifiée après coup, peut s'appeler *unité naturelle*, parce que tout le monde est capable de vérifier quand et comment il s'en est écarté par distraction. Mais s'il est question de composer toutes ces idées dans un plan grec ou hébreu, le problême devient insoluble pour qui n'a pas étudié sous ce point de vue Moïse ou Pindare. S'il sait l'hébreu, tous les mots, toutes les expressions seront exactes; mais le plan sera peut-être français, et cette composition bâtarde ne peut être goûtée d'aucun peuple. On dira que vous n'observez pas l'unité dans vos plans. Il faut vous habituer de bonne heure à porter des chaînes. Un art n'est autre chose qu'un cercle de règles dans lequel on vous enferme, et où vous devez paraître libre, à votre aise, dégagé comme si rien ne gênait vos mouvemens. Il faut qu'on croie que vous prenez l'essor et qu'on voie que vous n'êtes pas sorti.

Je suppose que vous connaissez l'histoire de Miltiade dans *Cornelius Nepos*. C'est là que je vous enferme. Quelle est selon vous la qualité distinctive du héros grec? — L'amour de la patrie, dites-vous. — Comme il vous plaira; mais votre choix fait, je vous propose de traiter ce sujet en général : or il faut que toutes vos réflexions

soient justifiées par le récit de l'historien. Si tout ce que vous écrivez jusqu'à un mot peut soutenir cette épreuve, vous avez observé l'*unité naturelle*. Je l'appelle *naturelle* parce qu'il est donné à tous les hommes de la reconnaître et la désirer quoiqu'il soit très difficile et très rare de s'y conformer en tout. Un peuple peut d'abord ne pas exiger cette régularité ; mais dès qu'il la connaît, il l'exige, et l'écrivain qui viole cette règle désormais inviolable, ne peut que déplaire. Nous pouvons, par distraction, ne pas apercevoir ce défaut d'unité dans un ouvrage dont les détails nous frappent d'admiration ; mais la faute mise au jour, le contre-sens dévoilé attire malgré nous nos regards et nous choque. Cette pensée importune nous poursuit et détruit tout le plaisir que nous avions à considérer l'édifice. Voilà une arête, une seule, qui sort du plan où elle devrait se trouver avec toutes les autres. Cela suffit pour détruire la symétrie. Je n'avais jamais pensé à cela, on me le montre ; je ne l'oublierai plus ; je suis né pour sentir ainsi : voilà l'*unité naturelle*.

Vous l'observerez dès que vous le voudrez ; mais il reste à composer l'ensemble dans le plan des discours de la langue que vous étudiez. Prenez Cicéron, et voyez comme il compose dans le genre que vous traitez. Ici c'est une unité *artifi-*

cielle qu'il faut observer, puisqu'elle varie de peuple à peuple, et même genre à genre dans la même langue. Si vous ne vous conformez qu'à l'unité naturelle, vous resterez dans le désordre littérairement parlant. C'est ce que je fais en écrivant ceci, parce que je n'ai ni le talent acquis de mieux faire, ni le temps, ni la patience d'apprendre. Nous indiquons la route, c'est aux élèves à marcher, s'il leur plaît.

Il n'est pas besoin d'ajouter, je pense, que vous devez avoir un but oratoire en parlant, et que toutes vos paroles doivent fixer l'attention de l'auditeur sur un point unique. Voilà une nouvelle unité que nous appellerons, si vous le voulez, *unité de choix*, ou *unité oratoire*. Je m'explique : Bossuet dans l'oraison funèbre d'Henriette se propose de montrer que Dieu donne, quand il lui plaît, de grandes et terribles leçons aux rois. Tout le discours est en même temps dans l'unité des faits, et dans cette unité oratoire jusqu'à un mot ; vérifiez et imitez. Mais si vous écrivez en latin, gardez-vous d'imiter la marche, le plan de l'orateur français ; étudiez les plans de Cicéron et ainsi pour toute autre langue. Il y a d'universel que ce que nous avons nommé l'*unité oratoire* et l'*unité naturelle*. (Vous les appellerez comme il vous plaira.) L'unité artificielle ou de plan est d'habitude,

et de convention tacite. En un mot, la parole a été inventée pour exprimer sa pensée, et toute pensée est nécessairement dans l'*unité de la nature*. Mais on ne parle pas, pour dire tout ce qui s'offre à la pensée ; il faut choisir ce qu'on doit présenter au lecteur ; voilà l'*unité naturelle*. Enfin si l'on fait un long discours, on doit observer l'unité *artificielle*. Ainsi en français, une tragédie doit être divisée en cinq actes ; elle peut pourtant l'être en trois ; peut-être les chœurs deviendront-ils indispensables, etc., etc..

Voilà, à ce que je crois, tout ce qu'il faut apprendre pour savoir une langue étrangère, aussi bien que les meilleurs écrivains, aussi bien que ceux qui nous disent des injures tant en prose qu'en vers.

Reste la grande question. Tout homme a-t-il assez d'intelligence pour apprendre également bien, et pour observer exactement toutes ces règles ?

Je réponds : un maître qui ne le croit pas, n'est pas dans l'Enseignement universel, et ce n'est pas à lui que je m'adresse. Je le remercie des conseils, des injures que m'a valu cette méprise de sa part. Si cet antagoniste veut être instruit de notre méthode, qu'il se présente et je l'instruirai ; j'oublie-

rai qu'il s'est conduit comme un enfant, et il verra que j'ai dit vrai : *Ils ont tant d'aplomb quand je ne suis pas là !*

Quant à vous, qui désirez faire suivre la méthode à vos élèves, il faut qu'il ne vous reste aucun doute sur l'intelligence humaine. Si vous croyez que vos élèves n'ont pas votre esprit, vous n'exigerez pas d'eux ce dont vous vous croirez capable, et ils resteront en route par votre faute ; si vous supposez que les hommes ont une intelligence inégale, j'ai peut-être plus d'esprit que vous : un écolier de vingt ans, de seize, de dix ans est peut-être au-dessus de vous par l'intelligence, et, dans ce cas, de quel droit vous établissez-vous son maître ? Au contraire, si vous voyez vos semblables dans vos élèves, indiquez-leur la route, soutenez leur courage, encouragez leurs efforts ; il n'y a point là de prétentions à la supériorité de nature, et tout est dans l'ordre.

Tout homme n'a-t-il pas assez d'esprit pour apprendre un petit livre par cœur ? N'a-t-il pas eu l'esprit d'apprendre sa langue ? Votre élève saura donc l'*Epitome* quand il lui plaira.

Quel est l'élève qui soit incapable *par l'intelligence* de voir que *Deus* veut dire *Dieu ?* Il a eu assez d'intelligence pour deviner sa propre langue :

il comprendra donc toutes les phrases et tous les mots de son livre, à l'aide de la traduction. Ce n'est pas encore l'esprit qui manquera jamais ici.

Vous lui direz de faire attention aux syllabes et aux lettres, et il verra avec le même esprit le sens différent de tous ces signes divers ; il le verra, car vous remarquerez qu'il cherche à imiter en parlant ce qu'il a observé à son insu. C'est encore ce que tout homme fait par rapport à sa langue maternelle. La faculté de distinguer tout cela s'appelle intelligence, *inter legere*. Cette faculté nous est commune à tous. Je ne dis pas que tout homme distingue également, je dis que la faculté de le faire est la même. Cette puissance s'applique, quand il nous plaît, aux lettres comme aux syllabes, et aux syllabes comme aux mots. Puisque la différence est visible quand on regarde, elle sera aperçue aussi facilement dans tous les cas. Deviner le but de cette différence de convention, voila ce qui arrive tous les jours d'un pôle à l'autre ; c'est ce que font les plus petits enfans.

Ainsi l'élève a toujours assez d'esprit ; 1° pour apprendre l'*Epitome* ; 2° pour comprendre les phrases, puis les mots, puis les syllabes et les lettres.

L'élève manquera-t-il d'intelligence quand il faudra remarquer le sens des expressions, c'est-à-dire de deux mots réunis ? Je ne le pense pas. D'abord le fait arrive chaque jour par rapport à la langue maternelle. On dit en français *vous avez beau faire*, et tout enfant comprend cette expression. Une expression est un signe dont nous avons l'esprit de deviner le sens par la même raison que nous sommes tous capables de comprendre une phrase et un mot. Je ne connais pas d'autre explication de ce fait. Si un antagoniste me demandait mon avis, je lui conseillerais de ne point s'enfoncer plus avant. Au surplus, qu'il aille à tâtons dans ces ténèbres. Faire de la métaphysique, n'est à mes yeux que jouer à Colin-Maillard. J'espère que ces philosophes ne me demanderont plus pourquoi je ris : je ris parce que je les trouve risibles. Je n'excepte personne, pas plus Aristote que Platon. Expliquer les faits par un premier fait inexplicable, c'est ce que nous pouvons faire de mieux. Je dis donc, l'élève comprendra, s'il veut, les signes qu'on appelle *expressions*, par la raison qu'il a compris les signes qu'on appelle *mots* quand il a voulu. Ceci demande une explication détaillée, la voici :

Vous demandez à l'élève de dire quelle est dans les écrivains, la véritable signification des mots

sagesse et *vertu*. Je suppose qu'il réponde dans la langue étrangère qu'il étudie : *Ces mots expriment tous deux l'amour du bien et l'horreur du vice. Le mot* vertu *signifie l'innocence, la candeur, la pureté des mœurs, la victoire sur les passions qui agitent le cœur de l'homme.*

Le mot sagesse *a souvent le même sens que le mot* vertu, *mais il exprime aussi quelque fois cette circonspection, ce discernement du bien et du mal que donne l'expérience des choses passées.*

Dans un sens on ne peut être sage *sans être expérimenté ; mais on peut être* vertueux *sans avoir de l'expérience.*

Dorval a été sage *dans son choix ; car pouvant acquérir de grandes richesses, il leur a* préféré *la vertu : il savait qu'elle seule peut procurer le bonheur, etc., etc.*

Vérifions : pourquoi dites-vous : ces mots expriment tous deux l'*amour du bien* ? — Il me semble que cela est ainsi. — Mauvais ! Pourquoi l'*horreur du vice* ? — Celui qui n'aurait pas horreur du vice ne serait pas vertueux. — Vous ne suivez pas notre méthode. Je vous demande quels sont les faits de votre livre qui vous ont suggéré cette réflexion ; où vous avez vu les mots

sagesse et *vertu*, employés dans le sens que vous leur donnez ? vous inventez, vous écrivez de mémoire, d'inspiration, de génie, cela ne vaut rien dans notre méthode ; prenez garde, vous jouez à la loterie.

Voilà ce qu'il faut dire à l'élève. Mais au contraire, s'il justifie tout, encouragez-le à regarder davantage encore, et promettez lui un heureux résultat de ses efforts.

Continuons l'examen pour me faire comprendre. Où avez-vous vu que le mot *vertu* signifie *la victoire sur les passions qui agitent le cœur de l'homme?* — Télémaque avait des passions dans l'île de Chypre. — Bon. Pourquoi *qui agitent?* — Il était agité, car Fénélon le compare à une biche qui emporte partout le trait avec elle. — Bien. Mais pourquoi *le cœur de l'homme?* — Les Français le disent ainsi. — Montrez. — L'élève montre le mot *cœur* employé dans ce sens. — C'est très-bien ; Anacréon dirait en grec *le foie*. — Chaque langue a ses usages qu'il faut suivre. Vous voyez bien que vous avez assez d'esprit pour comprendre les mots, les lettres, les syllabes, les expressions de votre auteur. Parlez toujours comme lui et vous parlerez bien. Tout le monde a l'intelligence nécessaire pour comprendre le véritable sens d'une expression, en regardant les circons-

tances dans lesquelles elle est employée. Mais pourquoi ajoutez-vous que le mot *sagesse* exprime *cette circonspection, ce discernement du bien et du mal que donne l'expérience des choses passées?* Pourquoi *circonspection?* — Cela veut dire qu'il regarde tout autour avant d'entreprendre; voilà le mot *circonspection* employé dans cette circonstance. — Très-bien; je vois que vous comprenez le mot *circonspection;* mais où avez-vous vu ce fait? — Mentor est appelé *sage* par Fénélon dans l'endroit où il représente à Télémaque, *d'un côté les Cyclopes, de l'autre la flotte d'Enée.* — Si vous continuez ainsi, vous parviendrez à écrire *comme les meilleurs écrivains;* car ces hommes supérieurs ne peuvent faire autre chose qu'écrire avec le signe inventé pour exprimer ce qu'ils veulent dire. Vous verrez dans les rhétoriques que la propriété de l'expression est le caractère distinctif de ces grands hommes; vous êtes sur la route, voilà le moyen d'acquérir cette propriété; il n'y en a pas d'autre : c'est avec le même esprit qu'on peut comprendre la valeur de tous les signes. Voyez les faits et les circonstances; faites attention au signe, et employez-le dans les mêmes circonstances; vous serez un grand écrivain, si vous voulez; mais n'oubliez jamais que vous ne cesserez pas d'être l'égal de tous par l'intelligence. Descar-

tes était bien au-dessus des autres hommes par la science : il ne croyait pas avoir plus d'esprit que *le premier venu d'entre le vulgaire :* ce sont ses propres expressions.

TOUT EST DANS TOUT.

Quand on a appris une langue dans un livre, il est impossible de ne pas savoir ce qu'il contient, si on l'a étudié par notre méthode. Or, toute la littérature est dans Horace, par exemple. La grammaire, l'histoire y sont aussi, comme je l'ai fait voir en traitant de la langue maternelle. Mais les autres sciences y sont-elles? Cette demande, faite en riant, exige une réponse détaillée et des réflexions très-sérieuses. D'abord je ferai observer dans quel sens l'axiôme *tout est dans tout* est pris dans l'Enseignement universel : je l'ai expliqué dans le premier volume. — Mais je n'y ai rien compris. — J'en suis bien fâché; je n'ai pas le temps de revenir sur mes pas; si vous êtes élève, obéissez; si vous êtes le public, je n'ai pas l'honneur de vous adresser la parole. — Votre premier volume est si bizarre.—Vous ne lirez pas celui-ci. — Mais je voudrais m'instruire. — Je n'en crois

pas un mot. Au surplus, si tel est votre but, taisez-vous donc, et écoutez. — Cela m'instruira-t-il? — Comme le premier volume. — En ce cas, je n'ai que faire de celui-ci. — Je l'avais bien prévu. Bonsoir; laissez-moi parler à ceux ou à celui qui m'écoute.

Outre les significations que vous connaissez de notre fameux *tout est dans tout*, il faut faire les réflexions suivantes : demandez à un savant s'il peut vous expliquer Horace en latin; il vous répondra : Oui. Demandez-lui s'il le sait expliquer en *bon* latin. — Oui, sans doute. — Comment en êtes-vous sûr? — C'est que j'ai beaucoup lu Cicéron.

Remarquez d'abord que tous les hommes se vantent de bien connaître un livre; même quand le fait est faux, ils sentent vaguement que c'est la meilleure preuve qu'ils puissent donner de leur science. Ce dont nous nous glorifions à tort est précisément ce que tous les grands hommes ont fait. Lagrange a étudié les mathématiques dans *un seul* livre, et il y a rapporté tous les autres. C'est l'Enseignement universel, c'est la méthode naturelle que nous suivons tous dans l'enfance, dont nos maîtres nous détournent peu à peu, et à laquelle, comme par instinct, nous sommes forcés

plus tard d'attribuer toutes les connaissances que nous avons acquises.

Quoi qu'il en soit, notre savant expliquera donc Horace, parce qu'il sait Cicéron. Les idées d'Horace sont donc dans Cicéron? Horace vante la noblesse de Mécène; Cicéron a donc non seulement parlé de la noblesse de quelqu'un, mais de plus, il l'a vantée : sans ces deux conditions, Cicéron ne peut pas me servir pour expliquer Horace, et je ne suis pas sûr de mon latin en combinant à ma façon le signe de noblesse et le signe par lequel Cicéron vante autre chose que la noblesse.

Or, je crois que le savant dont il s'agit expliquerait Horace en très-bon latin ; donc *tout est dans tout*.

C'est donc un exercice très-utile que celui-ci : expliquez Horace d'abord avec le latin de l'*Epitome*. Par exemple, *atavis edite regibus*, dites *e genere regum*, puisque vous connaissez *e genere Semi;* un autre jour vous direz *e stirpe regia,* etc. Il suffit pour ces premiers essais de savoir l'*Epitome;* bientôt vous essaierez de traduire Horace avec les signes de *Cornelius Nepos. Tout est dans tout*. Les syllabes, les mots d'Horace se trouvent dans l'*Epitome*, précisément dans le sens que leur donne Horace : de même toutes les parties élémentaires des pensées d'Horace sont dans l'*Epitome*.

Horace se moque de ceux qui s'énorgueillissent de la victoire qu'ils ont remportée dans les jeux. Ce vainqueur qu'on reconnaît à peine sous la poussière qui le couvre, sont front levé, son air fier, parce que c'est de la poussière *olympique ;* tout cela fait rire Horace. Ce fait n'est pas dans l'*Epitome*. Quand il s'agit de faits précis, *rien n'est dans rien ;* cette apparence nous trompe, et la paresse ne va pas plus loin. Mais tous les élémens de cette pensée sont dans l'*Epitome* et dans *Cornelius Nepos ,* etc. Quand il s'agit de réflexions, de comparaisons, de rapprochemens, de ressemblances ou de différences aperçues, *tout est dans tout*. On m'a demandé de la part d'un savant professeur si l'*Epitome* disait : *Allons patiner*. J'ai répondu que quiconque savait un livre ne devait pas être embarrassé pour dire quoi que ce soit. Non seulement l'*Epitome* peut servir à dire : *Allons patiner,* mais même à faire sur ce thème une très-jolie composition dont les élémens sont dispersés dans notre petit livre, et bien plus rapprochés dans notre Horace ; enfin on y trouverait de quoi caractériser très-bien l'intention du savant questionneur. Essayez, et vous verrez.

Je vous ai déjà donné à entendre, dans le premier volume, dans quel sens notre *tout est dans tout* doit s'entendre quand il s'agit d'une science quelconque. Ajoutons quelques développemens.

Puisque l'intelligence est cette faculté qui distingue l'espèce humaine des autres animaux, cette faculté étant égale pour tous les peuples comme pour tous les individus, l'emploi doit en être le même dans tous les cas; elle s'appliquera de la même manière à toutes les sciences; les sciences sont des connaissances acquises par le raisonnement; ces raisonnemens, ces réflexions ne peuvent avoir pour bâse que des faits; les sciences ne diffèrent donc entre elles que par les faits divers, que par l'objet particulier dont elles s'occupent. Mais ce que l'esprit humain fait en considérant un objet quelconque, il le fera encore en considérant un autre objet. Sa marche est uniforme, sa nature ne change point selon les faits qu'il considère; son allure est toujours la même. Une suite quelconque de réflexions dans un cas est un excellent modèle dans tous les autres. Il n'y a pas deux manières de regarder, de comparer, de rechercher. Les objets changent; mais les points de vue sous lesquels il est donné à l'homme de les étudier ne varient point, et, laissant l'abstraction pour me faire comprendre par des faits : le poète qui regarde l'aurore, ou l'anatomiste qui dissèque un cadavre, sont tous deux en admiration devant la nature, en étudiant précisément les mêmes rapports. Fénélon qui peint la grotte de Calypso, ou Cloquet qui dé-

crit un artère, suivent exactement la même marche. Des deux côtés c'est un homme qui regarde ; c'est la même intelligence qui fait les mêmes rapprochemens, et qui arrive à des résultats identiques. Fénélon dit : *On arrive à la porte de la grotte de Calypso.* Quelque soit l'objet à décrire, *bateau à vapeur* ou *muscle,* peu importe, voilà votre modèle ; regardez *la porte,* suivez toute la marche de Fénélon ; ne vous pressez point ; voyez comme le poète observe tous les détails. Fénélon ajoute : *Où Télémaque fut surpris de voir, avec une apparence de simplicité rustique, tout ce qui peut charmer les yeux.* Quel que soit l'objet de vos recherches, *homme, femme, etc.,* il y a toujours matière à cette surprise que vous causera une apparence aperçue par l'attention. J'entends qu'on me crie : Ainsi il faut étudier l'anatomie dans Fénélon ? — Je n'ai pas dit cela ; chaque science a son *Epitome ;* je vous croyais bien loin, et je disais à mes élèves qu'il est utile de vérifier que *tout est dans tout ;* qu'il n'y a pas d'esprit géométrique, anatomique, poétique, etc., etc. C'est déjà bien assez que je ne sois pas plus savant sur la nature de l'esprit, sans rendre encore mon ignorance plus risible par l'étalage d'une science fausse. Je continue : Fénélon dit : *On n'y voyait ni or, ni argent, ni tableaux, ni statues.* Voilà qui est de mise partout. Que ne

voit-on pas? Que croyait-on voir? sont des questions que vous feriez fort bien de vous faire en toute occasion. Cela peut vous conduire à une découverte en anatomie, par exemple; voyez les auteurs. La mémoire, préoccupée de ce qu'elle sait, croit le voir partout, et il y a telle science qui reste peut-être en stagnation, parce qu'on ne regarde pas, qu'on ne voit pas ce qu'on croit voir.

— Voilà un joli galimatias! Vous ne dites pas, à la vérité, qu'il faut étudier l'anatomie dans *Télémaque;* mais votre cher Fénélon est le prototype universel, c'est le modèle général, et vous allez faire composer vos enfans en anatomie; ils feront, par exemple, *la veine cave* sur *la grotte,* etc., etc.

— Je n'ai point dit cela, monsieur Du Public. On le pourrait faire, sans doute. Regardez un objet, quel qu'il soit, imitez Fénélon, et vous ferez bien. En effet, écoutez: « *La grotte* était *tapissée* d'une » *jeune vigne* qui *étendait également* ses *branches* » *souples* de *tous côtés.* » Ecoutez-bien; remarquez tous ces points de vue, tous ces aspects différens, tous ces rapports aperçus par notre poète, et dites-moi si nous ne ferons pas bien de l'imiter, d'entrer comme lui dans tous les détails, afin de ne laisser échapper aucune circonstance. Un homme peut-il faire mieux, peut-il faire autrement? Non, sans doute. L'intelligence suit toujours le

même chemin. Je ne vous dirai point d'imiter Fénélon, le livre à la main; mais étudiez-le sous ce nouveau rapport, étudiez-y l'esprit humain, votre propre esprit, *connaissez-vous vous-même*, et exercez-vous à vous donner tout entier. N'aurai-je pas le droit de vous dire quand on vous propose un problême qui vous embarrasse : Vous n'avez pas tout regardé, un détail vous échappe, vous n'avez pas compris votre livre : la grotte est *tapissée*, ne le voyez vous pas? D'une jeune *vigne*, etc. Regardez, regardez donc. *Tout est dans tout.* Choisissez le livre qu'il vous plaira, *Télémaque* ou *Ivanhoé; tout est dans tout.*

Au surplus qui ne sait pas cela? Aristote l'a dit il y a deux mille ans; notre axiôme ne sert qu'à donner un petit air de nouveauté à cette vieillerie. Ce n'est pas dans ces vérités triviales que se trouve la méthode. Elle est dans les exercices; je vais les récapituler.

RÉCAPITULATION.

Premier Exercice.

Pour la lecture dans une langue quelconque, il suffit de connaître les signes d'une page ou deux,

et de les savoir tracer sans les voir avec tous leurs détails, par phrases, par mots, par syllabes et par lettres, etc. L'usage fait le reste.

Second Exercice.

Pour la *belle écriture*, il suffit de savoir bien écrire une seule ligne.

—

J'ai fait à ce sujet une expérience qu'il est utile de vous raconter. Un enfant laborieux, et plein d'esprit (comme on dit), fesait en littérature des compositions tellement extraordinaires, qu'on refusait de croire à la possibilité de pareils résultats dans un âge où l'intelligence ne peut pas encore être développée (comme on dit). Eh bien! cet enfant n'apprenait point la belle écriture. Docile et zélé, il écrivait autant et plus que tous les autres, et restait toujours en arrière. En pareil cas, vous connaissez la vieille objection : cela est clair cette fois, on ne peut nier le fait ; cet enfant travaille plus que les autres, et il fait moins bien ; il n'a pas de dispositions pour l'écriture. On n'osait pas dire : il n'a pas d'esprit, mais on riait en tapinois. Boileau a dit :

> La nature, fertile en esprits excellens,
> Sait entre les auteurs partager les talens, etc

Il n'y a pas à répondre à cela. Eh bien ! cet enfant

laborieux toujours collé à son pupitre *ne travaillait point du tout en travaillant sans cesse.* Il ne fesait aucune attention à la forme des lettres, il remplaçait une petite lettre par une grande. Or, il ne faut pas d'esprit particulier pour voir une telle différence dans les formes et les distances. Ce n'était donc pas le génie de l'écriture qui manquait, mais le travail, c'est-à-dire, l'attention. Le maître disait : Vous voyez bien que cela ne vaut rien ; il n'en disait pas davantage ; il ne faisait pas la confrontation de la copie avec le modèle. Ce maître-là eût attendu longtemps sans voir de la belle écriture, s'il ne se fût avisé de regarder pourquoi la première lettre, par exemple, était mal faite, et l'élève n'eût jamais su écrire. Or, ce maître, c'est moi J'ai fait l'observation un peu tard, mais enfin j'y suis venu, et je ne me crois pas plus spirituel qu'auparavant ; l'élève écrit mieux et il n'a pas gagné de génie. Vérifiez donc si vos élèves travaillent, c'est-à-dire, regardent, comparent, etc.

Troisième Exercice.

On apprend un livre par cœur, pour bien savoir sa langue maternelle, ou une langue étrangère.

—

Voilà notre marche, voilà l'ordre de nos exer-

cices ; c'est la méthode de l'Enseignement universel.

J'ai lu votre livre, me disait un savant ; il n'y a pas d'ordre, ce n'est pas ainsi qu'on fait un livre. — Je vous remercie, mais vous savez bien que je ne veux pas faire un livre, je veux vous donner un avis, s'il vous plaît de l'entendre. — Ce n'est pas là la forme des avis imprimés. — Je n'ai pas l'intention de vous donner une forme d'avis. — Comment, vous ne voulez donc pas plaire au public ? — Pas du tout. — Vous voulez lui déplaire ? — Pas du tout. — Que voulez-vous donc ? — Vous donner un avis. — Nous ne sommes pas dupes de cette indifférence affectée ; les auteurs sont comme les coquettes ; vous refusez les éloges pour avoir le plaisir d'être loué malgré vous, c'est un raffinement aussi bizarre que votre méthode. Allons, convenez que vous désirez au fond de l'âme le succès de l'Enseignement universel. — Je suis sûr que l'Enseignement universel ne prendra point. C'est la marche de la nature, et on ne la suit pas dans les colléges ; le parti est pris, jamais un savant professeur ne dira à ses élèves : *Vous n'avez pas besoin de moi* ; cela ne serait pas décent. Voilà pourquoi je ne cherche ni à plaire, ni à séduire, ni à convaincre ; je ne relis pas ce que j'écris, je laisse des fautes que j'aperçois, je ne corrige point

les épreuves, je fais en un mot tout ce qu'il faut pour n'être point auteur.—Je ne vous crois point. — A votre aise. Permettez-moi cependant de ne pas vous demander d'avis sur la forme de ce qu'il vous plaît d'appeler mon ouvrage. Je vais continuer à ma mode. Eh bien! ce ton acariâtre ne suffit-il pas pour vous prouver que je ne cherche point à vous plaire? Je considère l'Enseignement universel comme un *bienfait*. Tort ou raison, c'est mon avis; or je ne prétends pas rendre service aux savans malgré eux. *Nemini invito beneficium confertur*.

J'ajoute pour les disciples de l'Enseignement universel que la récapitulation de la méthode se trouve à la suite de chaque numéro et séparée du reste par un trait.

Quatrième Exercice.

On répète perpétuellement la même chose.

Ici, mes chers élèves, j'ai une observation nouvelle à vous présenter.

On m'a écrit de différens pays, pour me demander si un enfant de huit ans pouvait apprendre la langue latine, en suivant le procédé indiqué pour la langue maternelle. J'ai répondu : Il n'y a

pas d'enfant qui ne le puisse, mais vous n'en trouverez point qui le voudront : que faire? Le voici : lorsque l'enfant sait l'*Epitome* latin, il doit le répéter tous les jours, et commencer à apprendre un autre *Epitome* à votre choix. Ne le tourmentez point à regarder ce qu'il ne veut pas voir ; quand le jeu lui plaira, il le verra aussi bien que vous. En attendant vous exercez sa mémoire, vous l'exercez avec un succès assuré dans l'avenir, et il n'y a point de temps perdu. C'est ainsi que la chose se pratique dans la Belgique. D'après un arrêté de Sa Majesté, il faut, pour être admis dans les universités du royaume, répondre sur le hollandais, le français, le latin, l'histoire ancienne et moderne, la géographie ancienne et moderne, la mythologie, le grec et les mathématiques. Un jeune homme *qui veut* peut apprendre tout cela en *un an*, aussi bien qu'il l'aurait fait en *sept ans* dans les colléges. L'expérience est faite, les élèves sont reçus au moment même où j'écris. — Je voudrais bien examiner ce petit prodige belge, dit peut-être entre ses dents, quelque érudit d'une université d'Allemagne. Il est impossible de savoir tout cela. — Le sait-on dans vos gymnases? Connaissez-vous un savant dans toute l'Allemagne qui possède tant de connaissances diverses? Montrez-en un, montrez-en plusieurs ; faites comparaître

toutes vos corporations studieuses ; je me charge de leur faire voir, non seulement qu'on ne sait pas tout cela, mais qu'il est impossible de le savoir comme vous l'entendez. Tel n'est point l'esprit de la loi, monsieur l'érudit. Il s'agit de répondre sur toutes ces parties comme pourraient le faire les meilleurs écoliers des meilleurs colléges. Nos preuves sont faites. Un jeune homme *qui veut* peut atteindre ce but en marchant tout droit trois cent soixante-cinq jours sur notre route. Je vous prie d'observer qu'on nous interroge avec le préjugé de la vieille méthode, et que l'on ne recoit nos élèves que lorsqu'ils ne sont pas assez faibles pour être rejetés. J'avoue que l'arrêté, et les dispositions de ceux qui l'appliquent sont pour nous un grand encouragement, qui manque aux collégiens qui n'ont besoin que d'un transit, tandis qu'il nous faut payer de notre personne.

Je reconnais que si les examinateurs le veulent, ils peuvent rejeter tous nos candidats ; je ne promets donc à personne qu'il sera reçu ; je promets qu'il sera capable de l'être, en le comparant à tous ceux qui le sont, qui l'ont été, et qui le seront jusqu'à la fin du monde dans les universités d'Europe. Si un de nos élèves se présente en Allemagne ou en France, ne demandez point s'il a étudié en Belgique et par la méthode de l'Ensei-

gnement universel ; ne l'interrogez point de mauvaise humeur ; surtout soyez polis envers son père qui n'a d'autre tort que de vouloir économiser le patrimoine de sa famille, et vous verrez que les Belges instruits par l'Enseignement universel sont aussi savans que vos élèves. Ne soyez point trop sévères ; n'oubliez pas que les professeurs mêmes de votre université ne seraient pas reçus chez nous, si nous voulions les interroger à la lettre ; et que tel examinateur ne pourrait pas être examiné.

Quoi qu'il en soit, qu'on reçoive nos élèves, qu'on ne les reçoive point, je n'ai promis à aucun d'eux qu'ils seraient admis. Voilà mon charlatanisme. C'est votre faute, si vous êtes la dupe d'une promesse que je ne fais pas. — Mais permettez, monsieur l'auteur malgré vous, vous avez beau vous fâcher contre vos juges naturels, et nous dire après cela que vous riez, nous ne croyons pas à cette ricanerie grimacière et ce ton surpédant ne peut imposer à personne. — Eh bien ! qu'il n'impose pas. — Vous recommandez tant aux autres de se connaître, et vous ne vous connaissez pas vous-même ; vous ne comprenez pas votre position ; dans l'état où vous êtes, tout le monde a le droit de vous injurier, vous ne devez point vous en plaindre ; on peut vous insulter, et

il ne vous est pas même permis d'en rire tout haut. — Puis-je rire tout bas ? — A la bonne heure. — Je profiterai de la permission. — D'ailleurs de qui riez-vous ? Avez-vous leurs libelles ? — Non. — Quelqu'homme distingué dans les lettres ou les sciences vous a-t-il jeté le gant ? — Il n'oserait. — Orgueilleux ! c'est le propos de César, la veille de sa mort. Ne craignez-vous pas de rougir un jour en apprenant le nom de ces misérables qui se cachent sous le voile de l'anonyme pour vous attaquer ? Qui vous a dit que vos adversaires, cachés dans la fange, ne rient pas à leur tour des coups que vous leur portez au hasard ? Croyez-moi, ne versez plus des torrens de bile sur cette boue que vous remuez si maladroitement ; car nous avons décidé que vous étiez en fureur ; nous autres savans, nous ne nous trompons jamais là-dessus, et cette découverte nous a réjouis. — Tant mieux. — Pourquoi tant mieux ? — Ce sera le triomphe de l'Enseignement universel d'avoir fait rire le monde savant : le rire est si rare dans ce monde-là ?

Cinquième Exercice.

On fait des imitations.

L'homme est un animal imitateur : nous imi-

tons, et on nous imite. Rien de nouveau sous le soleil. Le valet de chambre imite la morgue de son maître, le maître à son tour prend des leçons de son valet de chambre, et les répète au besoin : mieux il imite, et plus on est content de lui. Quand je parle de la mauvaise foi de nos antagonistes, j'imite autant qu'il est en moi leur ton hargneux et leurs fades plaisanteries. On m'a demandé pourquoi je prenais quelquefois l'air fâché, puisqu'au fond de l'âme je ne fais que rire de leurs prétentions à la supériorité tant en intelligence qu'en moralité. Sont-ce, m'a-t-on dit, des exercices de rhétorique, pour montrer, qu'au moyen de la méthode, on peut battre la campagne et déraisonner comme ce menteur, qui appelle les autres des benêts et des sots ; qui serait désespéré si l'on était aussi savant que lui, et voudrait nous faire croire qu'il s'intéresse à la propagation des lumières ? Il n'a pas d'égaux, selon lui, et il s'afflige, dit-il, en pensant que nous ne lui ferons que des inférieurs. Voulez-vous nous prouver qu'on peut imiter le langage de ces tartuffes en littérature, et que vous mettriez ces personnages en scène, tout comme un autre, s'ils en valaient la peine ? — Vous l'avez dit ; mais j'ai encore une autre raison que je vous expliquerai dans le troisième volume, où je parlerai de la méthode relativement à l'étude de la musique.

Sixième Exercice.

On fait des réflexions générales sur des faits particuliers.

—

Cet exercice fournit encore à nos élèves une preuve de notre *tout est dans tout*. Tous les hommes prudens ont la même prudence que Mentor, etc.

— Pourquoi dites-vous, *etc.?* — Parce que je crois que mes lecteurs ont la même intelligence que moi, et qu'il suffit de les mettre sur la voie pour qu'ils aperçoivent tout de suite le but que je leur propose d'atteindre. J'ai tant gémi des allongemens postiches de tant de périodes inutiles dans les livres que j'ai lus, que j'ai bien promis de ne pas imiter ces longueries insipides. Vous connaissez tous l'histoire banale de ces deux enfans, élevés par le même maître, et dont l'un réussit dans toutes les sciences qu'il entreprend, tandis que l'autre...... Je vous fais grâce du reste. Bref, tout le monde connaît cette histoire. Eh bien! vous ne sauriez croire combien d'antagonistes commencent gravement cette petite historiette ; de combien de petites circonstances ils l'embellissent ; de quel air satisfait ils appuyent sur les syllabes sans se presser ; quel coup-d'œil moqueur ils me

jettent de temps en temps pour jouir de mon ennui qu'ils prennent pour de l'embarras ; enfin quel regard triomphant ils me lancent en terminant par ces mots : Vous voyez bien que tous les hommes n'ont pas une égale intelligence ! — Assez ! je vous prends sur le fait. Vous venez précisément de donner dans le défaut que vous reprochez aux autres. — Pas du tout. — Comment, votre livre n'est-il pas plein de longueurs, de gambades, de détours, comme on vous l'a reproché ? — On a tort. La différence est sensible ; ces messieurs font les docteurs et m'ennuient ; ce contraste, cette opposition entre ce qu'ils s'estiment et ce qu'ils valent me fait rire. Quant à moi, je dis ce qu'il me plaît et comme il me plaît, sans autre but que de le dire. Je ne prétends point que ce que j'écris maintenant amuse aucun savant de l'Europe ; je parle pour mes élèves, et je leur conseille de s'exercer à faire des réflexions générales sur des faits particuliers.

Septième Exercice.

On fait des synonymes.

Voici qui a fait rugir les intelligences privilégiées. Les enfans vont envahir le domaine du génie, crient-ils de toutes parts. — Vous avez raison, messieurs, notre projet est d'escalader votre

olympe. Titans audacieux, nous essayons d'usurper le trône de ces Jupiters-usurpateurs : car tout est usurpation dans ce monde littéraire. Pourquoi du moins ne serions-nous pas admis à vos festins d'ambroisie ? Ce nectar n'est-il fait que pour vous, si nectar il y a ? Partisans de la gloire, amis de la fumée, cette suprématie que vous affectez est-elle encore un bien qui ne souffre ni partage ni compétiteur ? — Vains efforts ! *nous possédons parce que nous possédons*, dit un légiste, et nous déciderons que vous ne possédez pas l'intelligence suffisante. La Quotidienne publiera notre arrêt, et vous savez avec quelle confiance religieuse on lit la Quotidienne.

N'écoutez point ces bavardages, mes chers élèves ; comparez la triste Quotidienne au plaisant Journal de Paris, et vous aurez fait une synonymie ; cela vous instruira davantage que toutes les niaiseries que vous venez de lire.

Huitième Exercice.

On fait des traductions.

—

Quand on a lu son livre, on se demande où est la méthode, disait un autre. — Pourquoi cherchez-vous la méthode ? — Pour la critiquer. —

Mais si elle est bonne ? — Cela est impossible ! — Pourquoi ? — Parce que si elle ressemble à la vieille, elle est détestable ; et si elle est autre, elle ne peut pas valoir mieux. — Je ne vous comprends pas. — C'est pourtant une traduction, mon cher universel ; j'applique à votre propre méthode ce que vous dites de tout ce qui existe : vous avez donc oublié votre premier volume : *Je ne blâme rien, je ne puis rien changer ; je ne loue pas je mentirais.* — Je ne vous comprends pas. — Je veux dire, d'après vous-même, que puisque votre méthode existe, elle ne vaut rien par le fait seul de son existence. — Permettez-moi de vous faire observer que vous raisonnez sur une supposition fausse. Ma méthode n'est et ne sera jamais reçue. On s'en moque de tous côtés ; c'est ce qui me rassure. Si on l'avait accueillie, je serais bien inquiet, et je me demanderais, comme Phocion en parlant des Athéniens : *N'ai-je point lâché quelque sottise ; ils sont tous de mon avis. Tout est dans tout.* Recourez à mon premier volume et tâchez de comprendre le vrai sens de notre mot *traduction*. Faites des traductions si cela vous plaît ; vous vous en trouverez bien

Neuvième Exercice.

On fait des synonymes d'expressions.

—

Nous ne connaissons que des rapports. Tout se ressemble, tout diffère ; *tout est dans tout, rien n'est dans rien*. Vous n'aurez donc jamais à faire que des comparaisons ; mais souvenez-vous qu'il ne faut travailler d'abord que sur les faits. Voilà pourquoi il vous sera plus facile d'apprendre le latin, par exemple, dans *Cornelius Nepos* qui raconte, que dans Cicéron qui généralise. Vous comprendrez le français en lisant les faits de Télémaque, plutôt qu'en cherchant à deviner le sens des réflexions de la Quotidienne. Je ne veux pas dire que la Quotidienne ne soit pas française, par le style ; mais quand la Quotidienne ne raconte pas, il est difficile pour un étranger de la comprendre. Par exemple, voyez quelles sont les circonstances où Fénélon dit que Télémaque était *ingénu*, et vous saisirez le sens de cette expression ; mais si vous lisez la Quotidienne : Monsieur Jacotot est *ingénu*, ou dans le Journal de Paris : Monsieur Jacotot est *naïf*, vous devinerez bien au ton général de l'article, que ces mots sont synonymes de *nigaud* ; mais vous ne saurez pas ce que signifient *ingénuité* et *naïveté*. La Quotidienne vous dira encore qu'elle est *affligée* de mon *ingénuité*, c'est-à-dire de ma *bêtise*. *Tout est dans tout*. Mon *affligeant* ouvrage a *affligé* beaucoup de gens dans la Belgique. J'avoue *ingénument* que j'ai le cœur dur, et

que les larmes de la sensible Quotidienne m'ont beaucoup fait rire. Rien ne me paraît amusant comme le ton solennel de ces corporations littéraires qu'on appelle *journaux*. Leur magistrature s'étend sur tout ; l'universalité des connaissances est là, et l'infaillibilité aussi ; jamais aucun journal ne s'est trompé ; jamais aucun n'a reconnu ses torts. Un d'entre les subalternes m'a insulté, il y longtems, sans me connaître : je le lui pardonne, mais il ne me demandera jamais pardon ; l'autorité de la feuille serait compromise. Si j'étais Allemand ou Anglais, j'excuserais la Quotidienne parce qu'elle est française. Ce peuple, dit-on dans le Nord, est naturellement étourdi. Moi qui regarde tous les peuples et tous les individus comme égaux par l'intelligence, je suis convaincu que la Quotidienne ne parle étourdiment que quand il lui plaît, et que son affliction est une plaisanterie. Dans tous les cas, que les amis de la Quotidienne se rassurent ; cela n'aura pas de suite. Rien ne sèche plus vite que les larmes de la Quotidienne, a dit Quintilien. En attendant, vous ferez bien d'étudier le français dans Fénélon.

Dixième Exercice.

On fait des synonymes de composition.

—

Gardez-vous bien de faire des synonymes de composition ! dit la Quotidienne. Je suis *affligee* en pensant que si vous faites des synonymes de composition , vous allez me trouver toute entière dans Télémaque. Peut-être vous viendra-t-il dans la pensée que j'imite moi-même sans m'en douter (comme le bourgeois gentilhomme). Si vous continuez à marcher sur cette route , vous me passerez , et j'aurai l'air d'une *ingénue*. Quand vous aurez bien regardé Mentor, Protésilas , Sésostris , le lion du désert , Astarbé , Termosiris , etc. , tout le genre humain est là ; par conséquent la Quotidienne s'y trouve aussi. Si vous comprenez tous les discours de Calypso, de Protésilas , etc. , toutes nos disputes littéraires et autres sont là. Hélas ! *tout est dans tout*, ajoutera la Quotidienne ; *la rhétorique et la raison n'ont rien de commun*. Je ne pourrai plus parler de mon *affliction*, on me rirait au nez. Gardez-vous bien de faire des synonymes de composition !

Que la Quotidienne se rassure. Il y aura toujours des Quotidiennes ; la raison en est dans mon premier volume.

Onzième Exercice.

On fait des analyses.

—

L'analyse réduit un long discours à sa valeur intrinsèque. Un homme exercé à distinguer le principal et l'accessoire, lit un volume en une minute et le sait tout entier, si l'ouvrage ne contient qu'un fait. C'est ainsi que le Constitutionnel des Dames a su d'un coup-d'œil que les deux mots *répétez et vérifiez,* contiennent tout l'Enseignement universel : il y a plaisir d'avoir affaire à de pareils lecteurs. Que l'on avoue le fait ou qu'on le conteste, peu m'importe, le voilà tout entier. Ceux qui ont dit : Nous ne comprenons pas l'Enseignement universel, ont dit volontairement une sottise. *Répétez et vérifiez*, n'est pas difficile à comprendre. Ceux qui prétendent que *répétez et vérifiez,* n'est pas une route plus courte que celle des établissemens de la vieille méthode ; ceux-là nient l'évidence. Quoi qu'il en soit, *répétez et vérifiez,* voilà toute notre méthode. — Mais je ne comprends pas — Quoi ? —Le résultat.—Il n'y a rien à comprendre dans un résultat : c'est un fait qu'il suffit de regarder. Un jeune homme entre en sixième à l'Athénée de Bruxelles le premier octobre ; au lieu d'achever sa sixième à l'Athénée, il vient dans un de nos établissemens le premier janvier, et le premier octobre suivant, il est admis à l'Université, au moment même où il entrerait en cinquième à l'Athénée. Le hollandais, la composition musicale, la

peinture, tout marche avec cette rapidité. Cela ressemble, j'en conviens, aux cures merveilleuses de Sganarelle; le récit des admirateurs de Sganarelle n'est pas plus étonnant; mais si je voyais l'enfant guéri par le médecin malgré lui *aller jouer à la fossette*, je croirais tout bonnement que je l'ai vu; peut-être même irais-je jusqu'à m'humilier devant le nouveau docteur, et je lui demanderais sa recette. — Comme vous me paraissez de sang froid, je vais profiter du moment pour vous faire quelques objections contre l'Enseignement universel :

« La société existe par elle-même. Aucun mode « d'existence n'est spécialement nécessaire à son « bonheur. La création de l'individu suit la for- « mation de l'espèce. Notre volonté individuelle « ne peut rien contre cette loi immuable. Chacun « de nous est libre d'embrasser le célibat ; il peut « en faire la promesse, et tenir parole; ce vœu de « la part de l'espèce ou de la plus petite fraction « de l'espèce; cette délibération prise par le plus « petit village, serait insensée et illusoire. Nous « ne pouvons rien, ni pour le bonheur, ni pour le « malheur de l'espèce. Etre, voilà son lot, c'est « son unique qualité ; il ne nous est pas donné de « l'altérer, ni de la détruire. La société est parce « qu'elle est; nous n'en savons pas davantage. Tout

» système politique ou littéraire qui oppose à ce
« fait une raison tirée des conventions humaines,
« est un système sans base, une explication de rhé-
« torique, bonne pour amuser nos loisirs; mais
« inutile et quelquefois dangereuse comme règle
« de notre conduite. L'homme a la faculté de tra-
« vailler à son bonheur, et même d'être utile à son
« semblable, qui peut l'aider à son tour pendant
« le peu d'instans qu'ils ont à passer ensemble sur
« la terre. Ce globe est la demeure de l'espèce, il
« n'est pas celle de l'individu; nous ne paraissons
« qu'un moment sur le sol de la patrie. Cette pa-
« trie n'est pas nous et nous ne sommes pas la pa-
« trie. L'espèce est une chaîne composée d'an-
« neaux qui s'usent et se détachent perpétuellement
« sans l'interrompre et sans la changer: tant qu'elle
« conserve l'existence, elle est ce qu'elle doit être.
« Les philosophes se disputent sur le bonheur ou le
« malheur, quand il s'agit de l'individu; il man-
« quait à la preuve, déjà sans réplique de la futilité
« de nos discussions, de rechercher gravement
« les moyens de faire le bonheur d'une société. Le
« divin Platon n'a pas mieux réussi que les autres.
« Le problême est insoluble parce qu'il est absur-
« de: faire le bonheur ou le malheur d'une espèce
« n'a point de sens.

« Point de société sans chefs; or la société existe

» par elle-même ; donc les gouvernemens ne sont
« pas non plus l'ouvrage des hommes. C'est un
« second fait, ou plutôt c'est le même, toujours
« indépendant de notre volonté. Un philosophe a
« dit : Les constitutions se font elles-mêmes ; ce
« philosophe a raison ; mais nous ne l'avons pas
« compris, et il ne se comprend pas lui-même
« quand il nous explique ce qu'il faut faire pour
« avoir une bonne constitution, c'est-à-dire une
« existence. Il n'y a ni bonne ni mauvaise exis-
« tence pour la société. Elle est, elle sera, elle n'a
« pas besoin de nous ; cet être de notre imagina-
« tion ne connaît ni le bien, ni le mal, il ne sait
« pas même qu'il existe. C'est pourtant à ce fantô-
« me que nous nous vantons de sacrifier les victi-
« mes que nous immolons à nos passions dans les
« guerres civiles ; c'est un besoin de le dire, et on
« le dit ; c'est une excuse de le croire, et on le
« croit. Le sang ruissèle sur les autels d'une divi-
« nité qui n'éprouve ni plaisir, ni peine à la vue
« de tant d'horreurs, qui n'entend pas même les
« gémissemens de l'offrande qu'on n'égorge dit-
« on que pour elle. Dans ces bouleversemens,
« tout se décide à la pointe de l'épée, entre un
« très-petit nombre d'individus, le genre humain
« n'est jamais là, mais c'est à son bonheur qu'on
« travaille à coups de sabre !

« Telle est la *constitution* de l'espèce : nous ne « pouvons pas la changer. La société, les gouver- « nemens existent ainsi depuis le commencement « du monde. Au milieu de ces chaos, l'homme, « je veux dire l'individu qui regarde, dit, en pen- « sant à sa malheureuse position : Cela est mau- « vais, il faut le changer ; un autre se trouve mieux « et dit : Tout est bien. Ces deux manières de rai- « sonner sont l'analyse de toutes les opinions phi- « losophiques sur la politique ; mais le premier « raisonnement n'est vicieux qu'à moitié. Il est « bien évident que tout vient de nos passions, de « notre orgueil, de nos prétentions à la supério- « rité en tout genre, que par conséquent tout est « mauvais ; mais nos efforts pour changer ne sont « pas moins vains, nos projets pas moins ridicu- « les. Quelles que soient nos opinions à ce sujet, « que nous penchions pour telle forme plutôt que « pour telle autre ; lisons l'histoire des tems an- « ciens, elle nous apprendra que tout est usur- « pation ; même pour faire le bien, il faut dé- « ployer la force. Lycurgue ne donna ses lois qu'à « l'aide de la ruse et avec violence.

« Que si l'autorité rencontre tant d'obstacles « sur les points les plus importans, voulez-vous « qu'elle prête main-forte à un système qui, fût- « il vrai, ne peut avoir aucune influence sur le

« bonheur du genre humain? Cette considération
« suffit pour montrer que l'Enseignement univer-
« sel, comme tout autre, n'est qu'une opinion
« absolument indifférente dont aucun gouverne-
« ment ne s'occupera jamais que dans son inté-
« rêt particulier.

« Or quel intérêt un gouvernement peut-il avoir
« à l'Enseignement universel, en supposant vrais
« tous les résultats annoncés ?

« La société n'a pas besoin d'enfans qui rai-
« sonnent avant l'âge où elle peut les employer
« à la servir, et les établissemens anciens suffisent
« pour atteindre ce but. L'essai d'une méthode
« nouvelle nuirait à beaucoup d'individus sans
« utilité générale; il faudrait employer la violen-
« ce; ceux qui seraient chargés du soin d'instruire
« par ce moyen, le feraient mal, comme tout ce
« qu'on fait par ordre et à contre-cœur, et l'ex-
« périence ne serait pas suivie du succès. On ne
« change pas facilement les habitudes d'un peu-
« ple, l'entreprise est quelquefois périlleuse;
« mais elle est toujours insensée quand elle n'a
« pas pour but l'intérêt direct de ceux qui la ten-
« tent.

« Venons à l'utilité de l'Enseignement universel
« par rapport aux particuliers. Quant à ceux qui

« destinent leurs enfans à des professions, pour
« l'exercice desquels on doit être gradué dans les
« universités, il leur est bien difficile de profiter
« de la nouvelle méthode. Les universités sont les
« supplémens des colléges; et en supposant même
« l'admission dans une université, quel fruit re-
« cueillera un jeune homme de ce brusque passage
« d'une méthode à une autre absolument contrai-
« re? Continuera-t-il sa première route, il ne sui-
« vra donc pas le chemin de ses professeurs; il
« sera incapable de subir les examens, et de sou-
« tenir une thèse. Suivra-t-il avec docilité les con-
« seils de ses nouveaux maîtres, il oubliera l'En-
« seignement universel; essayera-t-il de tout
« concilier, on convient que les deux méthodes
« sont ennemies irréconciliables. Je ne parle pas
« des pays où la marche même de la première ins-
« truction est réglée par la loi; dans ce cas l'En-
« seignement universel est inadmissible. Le maître
« doit, dans les pays dont je parle (en France
« par exemple), se soumettre aux épreuves réglées
« d'après la vieille méthode. Il n'est pas sage d'en-
« courager une inovation sans raison, et toutes
« les vraisemblances sont contre le nouveau sys-
« tème. Si la société ne peut pas l'adopter sans
« examen, et si personne ne peut l'examiner,
« quelle sera la garantie des pères? L'étudiant lui-

« même ne se repentira-t-il pas quelque jour d'a-
« voir suivi une route qui n'aboutit à rien dans
« l'ordre social ? Qu'il abandonne ce chemin ou
« qu'il y reste, il y a inconvéniens de toutes parts.
« Si la méthode est bonne, il gémira de ne pouvoir
« en profiter dans le monde, si elle est mauvaise,
« il a perdu son temps.

« Enfin il semblerait d'abord que l'Enseigne-
« ment universel est au moins indifférent, quand
« il s'agit de ceux qui ne se destinent à aucune des
« professions pour lesquelles on exige un diplôme.
« C'est une erreur, et une erreur d'autant plus à
« craindre que le danger est moins facile à aper-
« cevoir. En effet, on ne réfléchit peut-être pas
« assez sur les avantages réels d'une instruction
« régulière et uniforme. Dans le monde littéraire,
« on s'entend à demi-mot parce que partout on
« étudie les mêmes livres. Si chacun choisissait
« un livre différent pour en faire sa lecture favo-
« rite et habituelle, les faits n'étant pas absolu-
« ment les mêmes, on ne se comprendrait qu'à
« peu près, comme il arrive entre deux peuples
« dont la religion et les mœurs diffèrent en tout ;
« et même cet exemple s'offre tous les jours à nos
« yeux entre deux savans qui cultivent des scien-
« ces dont les faits n'ont que des rapports très-
« éloignés. La jeunesse et l'enfance, la vieillesse

« et l'âge mûr, s'entendent difficilement par la
« même raison. C'est de la connaissance des mê-
« mes faits, et par conséquent de la lecture des
« mêmes ouvrages, que naît la facilité, et par con-
« séquent le charme de la conversation, comme
« l'utilité de la fréquentation des personnes ins-
« truites. Les mêmes objets, considérés par tant
« d'hommes à la fois, donnent lieu à une foule de
« réflexions instructives, et qui se gravent dans la
« mémoire à côté du fait connu d'avance de ceux
« qui écoutent. A peine un élève de l'Enseigne-
« ment comprendrait-il ce langage ; c'est ainsi que
« tout ce qu'il dit n'est compris de personne lors-
« qu'il parle de faits que lui seul connaît dans les
« plus petits détails, par la raison qu'il renferme
« son attention dans un cercle très borné ; et
« quand il serait vrai que cela suffît à son instruc-
« tion personnelle, cet homme ne peut point pren-
« dre part à la conversation de ses semblables : il
« s'isole pour ainsi dire parmi eux. Tel est à mes
« yeux le plus grave inconvénient de l'Enseigne-
« ment universel. Peut-être est-il vrai, comme
« l'auteur l'avance, que c'est la voie des découver-
« tes, et qu'en se tenant ainsi à l'écart, marchant
« seul, et dans un sentier choisi au hasard, on
« doit arriver enfin à un terme inconnu à ceux qui
« suivent en troupes le chemin battu ; mais ne

« pourrait-on pas dire aussi que c'est sur ces rou-
« tes écartées qu'on s'égare, et qu'on se perd sans
« ressource, parce qu'on s'y trouve seul ; sans
« guide, et sans moyen de retourner sur ses pas :
« il faudrait venir à reculons retrouver la société
« des hommes ; or les élèves de l'Enseignement
« universel ne sont pas accoutumés à rétrograder.
« Marcher vite, et tout droit est leur devise. Je
« ne blâme point cette méthode ; je ne dis point
« qu'elle n'a pas ses avantages ; je crois seulement
« qu'elle a les inconvéniens que je viens de signa-
« ler : je le dis franchement à l'inventeur. J'espè-
« re qu'il reconnaîtra ma bonne foi dans la sim-
« plicité de mon langage. On pourrait écrire mille
« pages éloquentes sur ce peu de lignes ; je le pour-
« rais, que je m'en garderais bien : l'auteur de-
« vinerait le but de ma rhétorique, et je crois au
« surplus, comme lui, que la rhétorique et la rai-
« son n'ont rien de commun.

« Pour me résumer, je ne regarde comme utile
« que les systèmes d'instruction qui peuvent se
« rattacher à la méthode qui existe, parce que ces
« systèmes-là sont les seuls dont l'application me
« paraisse possible. Du reste, si j'ai dit un seul
« mot qui tende à faire douter de mes sentimens
« pour les intentions bien connues de monsieur
« Jocotot ; s'il m'était échappé, dans la volubilité

« de la discussion, une expression désavouée par
« la politesse, je ne la rétracterais pas ; ce ne se-
« rait point une faute : il n'y a point de faute sans
« intention. »

Douzième Exercice.

On développe une pensée que l'auteur n'a fait qu'énoncer sans développement.

Je ne puis vous expliquer en détail le but et l'utilité de chaque exercice que je propose. Vous savez qu'on peut les varier à l'infini, et qu'en dernière analyse l'un revient à l'autre : je choisis donc celui-ci au hasard pour me faire comprendre.

Tout développement doit être tiré des faits. Cherchez une pensée que Fénélon a développée ; remarquez qu'il a suivi cette règle, ou plutôt que nous avons fait cette règle, en réfléchissant sur le discours de l'auteur, et imitez-le. Cet exercice rentre à vrai dire dans celui des synonymes ; car il consiste à examiner la ressemblance et la différence des circonstances des deux discours. Fénélon a eu l'esprit de penser à tel fait qui lui a fourni telle réflexion : voyons si je n'ai pas l'esprit de trouver dans mon sujet un fait analogue ou différent qui me fournira une pensée analogue ou différente ; recherchons s'il se trouve dans l'auteur une

comparaison que je n'aie jamais faite, un rapport qui n'ait pas été aperçu par le commun des hommes, quand ils traitent de leurs intérêts, lorsque la passion discute, ou que la colère nous anime : vous ne verrez rien de neuf. La nature est dans l'art, tous les matériaux existent dans ma tête ; il n'y a même aucune combinaison que je n'aie faite au moins deux à deux, si je puis parler ainsi : c'est telle suite de combinaisons en particulier qui forme un ouvrage de l'art, une véritable nouveauté. Le moindre détail omis, le plus petit ajoutage change tout. Mais la faculté qui préside à ce travail est la même qui compare deux objets. Soutenir son attention, revenir sur ses pas, *vingt fois sur le métier remettre son ouvrage*, c'est de la patience, de l'obstination, de l'amour, de la gloire, du génie, si on veut, mais ce n'est pas une faculté différente de celle qui a été donnée à tous les hommes.

Rien n'a jamais jeté l'alarme dans le monde lettré comme cette proposition : *Tous les hommes ont une égale intelligence.* Gardez-vous bien, mes chers élèves, d'entamer aucune discussion à ce sujet : cela pourrait vous nuire. Faites attention qu'il n'y a rien de plus malhonnête à dire en face à quelqu'un. Si, prenant votre interlocuteur pour terme de comparaison, vous lui demandez : Croyez

vous avoir plus d'esprit que moi ? Il vous répondra avec politesse, mais de ce ton lent avec lequel on pèse chaque syllabe quand on est embarrassé : Mais... non... monsieur..—Vous croyez donc que j'ai plus d'esprit que vous ? — Je ne vois pas la raison... —La voici : 1° la nature est fertile en esprits différens ; 2° il n'y a pas deux objets matériels absolument semblables ; donc votre intelligence n'est point la même que la mienne ; donc vous avez sans doute plus d'esprit que moi : puisqu'il faut que l'un de nous deux soit un sot par rapport à l'autre, je prends mon parti, et je rends hommage à votre supériorité. — Il pourrait répondre à votre sarcasme : Vous ne raisonnez pas juste non plus ; car pour que les intelligences ne soient pas égales, il n'est pas nécessaire que nos deux esprits diffèrent ; il suffit que Racine ait plus de génie que moi, et j'en conviens d'abord pour vous forcer à convenir qu'il a plus d'intelligence que vous, et que le Pythagore, ou l'Aristote, ou le Socrate de Louvain, comme vous l'appelez entre vous autres illuminés. Il dit aux bênets qui l'écoutent : Vous avez tous du génie, et mes sots qui n'avaient jamais entendu dire pareille chose, de s'écrier dans la joie de leur cœur : Oh ! la belle découverte ! oh ! le grand homme ! allons, dispersons-nous, prônons sa méthode, opposons hardi-

ment cette autorité de fraîche date à l'autorité des plus grands génies de l'antiquité et de tous les grands hommes du siècle. Vive Jacotot ! Nous n'allons plus être regardés comme des nigauds, nous voilà enfin émancipés ! Cela ne prendra pas, je vous en avertis ; cette *jacquerie* de nouvelle espèce ne secouera pas le joug que la nature leur a imposé. — Laissons les personnalités injurieuses. Pourquoi dites-vous que Descartes a plus de génie que vous ? — C'est qu'il a fait des découvertes que je n'ai point faites. — Avez-vous travaillé autant que lui ? Avez-vous eu sa volonté ? — Je le voudrais que je ne le pourrais pas. — Comment ! vous savez que vous ne pourr*iez* pas quand même vous le voudr*iez* ? Vous êtes bien savant ! — Je ne puis pas le vouloir. — Vous changez la question, nous parlions de la faculté, et voilà que vous vous rejetez sur la volonté. — Mais prouvez-moi donc que les intelligences sont égales. — C'est mon opinion. Je *crois* que ce sont les volontés qui sont différentes. — Et moi je suis *sûr* que les intelligences sont inégales ; qu'il faut être bien bête pour ne pas voir que j'ai plus d'esprit que mille autres : mes actions, mes discours, tout prouve ma capacité. Il est visible que j'ai un *instinct*, un *tact* qu'un paysan n'a pas. Je ne dis pas que je fais, par exemple, des vers qu'il ne peut pas faire ; je dis qu'il n'en a pas

la *faculté*, il ne peut pas même acquérir cette *faculté*. La faculté distingue les hommes encore plus que le *faire* : ce sont deux choses différentes. Vous ne contesterez pas, j'espère, qu'il y a des choses plus difficiles que d'autres.—Pour la volonté, oui sans doute. — Imbécille ! dites donc pour l'intelligence. — Ce n'est pas mon opinion. — Il s'agit bien de votre opinion, adepte que vous êtes. Je vous dis que la difficulté est dans l'intelligence, y a-t-il rien de plus clair ! Mais !... vous ne voulez pas qu'on se mette en colère ! Le moyen de retenir son indignation ! Allons, voilà, un problême de pure arithmétique, résolvez-le. — Et si je le résous ? — Je vous en proposerai un de géométrie élémentaire, et ainsi de suite. — Si je sais tout ce qu'il faut savoir, si je ne suis pas distrait, je le résoudrai encore. — Mais si vous ne le savez pas, inventez-le. — Les inventions sont le fruit du hasard, dit-on même dans la vieille méthode. Mais d'ailleurs, voulez-vous dire que l'invention, les découvertes seules prouvent le génie ? — Supposons. En ce cas-là nous avons tous du génie car une découverte est une conjecture qui se vérifie par le fait ; un tâtonnement qui réussit par hasard, c'est-à dire, indépendamment de ce que nous appelons notre génie. Or nous avons tous fait mille découvertes en ce sens.—Ces découvertes ne sont

point importantes. — Le génie dépend-il de l'importance, et qu'est-ce que l'importance ? — Ces découvertes ne sont point difficiles. — En quoi consiste la difficulté, sinon dans le nombre des tâtonnemens successifs ; ce nombre prouve-t-il le génie selon vous ? Selon nous c'est de la patience, de la volonté qu'il faut. — *Selon nous !* Vous sied-il d'avoir une opinion ? Vous remettez tout en litige. Il y a longtemps qu'on est d'accord sur toutes ces questions. Chaque intelligence a ses bornes particulières. — Vous plairait-il de les poser ? Dites-nous, s'il vous plaît, où finit le sens commun, où commence le génie ? — Poser la limite juste et dire le génie commence là, ce ne serait pas chose facile, j'en conviens ; mais voyez-vous, nous parlons en gros, et cela doit vous suffire ; nous disons en général : Il y a des choses hors de votre portée ; tenez-vous pour averti, et ne vous mêlez point de ces choses-là. — Mais de quoi ? — De beaucoup de choses en général. D'ailleurs nous ne mettons pas le génie rien que dans la faculté de faire ; mais nous ajoutons de faire vite. — Vous êtes *sûrs* aussi qu'il y a un génie pour faire vite comme il y en a un pour faire lentement, et vous expliquez le *faire vite* de tel poète pour une faculté innée. — Oui sans doute. — Où est-elle cette faculté ? Dans quel organe ? — Elle n'est pas dans un organe, nous ne

disons pas de pareilles sornettes. Notre explication est plus métaphysique et par conséquent plus claire. Nous disons : Cette faculté est en lui, il a cette faculté ; il voit d'un coup-d'œil ce que nous cherchons à voir ; la cause, la raison en est dans la vue de son intelligence. Voilà deux enfans : l'un se tue à regarder, à travailler, il ne voit rien ; tandis que ce petit polisson ne travaille jamais, ne regarde rien, et voit tout. — Quand on voit par hasard, ce n'est pas ce que vous appelez du génie. — Voulez-vous que nous disions qu'il a du hasard ? Vous voyez bien que nous finissons par une logomachie. — Pas du tout ; car quand nous disons, c'est par hasard, nous voulons parler d'une cause que nous ne connaissons pas ; et quand on dit, c'est du génie, on ne connaît pas davantage la cause ; mais on croit qu'on la connaît, voilà la faute. — Eh bien ! nouveaux Docteurs ! quelle est-elle donc cette cause à vous connue ? car au moins vous ne pouvez pas nier le fait des deux enfans. — Nous ne sommes pas plus savans que vous ; seulement ce que vous appelez *génie* est pour nous un mot qui désigne un fait. Racine est un homme de génie ; cela signifie pour nous : Racine a fait de belles tragédies. Quelle est la cause de la supériorité de ce poète sur tant de millions d'hommes ? Nous ne disons pas que c'est son génie ; nous croi-

rions faire un cercle vicieux. Nous ne prétendons pas avoir découvert la cause de ce fait ; nous croyons (d'après notre propre expérience) , qu'*il faut être attentif pour apprendre* , et qu'*il faut apprendre pour savoir*, et qu'*il faut savoir pour faire*. — Mais deux personnes également savantes ne font pas également bien. — Vous avez raison. Bien plus , la même personne ne fait pas toujours bien. Aussi croyons-nous (encore d'après notre expérience) , que l'attention nous ayant manqué dans ce cas , il est probable que pour les autres , comme pour nous , le fait de l'attention est le premier, est le fait indispensable , est la cause , en un mot , des faits que appelez *génie*. Que si vous avez fait d'autres expériences , jugez autrement , j'y consens ; mais nous ne pouvons pas vous comprendre. Peut-être parlez-vous de la cause de votre attention ; peut-être c'est cette cause première que vous appelez *génie*, *verve*, *inspiration*, *dispositions* ; vous avez peut-être un astre qui vous a formés en naissant ; un phébus qui n'est pas sourd pour vous ; un pégase qui n'est pas rétif ; nous ne sommes point à cette hauteur. Mais permettez-moi de vous faire observer que c'est une autre question. Le goût , le plaisir, l'entraînement , le penchant irrésistible ne sont point l'intelligence. Je puis contrarier mes goûts , ne pas écouter la voix du plai-

sir qui m'appelle, ne point me laisser entraîner par mes passions, et résister à mes penchans ; je ne puis pas changer mon intelligence, ni, ce qui est la même chose, faire taire ma conscience. Nous sommes ainsi faits, et nous croyons que tous les hommes nous ressemblent. Quand la Quotidienne nous lance un petit trait de sa façon, quand nous ripostons, elle sait bien, et nous aussi, que nous faisons de la rhétorique de part et d'autre. Elle est affligée, et nous rions de son affliction ; voilà tout. Nous pensons de même de tous nos antagonistes ; on vous l'a déjà dit dans le premier volume ; faut-il vous le répéter à satiété ? — Comment, n'est-ce pas lui qui a commencé ? — Vous voyez bien que nous ne sommes d'accord sur rien ; nous croyons que vous avez autant d'intelligence que nous, et que, par conséquent, il ne tient qu'à vous de vérifier des dates : mais....

Je vous l'avais prédit, mes chers élèves : une autre fois vous me croirez, et vous ne disputerez plus avec des gens qui nient des faits. Les modérés ne sont pas les moins plaisans. Il faut voir, disait l'un d'eux ; je n'aime point les exagérés, ni de part ni d'autre : le temps nous apprendra ce qu'il faut croire de ce qu'on dit. Je n'ai rien lu, j'attends que les esprits soient calmés ; quand il y aura des faits... alors nous verrons. — Vous verrez ce que vous

voyez. Les faits à venir ne prouveront pas plus que les faits passés. — Mais je nie les faits passés. — Eh bien ! vous pouvez tout de suite nier les faits à venir ; car ils seront de la même nature. Croyez-moi, prononcez-vous franchement, il n'en sera rien. *Il faut voir* ne signifie rien, et cette expression donne un certain air d'impartialité dont on se fait honneur auprès des bonnes gens. On se réserve d'ailleurs la ressource de dire : J'ai toujours pensé qu'il *fallait voir*. C'est une belle chose que la prudence !

Nous avons des partisans et des antagonistes dans toutes les classes de la société, comme dans tous les partis, les opinions politiques les plus opposées se rapprochent quand il s'agit de l'Enseignement universel ; celles qui sont les plus convergentes, divergent à l'instant où il est question de la méthode. Un modéré, de je ne sais quelle catégorie, disait un jour : Son livre lui a fait tort, et c'est sa faute. Quelle manie de commencer un ouvrage par une opinion ! cela est inexplicable. Il avoue que ce n'est qu'une opinion ; il répète partout que ses opinions ne sont point sa méthode. J'ai eu la patience de tout lire ; j'ai très bien compris la méthode, et je l'approuve ; mais il a eu tort d'insister sur une opinion qui ne peut que nuire à sa réputation d'homme instruit et désintéressé.

Je vais m'expliquer pour vous, mes chers élèves.

Le modéré a prononcé, il ne reviendra pas. D'abord, si je travaillais pour le public, je serais fou et j'en aurais donné la preuve sans réplique. En attaquant un préjugé universellement admis, je sais bien, encore une fois, ce qu'il faudrait faire pour capter les suffrages du public. J'ai fait tout le contraire et je continue sur le même ton. J'avais prévu que l'orgueil blessé, l'intérêt compromis, etc., etc., me feraient presqu'autant d'antagonistes que j'aurais de lecteurs. Mais voyez jusqu'où va cette manie! le croiriez-vous? Je me plains quelquefois, en riant, du petit nombre de mes antagonistes. Je ne parle pas de ceux qui disent froidement : *Il ne sait pas ce qu'il dit.* Ceux-là pullulent et ne sont bons à rien. Je parle de ces fiers-à-bras en prose et en vers, qui ne s'occupent que de moi, qui ne songe qu'à moi, qui m'épient pour me contre-dire. Pourquoi cela? C'est que je pourrais compter sur la fureur de tous ces braves gens. J'imprimerais mille volumes, ils les acheteraient tous pour le plaisir de les déchirer, mais enfin ils les achèteraient; et calculez tout le bien que je ferais avec cet impôt sur leur rage insensée. De toutes les contributions, il n'y en a point dont la rentrée soit plus assurée; j'ai mis un garnisaire

au fond de leur âme. Vite chez le libraire ! Un autre volume vient de paraître !...... Mais hélas ! ce sont des châteaux en Espagne, ils sont trop peu nombreux, ces *âmes généreuses* qui savent nourrir *des haines vigoureuses*, comme dit Alceste. Renonçons donc à cet espoir et revenons à notre modéré.

Mes opinions ne sont pas ma méthode. Cela signifie : Quand même les raisons que je donne pour appuyer l'avis de Descartes seraient fausses ; quand même ce grand homme les désavouerait toutes, il ne s'en suivrait pas que notre route ne peut pas conduire au but en sept fois moins de temps que la vieille. C'est un fait. Niez-le parce qu'il n'existe pas, si vous le voulez ; mais ne le niez point, parce que j'en donne une mauvaise explication. Que ma méthode soit universelle, c'est un fait. Niez l'existence de ce fait, parce que vous avez intérêt à le nier ; parce qu'il vous plaît de le nier ; parce que vous avez décidé dans votre sagesse qu'il était impossible ; j'y consens : vous êtes libres de déraisonner tout à votre aise ; mais si cela vous est égal, ne dites pas que la méthode n'est pas universelle, parce que mes raisons pour expliquer ce fait ne peuvent soutenir un sérieux examen. Mes opinions ne sont pas ma méthode dans ce sens.

— Eh bien ! pourquoi ne sacrifiez-vous pas votre opinion ? — C'est qu'elle est le fondement de la méthode. Voici comment. Si vous croyez que tel élève n'a pas la faculté d'apprendre une science, il est inutile de lui donner des leçons ; même les maîtres anciens ne lui servent à rien : il perd son temps et son argent. Si vous croyez que c'est la votre volonté qui lui manque, c'est autre chose. Vous essaierez de lui donner de la volonté, du goût, de l'émulation ; vous ne vous lasserez point ; vous ne le mettrez point au rang des bêtes, comme on fait dans la vieille méthode, où l'on prodigue sans raison les expressions les plus humiliantes, et dans l'intention d'humilier. Cet enfant, qui se trouve dans nos établissemens, ne fît-il rien, il apprend une grande vérité par l'exemple des autres : c'est que l'homme peut tout ce qu'il veut. Nous lui parlons comme lui parle sa conscience. Il sait bien qu'il est paresseux, et si quelque jour il se réveille, il aura au moins le courage d'entreprendre, et j'ajoute la certitude de réussir.

— A la bonne heure, dites donc que c'est pour encourager vos élèves que vous parlez d'égalité des intelligences. Je suis bien aise que vous n'y croyiez point. Cette rétractation va vous faire grand bien ; beaucoup de personnes qui s'intéres-

sent à vous, prenaient ainsi votre défense ; mais l'aveu de votre bouche fera encore plus d'effet.

— Je vous dis que *je crois que tous les hommes ont une intelligence égale ;* je parle en ce moment de l'utilité de cette maxime et du danger de la maxime contraire dans l'instruction. Pour quelques enfans que vous élevez en flattant leur orgueil, vous en sacrifiez mille qui les valent bien. J'ai toujours vu dans nos établissemens les succès en rapport avec l'attention. Jamais un jeune homme attentif n'a été trouvé incapable. Aucune expérience n'a démenti ce fait toujours constant. Le succès est un fait toujours accompagné du fait de l'attention. Vérifiez, et si vous me dites que l'expérience vous démontre le contraire, tenez-vous à votre expérience, et permettez que je croie à la mienne. C'est sur ce fait que la méthode et tous nos exercices sont fondés ; j'exige tout et tout se fait jusqu'au point où l'attention vient à manquer. Dans ce sens mon opinion sur l'égalité des intelligences, et ma méthode, c'est-à-dire la succession des exercices, c'est la même chose ; mais les raisons de mon opinion ne sont pas ma méthode.

Je ne prétends donc pas que mes preuves doivent paraître ni solides, ni claires quand je cher-

che à démontrer mon opinion ; mais il me semble que je parle très clairement quand je l'énonce : *Je crois que tous les hommes ont une intelligence égale*. Je suis tout aussi facile à comprendre quand j'assure que ma méthode est fondée sur mon opinion. — Mais si l'opinion est fausse la méthode doit l'être aussi. N'est-ce pas un bon raisonnement ? — Il faut bien que non. Voyez les faits ou ne les voyez pas : je les vois, cela me suffit.

Voilà, mes chers élèves, ce que j'avais à vous dire à ce sujet. Quant à vous, ne perdez pas votre temps à ces discussions inutiles. Si quelqu'un vous demande en riant : Vous croyez donc à l'égalité des intelligences ? Répondez sans rire, si vous le pouvez : Monsieur, je l'ai cru jusqu'à présent, mais je n'avais pas l'honneur de vous connaître.

Encore un mot.

Si je n'avais pas la faculté de tout faire, de tout trouver, je ne pourrais pas tout apprendre. Quand je regarde précisément ce qu'on me montre, j'ai la faculté de le voir comme mon maître. Or je ne crois pas qu'il y ait une intelligence pour regarder; c'est la volonté qui regarde, et l'intelligence qui voit : c'est sa nature. Si un homme désire me communiquer ses idées, il s'efforce par signes de diri-

ger mon attention sur le point qu'il regarde, sûr d'avance que j'éprouverai le même sentiment ; que j'apercevrai le même rapport, puisque je suis son semblable. Cependant il arrive souvent que je ne comprends pas le langage de celui qui me parle, soit par le peu de soin qu'il apporte dans ses expressions, soit ignorance ou distraction de ma part ; alors il s'emporte, il m'appelle *bête ;* il se regarde comme un être supérieur à moi ; il se croit un homme de génie. Cette supposition est flatteuse pour notre amour-propre ; ce doux penchant nous entraîne, et nous nous laissons entraîner. De là ce vieux système de l'inégalité des intelligences. En soutenant cette thèse on peut être de très bonne foi ; on s'imagine dans toutes les guerres qu'on soutient la cause d'autrui ; mais ces volontaires ne se battent réellement que pour leur propre gloire et pour leur avantage personnel. Comme ces paladins qui se disaient chevaliers de Dames, tel chevalier de la vieille méthode qui met la lance en arrêt pour soutenir l'honneur de Racine, ne combat, au fait, que pour l'honneur de sa couronne, et le maintien du petit trône littéraire qu'il s'élève au fond de son âme.

J'ai deux adversaires redoutables à combattre. La paresse, à tous mes discours répond d'une voix mourante : Je ne puis. L'orgueil d'une voix de

tonnerre me crie : Il ne le peut pas, ni toi non plus. J'ai lu tes vers, je ne veux pas d'autre preuve de ton imposture. J'ai lu ta prose, cela me suffit. J'ai toujours pensé qu'il y avait des sots, maintenant j'en suis sûr.

Je réponds à ces politesses : Continuons notre récapitulation.

Treizième Exercice.

Trouver des sujets de traduction.

Quatorzième Exercice.

Ecrire sur l'ode, etc.

Si vos élèves ne peuvent pas ou ne veulent pas trouver des sujets de traduction et écrire sur l'ode, etc., comment leur donnerez-vous de la volonté? m'a-t-on dit sérieusement. Je réponds que je ne veux pas qu'on suive la méthode ; je ne veux pas qu'on croie, comme moi, que tous les hommes ont une intelligence égale, et qu'ils peuvent tous vouloir ce qui est bien : je ne veux rien que rendre service à ceux qui m'en prient. Je suppose qu'il soit clair, comme deux et deux font quatre, que les hommes sont partagés en *esprits différens*, comme l'assure Boileau ; est-ce un crime d'en dou-

ter ? J'avoue que j'ai ce malheur-là, je préfère l'avis de Descartes à celui de Boileau ; ce qui ne prouve rien du tout, je le sais bien ; mais le suffrage de ces messieurs ne prouve rien non plus pour l'opinion de Boileau, et ils n'ont pas l'air de le savoir ; voilà la différence. Tous les hommes ne réussissent pas également, le fait est vrai. Quelle est la cause de ce phénomène ? Elle est visible, répondent-ils ; l'intelligence est inégale. Je ne comprends rien à cette explication : parlez-vous d'une inéglité physique ? tombe-t-elle sous les sens, cette inégalité ? Est-ce une métaphore que vous venez de faire ? Comment donner une figure de rhétorique pour raison d'un fait ! Ce langage de la vieille méthode est admis dans la conversation, j'en conviens. M. de Laplace dit aussi que le soleil se lève ; mais il sait qu'il parle la langue du peuple et des poètes. Disons aussi, j'y consens : cette intelligence n'est pas développée ;

Dans son génie étroit il est toujours captif;

mais n'oublions pas que c'est le signe d'un fait ; ce n'en est pas l'explication. Remarquez qu'en fait d'explication, les mots *génie*, *esprit*, *faculté*, *intelligence*, *entendement*, et mille autres, n'ont point d'inconvénient, et la figure est innocente parce qu'elle n'a aucun sens. C'est précisément comme si on racontait le fait des deux enfans qui

ont le même maître, et dont l'un réussit mieux que l'autre. Mais il y a des figures qui nous induisent en erreur, parce qu'elles ont pour but de donner la raison de ce fait, et qu'elles ne la donnent point du tout, selon moi. Par exemple, lorsqu'on dit que l'un de ces enfans a le cerveau étroit, c'est un rapport qu'on prétend avoir remarqué; c'est l'existence simultanée de deux faits; enfin c'est un raisonnement qu'on appelle *cum hoc, ergo propter hoc*, c'est-à-dire, ces deux faits ont toujours lieu en même tems, donc l'un est la cause de l'autre. Ainsi lorsqu'un savant nous dit : *Cet homme réussit mieux que cet autre parce qu'il a plus d'esprit;* cela signifie exactement : *Il réussit mieux parce qu'il réussit mieux.* Que si un autre savant m'assure que la différence des résultats tient à la différence des largeurs ou de telle autre qualité physique des cerveaux, c'est une explication, j'en conviens; mais je ne suis pas convaincu de la concomitance nécessaire des deux faits, et ce qu'il y a de singulier dans les disputes de cette espèce, c'est que les défenseurs du développement de l'intelligence n'admettent pas le développement des organes comme explication, et que le docteur Gall, qui nous a appris ce que c'était que le cerveau, ne trouve que des incrédules parmi ceux qui croient à *la capacité tout court* (c'est-à-dire à un

mot vide de sens comme explication). Ce jeune homme a beaucoup plus de *moyens*, dit-on. Je demande qu'est-ce que *plus de moyens*, et on recommence à me raconter l'histoire des deux enfans ; donc *plus de moyens*, dis-je en moi-même, signifie en français l'ensemble des faits que je viens d'entendre ; mais cette expression ne les explique point. Le docteur Gall arrive et montre une protubérance ; je n'admets pas cette raison ; mais je reconnais au moins que c'en est une : c'est une autre chose enfin, c'est un autre fait que cite le docteur. Hélas ! je suis encore seul de mon avis, on rejette l'explication du savant, on s'en moque, et l'on s'écrie. Ce n'est pas cela ; l'enfant dont il s'agit fait mieux, parce qu'il a *plus de moyens*, parce qu'il a *plus d'esprit*, *plus de capacité*. — *Capacité de cerveau*, s'écrie l'anatomiste. — Fi donc ! monsieur ; *capacité d'intelligence*, à la bonne heure, *développement des idées*, *vertu dormifique*, voilà la véritable cause. Il est clair que c'est pour cela que *votre fille est muette*, dirait Sganarelle.

Défiez vous, mes chers élèves, de cette rhétorique platonicienne, que Buffon a remise en vogue parmi nous, et qui, depuis cet orateur, s'est introduite dans toutes les sciences. Tâchons de parler simplement, et de ne dire que ce que nous savons, quand il s'agit de raisonner.

Je vois que l'homme fait des choses que les autres animaux ne font pas. J'appelle ce fait *esprit*, *intelligence*, comme il me plaît ; je n'explique rien, je donne un nom à ce que je vois ; je me permettrai même de dire que l'*homme raisonne parce qu'il a de l'intelligence ;* pourvu que je n'oublie pas que cela signifie qu'*il raisonne parce qu'il raisonne*, il n'y a pas d'inconvénient dans ces locutions convenues, et je ne puis m'égarer en parlant ainsi.

Quand je compare deux hommes entr'eux, je vois que, dans les premiers momens de la vie, ils ont absolument la même intelligence, c'est-à-dire qu'ils font exactement les mêmes choses, dans le même but, avec la même intention. Je dis que ces deux hommes ont une intelligence égale, et ce mot *intelligence égale* est un signe abrégé de tous les faits que j'ai remarqués en observant deux enfans en très-bas âge.

Un peu plus tard, je vois des faits différens à la vérité, et il ne tient qu'à moi de désigner cette différence par cette phrase : *L'intelligence de l'un est plus développée que celle de l'autre*. Tant que je ne prétends que citer un fait, il n'y a pas encore de danger ; mais si je crois raisonner, je déraisonne. J'énonce un fait comme il me plaît, c'est une convention ; mais je ne puis pas convenir que ce qui

n'est pas un raisonnement en sera un, ni décorer du nom d'explication ce qui n'est qu'une métaphore arbitraire, inintelligible peut-être dans une autre langue; car tel est le caractère de la raison : elle est universelle; elle ne tient point à nos usages et aux fantaisies de notre langage : un raisonnement est de toutes les langues.

Revenons au fait des deux enfans. Dire que l'un a *plus de capacité* que l'autre, c'est ce que j'appelle énoncer le fait par une comparaison vague et indéterminée qui ferait peut-être éclater de rire la plupart des hommes qui ne sont pas Français. Dire que le cerveau de l'un est plus développé, c'est montrer un fait pour en expliquer un autre, c'est raisonner; *ratio, raison,* signifie rapport entre deux choses. Dire comme moi, que *mieux réussir ou mieux voir, c'est la même chose* ou le même fait; que *mieux voir et mieux regarder sont deux faits inséparables et dépendans l'un de l'autre*; que *la nature de l'homme est de voir ce qu'il regarde, et de regarder quand il lui plaît*; que *chercher à voir est tout ce que nous pouvons faire*; que *voir ne dépend pas de nous*; enfin ajouter qu'*on voit, qu'on découvre par hasard*, c'est dire ce que tout le monde dit, c'est raisonner; prétendre qu'on sait autre chose que cela, s'est faire ce que font nos adversaires. Moi, je m'arrête là et je conclus : *Je*

crois que tous les hommes ont une intelligence égale, et qu'il suffit, sans demander d'autres raisons à la rhétorique, que la volonté diffère pour que les résultats soient différens. Je dis humblement que *je le crois*. Les savans, qui sont *sûrs* que nous avons des moyens, des capacités différentes, sont furieux, et je les supplie de me permettre de rire de leur fureur.

N'admettez pas mon explication ; rejetez celle de M. Gall ; je ne veux pas, mes chers élèves, donner des lois à votre intelligence. Dites, si vous voulez, avec le *public*, que les hommes ont des *esprits différens* ; je vous invite seulement à faire attention que cette expression *intelligence inégale* est énonciative, et non pas explicative. Ne tirez aucune conséquence d'un mot qui exprime un fait ; recherchez-en la cause, ou ne la recherchez pas ; mais ne donnez pas le fait pour la cause du fait. Expliquer, raisonner, démontrer, c'est, dans toutes les sciences, voir deux faits en même tems, et juger que l'existence de l'un est nécessairement dépendante de l'autre ; c'est ce qu'on appelle aujourd'hui en médecine donner une explication physiologique. Par exemple, voir un ensemble de symptômes et les appeler *fièvre* n'a pas d'inconvénient ; mais soutenir que la cause de ces symptômes, c'est *la fièvre* ; voilà ce que font nos ad-

versaires ; *tout est dans tout*. Lisez tout ce qu'on écrit contre la médecine physiologique, vous saurez tout ce qu'on dit de l'Enseignement universel : mais je reviendrai sur ce sujet dans le volume où j'appliquerai la méthode à l'étude de la médecine.

Quand on vous demande pourquoi les affaires de tel homme sont gérées par un curateur, si vous répondez qu'il est interdit, vous raisonnez juste ; vous regardez deux faits, et vous voyez que l'un est la suite de l'autre ; si on insiste : Pourquoi est-il interdit ? — Parce qu'il ne gérait pas bien ses affaires, est une réponse raisonnable, puisque vous citez le fait qui est la cause du fait de l'interdiction. Si on vous presse : Pourquoi ne gérait-il pas bien ses affaires ? — Il ne le voulait pas ou il ne le pouvait pas, sont des réponses également raisonnables ; mais l'une exclut l'autre. Voyons la première : Il ne le voulait pas, car il avait la faculté, c'est-à-dire il faisait bien des choses qui n'exigent que l'attention requise pour une bonne administration. Vous pouviez répondre aussi : Il ne le pouvait pas, c'est-à-dire il n'est attentif à rien. Cette réponse est encore bonne, car vous citez un fait, une suite de faits comme cause du fait de sa mauvaise gestion. — Pourquoi n'était-il pas attentif ? — Je l'ignore. Il est imbécille, il est in-

capable ; je veux dire qu'il n'a jamais montré par ses actions l'attention que tous les hommes apportent à ce qu'ils font. Quand je parle de son incapacité, j'énonce le fait qu'il n'est pas attentif ; mais je n'explique pas ce fait. Si je disais qu'il a le *cerveau étroit*, cette *incapacité physique* serait peut-être une explication fausse ; mais enfin c'en serait une, ou du moins le nombre d'élémens requis pour une explication se trouve là ; car je compare deux faits que j'observe en même temps, et j'en cherche le rapport. Quand un des faits manque, je n'explique rien, je raconte. Voici un autre exemple : il gêle ; quelle en est la cause ? — C'est le froid. Cela s'appelle dire deux fois la même chose de deux manières différentes. Ce cercle vicieux est bien ancien. Pourquoi Racine fait-il de beaux vers ? C'est qu'il a l'*esprit*, le *génie*, les *moyens*, la *capacité*, la *verve*, l'*instinct poétique*, l'*imagination*, la *vertu versifique*. Pourquoi a-t-il tout cela ? C'est qu'il a fait de beaux vers. Pourquoi l'opium fait-il dormir ? C'est qu'il y a une *vertu dormitive*. Pourquoi dites-vous que l'opium a une *vertu dormitive ?* C'est qu'il fait dormir. Demandez à Buffon : Pourquoi écrivez-vous si bien ? Il vous répondra : J'ai une grande *aptitude à la patience*. J'aimerais mieux qu'il eût dit : *Je suis patient*. Pourquoi ? Parce que *je le veux*.

Venons à la volonté.

Je suppose que vous m'avez compris, mes chers élèves ; car je ne parle qu'à vous et au très petit nombre d'individus qui n'ont pas de prétentions à la supériorité. Que celui-là se retire, disait Pythagore, qui ne sait pas la géométrie. Je dis moi : Que celui-là se retire qui croit avoir plus d'esprit que nous ; il nous ferait rire et cela nous donnerait des distractions. Je ne donne pas de leçons à ceux qui veulent tout savoir sans rien apprendre, et tout deviner par la seule force de leur génie ; je n'écris pas pour les lecteurs qui ont une aptitude, une capacité, un tour d'esprit à eux. Ces êtres privilégiés sont d'une autre nature ; il ne peut rien y avoir de commun entre eux et nous. Que dans leur vol sublime, ils planent sur nos têtes ; cheminons tranquillement sur la terre ; laissons ces aigles se perdre dans leurs nuages ; ils n'appartiennent pas à notre globe.

Quiconque se présente à moi pour me demander des conseils, homme, femme ou enfant, je commence par m'assurer que j'ai affaire à mon semblable, et je lui demande : Avez-vous la volonté — J'ai beaucoup d'intelligence. — C'est un bienfait de Dieu ; c'est ce qui distingue l'espèce humaine des autres animaux. Avez-vous de la volonté, de la patience, du courage ? — Quelquefois.

— C'est bien. Etes-vous attentif ? — Quand il me plaît. — C'est bien. Vous exercerez-vous à devenir le maître de votre attention, et à la tenir toujours fixée sur le même objet ? — Je ferai mes efforts. — Cela suffit : et je lui dis ce qu'il doit faire.

S'il me répond : Je ne puis pas vous promettre d'être attentif ; je n'ai pas d'aptitude à l'attention : mon astre en naissant ne m'a pas formé attentif. — Je crois que vous vous trompez, c'est par l'attention que vous avez appris tout ce que vous savez ; vous n'avez pas eu d'autre maître. Vous parlez très bien votre langue ; c'est ainsi que vous l'avez apprise. — Oh ! cela s'apprend tout seul. — Non, si vous n'aviez pas écouté, si vous n'aviez pas été attentif, vous n'en sauriez pas un mot. — Oui, mais il faut une *attention bien différente* pour apprendre une autre langue. — Qu'en savez-vous ? — Je l'ai entendu dire ; d'ailleurs ces langues étrangères sont toutes *barbares*. — Vous avez raison, vous voulez dire sans doute que *barbare* signifie *étranger ;* c'est probablement du même fait qu'il s'agit. — Non pas, *barbare* signifie drôle, ridicule, extraordinaire, difficile à prononcer. — Difficile à prononcer pour vous, cela est vrai. — Par conséquent rude, peu harmonieuse. — Pour vous. — Non, monsieur, pour tout le monde. —

Quoi ! même pour le peuple qui la parle ? Allons, vous voulez faire de la rhétorique ; nous vous apprendrons que la rhétorique et la raison n'ont rien de commun, ou plutôt nous vous ferons voir que vous savez cela aussi bien que moi. — Je vous demande pardon, monsieur, je ne plaisante point. Je crois, avec monsieur Jourdain, qu'une langue composée de *striffe*, *strouffe*, n'est pas et ne peut pas être une langue harmonieuse ; car enfin il y a une harmonie, il y a une cacophonie (par exemple ces deux *il y a répétés*).

Il est un heureux choix de mots harmonieux.

Ne m'apprendrez-vous pas cela? — Je ne vous apprendrai rien, mais vous apprendrez tout vous-même ; je vous dirigerai, je vous ferai quelques observations, et vous me ferez les vôtres. Je vous dirai, par exemple : *Les heures paisibles ramenaient l'aurore au teint de roses ;* cette pensée est écrite ainsi par Gessner : *Die stillen stunden führten den rosen-farbnen morgen herauf ;* ces sept *en* résonnent agréablement aux oreilles d'un Allemand, parce qu'il est habitué à cette répétition qu'un Français trouverait insupportable. *Il est* (dans chaque langue) *un heureux choix de mots harmonieux* (pour le peuple qui parle cette langue). — Mais vous avez beau dire : Je ne puis

pas prononcer le russe, et les Russes prononcent très bien le français ; donc le russe est plus dur, plus difficile à prononcer que le français. — Je crois que vous savez aussi bien que moi que votre conséquence n'est pas juste. Supposez que toutes les lettres françaises soient dans l'alphabet russe, mais que celui-ci contienne en outre d'autres caractères qui exigent des inflexions inconnues au peuple français ; ce seul fait suffit pour expliquer la raison de la difficulté dont vous parlez ; car, dans ce cas, le Français sera très-embarrassé pour articuler des signes qu'il n'a jamais entendu prononcer ; tandis que la prononciation française sera un jeu pour le Russe qui la connaissait d'avance. Quoi qu'il en soit, me promettez-vous de travailler ? — J'ai des momens de paresse. — Il faut les vaincre. — Elle est plus forte que moi, et je me reproche souvent mon indolence. — Vous avez tort, il n'y a pas de honte au plus faible d'être vaincu ; puisque la force ne vous a pas été donnée en partage, jouissez sàns remords des délices de la paresse. Qui pourrait vous blâmer sérieusement ? A l'impossible nul n'est tenu. — Je crois que vous vous moquez de moi ; cependant, monsieur, tout le monde est d'accord là-dessus. Vous prenez donc à tâche de contredire le genre humain. Tout le monde vous dira : J'ai des répugnances

que je ne puis vaincre ; personne ne me connaît mieux que moi-même ; je sens que dans mille circonstances je combattrais vainement ; cette lutte, dont l'issue tourne toujours contre moi, me fatigue ; j'aime mieux céder que de m'épuiser en efforts superflus. Boileau l'a dit :

Chassez le naturel, il revient au galop.

— Eh bien ! chassez-le encore, vous le pouvez puisque vous l'avez déjà chassé. — Pourquoi faire ? Il reviendra. — Vous recommencerez le combat. — J'aime mieux céder. — Parce que vous le voulez bien ? — Non, c'est que je sens que je ne puis pas résister. — Les belles choses que nous disons-là ! Ainsi, selon vous, la volonté n'existe pas, l'homme n'est pas libre. Ce n'est pas à moi à vous enseigner ces grandes vérités qui sont le fondement de la morale, et font le mérite de la vertu. Voici ce que je pense à ce sujet.

Quand je me compare aux objets matériels qui m'environnent, je vois que, comme eux, je suis matière. On peut lancer un homme comme on jette une pierre. Mais une pierre qui roule ne ressemble point à un homme qui se promène. Pourquoi cette pierre roule-t-elle ? Parce que le mouvement lui été communiqué par un autre corps : ce n'est

point la même cause qui conduit à la promenade cette foule qui inonde les boulevarts, qui va, revient, s'agite, se salue, se tend la main ou la refuse à qui la tend; ces embrassades, ce clignotement de l'œil en tapinois, ce petit signe du doigt moins persuasif, quoique plus visible, et mille autres mouvemens; quelle en est la cause? Je réponds: Je n'en sais rien; mais tous ces faits ne sont pas les faits de la pierre ou du marbre; ils sont particuliers à l'homme, et je désigne tout cela par cette phrase: *L'homme veut*. Puis j'ajoute: *L'homme a une volonté*, *l'homme est libre*; mais je ne dis rien de nouveau, je recommence sous une autre forme à raconter les mêmes faits. Seulement ma dernière phrase est une bonne fortune pour un ergoteur; il va me demander: *Quid est voluntas?* ou *Qu'est-ce que la liberté?* il me chicanera sur la définition; il y manque le genre, je n'ai pas spécifié l'espèce; Aristote a dit comme ceci, Platon comme cela; des ténèbres de la métaphysique, nous tombons dans le chaos des citations. Je ne suis pas si sot de mettre le pied dans ce labyrinthe.

Bref: la volonté, ou, comme je l'entends, l'homme qui veut est celui qui fait tout cela. Or, tout le monde se ressemble en ce point, donc tout homme a de la volonté; je n'en sais pas plus. Mais, dit

un anatomiste, la cause de notre volonté ; de notre goût, de nos dispositions, est dans la conformation du cerveau. Je n'admets pas cette explication, mais c'en est une ; car c'est un fait nouveau auquel on rattache tous les autres, et dont on prétend qu'ils sont la conséquence. Mais quand je dis : Tout cela se fait par la volonté ; c'est la volonté qui est la *cause* de tout cela ; je ne sais pas ce que je dis, car je crois expliquer, et je raconte.

Que si, après avoir regardé les autres, je me regarde, je m'étudie moi-même, je sens que je ne suis pas poussé comme une pierre ; j'en conclus que mes semblables le sentent comme moi, je n'en sais pas davantage, je ne vois pas cela, et s'ils le nient, je n'essaie point de le leur prouver. Dans l'occasion, le mouvement de leurs yeux, leur embarras, la rougeur de leur visage, m'apprennent qu'ils me ressemblent ; je ne crois point à leur parole, je prends mes précautions ; j'agis avec eux comme s'ils étaient libres comme moi ; j'étudie leurs intérêts, et quand ces intérêts changent, leurs actions changent. Ils font comme moi, ils sont tout moi ; ce qui me réjouit, ce qui m'attriste les attriste. Mes craintes, mes espérances sont les leurs. *Tout est dans tout*, me dis-je. Je me conduis en conséquence, et je m'en trouve bien,

pourvu que ma conscience ne me reproche pas ce que leur conscience leur reprocherait en pareil cas. — Je ne suis pas de votre avis, monsieur. — Je n'en suis pas fâché. — Adieu, monsieur. Le lecteur qui est de l'avis de cet élève savant, jette le livre et dit entre ses dents : il nous menace de beaucoup de volumes ; le premier est détestable, le second est encore pire ; s'il continue ainsi que sera donc le dernier ?

Vous verrez ; achevons d'abord celui-ci.

Quinzième Exercice.

On fait des synonymes de pensées.

Seizième Exercice.

On imite une pensée. On fait des lettres, des portraits, des parallèles, des récits et des discours.

Dix-septième Exercice.

On vérifie que *tout est dans tout*.

On trouve dans nos livres : la grammaire, l'histoire, la géographie. On trouve tous nos exercices : l'auteur analyse dans certains passages ce qu'il développe dans d'autres ; il s'imite, il se tra-

duit lui-même ; il fait enfin tout ce que l'esprit humain peut faire dans quelque science que ce soit : donc tout est dans mon livre en ce sens. Mon livre est un tableau de mnémonique universelle et raisonnée.

Les anciens attachaient une grande importance à la mnémonique. Lisez Cicéron à Herennius. Ces lieux, ces cadres, ces tableaux dont il parle, nous frappent et se gravent facilement dans la mémoire ; mais peu à peu ces figures bizarres s'effacent, et cette mnémonique elle-même s'oublie. J'en ai fait l'expérience sur moi-même. J'avais appris le code à la manière de Cicéron, ou du moins par une méthode analogue que j'avais faite à mon usage. Je pouvais à volonté réciter l'article quand on m'en donnait le numéro ou dire le numéro quand on me lisait l'article. Tout cela est oublié. Qu'importe ? Je veux dire que la mnémonique ancienne est fondée sur ce principe de l'Enseignement universel. *Voyez les faits ; ils vous fourniront des réflexions.* Le mnémonicien recommande d'inventer des *faits bizarres, extraordinaires*, qui, par leur singularité, se présentent d'eux-mêmes à la mémoire, sans confusion, sans mélange d'autres faits, parce qu'ils ne ressemblent à rien de ce qu'on connaît. Par exemple, je veux me rappeler que Clovis est le premier roi, et après avoir choisi *mon lieu* (comme

dit Cicéron), je me figure, *je vois* en imagination *ce fait* bizarre : un homme *cloué à vis* dans un fauteuil ; et dans ce tableau d'une imagination en délire, je lis tout à la fois, et le nom estropié à dessein, et le rang que la vis rappele à ma pensée sous une forme risible, et par conséquent ineffaçable.

Ce n'est pas de cette mnémonique-là que nous faisons usage dans l'Enseignement universel.

Nous apprenons peu de chose ; nous le gravons dans la mémoire par la répétition. La réflexion, c'est-à-dire l'exercice, *tout est dans tout*, fait le reste.

Exemple.

Je parle en ce moment aux élèves qui sont sortis de nos établissemens pour entrer dans les universités où ils commencent l'étude du Droit. Le Code belge va paraître. J'expliquerai, dans un autre volume, notre méthode pour le droit ; ici, je me borne à donner une idée de notre mnémonique : apprendre un petit *épitome*, et rapporter tout le reste, voilà notre marche. Il faut donc commencer par faire une analyse, un abrégé, un *épitome* du code ; alors il ne sera plus nécessaire d'apprendre le code en entier. Il suffira, pour le titre du cautionnement, par exemple, d'appren-

dre par cœur et de répéter sans cesse l'article **2011**.

« *Celui*[1] *qui*[2] *se rend*[3] *caution*[4] *d'une obligation*[5]*, se*[6]
» *soumet*[7] *envers*[8] *le créancier*[9] *à satisfaire*[10] *à*[11] *cette*[12]
» *obligation, si*[13] *le débiteur*[14] *n'*[15]*y*[16] *satisfait*[17] *pas*[18] *lui-*
» *même*[19]*.* »

Le développement, les conséquences, le commentaire, l'explication de ce petit nombre d'idées, considérées une à une, deux à deux, etc., renfermerait toute la science du Droit ; mais trop peu apprendre, a les mêmes inconvéniens que trop apprendre, parce que le nombre des combinaisons devient infini. Nous ne nous occuperons donc que des combinaisons qui se trouvent dans le titre du cautionnement.

(5 et **14**.) Il faut une obligation, un débiteur ; donc article **2012**. Cet article contient lui-même de nouvelles idées à commenter ; cela n'a pas de bornes, et c'est dans ce sens que tout le Droit se trouvera dans notre *épitome*. — C'est la méthode d'Heineccius ! c'est celle de Corvinus ! c'est ainsi que Voet a réduit lui-même son grand ouvrage ! s'écrie le plus mince légiste. — Oui, monsieur le Candidat, vous l'avez dit, c'est la méthode de tout

le monde, c'est la méthode universelle ; c'est celle de monsieur votre professeur ; quand il vous dicte des cahiers, il ne fait pas autre chose ; il ne le pourrait pas quand il le voudrait. C'est la méthode de la nature ; mais ce n'est pas la méthode des écoliers. Dans les colléges, dans les universités, il y a un homme qui parle, et tout le reste répète. Moi je dis à mon élève : Parlez, monsieur, je vous écoute, faites ce que font les maîtres. Continuez à faire le rapprochement de vos articles.

(5 et 14.) Dès qu'il y a débiteur et obligation, il peut y avoir cautionnement. **2012.**

(12.) A cette obligation ; donc **2013.**

(10.) Le cautionnement a pour but de faire *satis ;* donc **2013.**

(6. 7. 8 et 9.) Le cautionnement existe par le seul fait de l'obligation contractée par la caution envers le créancier ; donc **2014.**

(6 et 7.) Le cautionnement est une obligation ; donc **2014.**

(2. 3. 6 et 7.) Il faut se rendre caution, se soumettre ; donc **2015.**

(10 et 17) Donc **2016.**

(2. 6 et 7.) Le cas de restriction indiqué par le

pronom personnel répété, *se* rend, *se* soumet, est expliqué dans l'article **2017**.

(**10.**) La caution fournie doit être capable de *satis* faire le créancier, sous tous les rapports et dans tous les cas ; donc **2018**, **2019** et **2020**.

Et *cœtera*, etc., etc.

Les lois sont des faits. Vous réfléchirez sur ces faits. Ce peu de mots suffisent pour vous, mes chers élèves ; les autres liront les commentateurs. Je vous engage, moi, à les vérifier quand vous saurez le Code belge, et pour l'apprendre, commencez par faire votre *épitome*.

Cette méthode n'est pas applicable à la musique, dira un musicien ; pas à l'érudition, dira un érudit : pas même au Droit, dira un légiste. Ecoutez bien, voici une bonne leçon ; c'est ainsi qu'on les donne à Paris et dans toutes les universités du monde savant :

Ornatissimi !

Votre intelligence n'est pas encore développée ; vous n'en avez juste que ce qu'il faut pour m'écouter et pour répéter ce que je vais vous dire, etc., etc.

Si ce *Doctissimus* parlait devant moi, j'écouterais sans doute, mais pour le vérifier. C'est un

commentaire vivant, il en sait plus que moi ; je ne puis que profiter à son école, si je l'imite, si je parle moi-même, si je m'exerce.. Mais s'il parle toujours, s'il ne me fait jamais faire ce qu'il fait, s'il m'en déclare incapable, et si je le crois ; s'il me donne ses discours pour des principes, si je regarde, sur sa parole, ses principes comme un commencement, il est clair que je commence par où il a fini, lui, Voet et Heineccius.

Mais, je reviendrai là-dessus quand je donnerai la méthode du Droit. En attendant, apprenez bien le Code belge ; le Droit est là. *Tout est dans tout.*

DERNIER ARTICLE.

Je dis toujours que je finirai, et je ne finis jamais ; c'est un grand défaut pour un ouvrage, et la Quotidienne en va gémir. Tout ce qu'elle dit, tout ce que je riposte ne mène à rien ; ce n'est que du papier perdu, et il n'y a pas grand mal à cela. Puissions-nous, la Quotidienne et moi, ne faire jamais d'autres sottises !

En deux mots : si vous voulez apprendre une

langue étrangère, faites ce que je vais vous dire, et si vous ne le savez pas plus promptement que par la vieille méthode, je vous autorise à déclarer avec la Quotidienne que l'Enseignement universel est une chimère. La Quotidienne n'a pas besoin de ma permission, mais je la lui donne à tout hasard pour l'acquit de sa conscience. Le public n'a pas besoin non plus de connaître l'avis de la Quotidienne, et je donne ici la preuve que je n'écris pas pour le public.

LE PUBLIC ET MOI.

MOI.

Apprenez un petit livre.

LE PUBLIC.

Mais cela est épouvantablement difficile.

MOI.

Eh bien ! ne l'apprenez pas.

Répétez-le sans cesse.

LE PUBLIC.

Mais cela est très-ennuyeux.

MOI.

Vous ferez bien de ne pas répéter, puisque cela vous ennuie. Faites attention à tout.

LE PUBLIC.

Je n'en ai ni la volonté ni le pouvoir.

MOI.

Ne faites donc attention à rien.

Rapportez-y tout le reste en suivant nos exercices, ou d'autres que vous imaginerez, peu importe, car l'esprit humain suit toujours la même marche.

LE PUBLIC.

Avez-vous fini ?

LE CHARLATAN.

Oui, sous votre bon plaisir.

LE PUBLIC.

Vous croyez que si on regardait tout on verrait tout ?

LE THAUMATURGE.

Je le crois....

LE PUBLIC.

A.

Moi, je pense qu'il y a du bon dans cette méthode, mais je n'aime point les exagérés.

B.

Ni moi non plus.

C.

Moi, je prétends que ce livre est au-dessous de la critique.

D.

L'avez-vous lu ?

E.

Je me garderai bien de lire un livre qui n'a pas le sens commun.

F.

C'est bien vu.

G.

Moi, je l'ai lu ; l'ouvrage est au-dessous de la critique, cela est vrai ; mais, messieurs, il est tel ouvrage qui ne mériterait pas même une mention si l'importance du sujet n'imposait à la critique le devoir de s'en occuper.

MOI.

Je me soumets avec respect à la décision de votre critique. Cependant.

TOUS *ensemble*.

Laissez parler ! . . . taisez-vous ! . . . . à bas ! . . . Il a dit qu'il ne répondrait pas, et il interrompt tous les orateurs. Continuez, il n'a pas la parole.

MOI.

Voilà un bon raisonnement. Taisons-nous.

LE PUBLIC *seul*.

H.

Cela est inintelligible.

I.

Pas du tout ; c'est clairement absurde.

J.

N'en parlons plus.

K.

Rien ne peut nous dispenser d'en parler ; songez, messieurs, songez qu'il s'agit d'éducation et d'instruction publique.

L.

Bah ! laissez-le dire.

M.

Ne laissons rien dire au contraire ; cela peut avoir les plus graves inconvéniens. C'est aux pères à se décider.

N.

C'est à nous à les diriger.

O.

Si la méthode est bonne.... (Interruption, cris de fureur.)

L'ORATEUR, *d'un ton plus calme.*

Je dis que si la méthode est bonne.... (La clôture ! aux voix ! la clôture !)

Si la méthode est mauvaise.... (bravo ! bravo !).... elle tombera d'elle-même.

P.

Il n'y a pas de mal d'aider.

Q.

Vous êtes un modéré.

R.

Et vous un exagéré.

S.

Chacun son avis.

T.

Ah ! chacun son avis, nous y voilà ! il n'y a que les savans, très savans qui puissent parler de ces faits-là, entendez-vous !

U.

Mais pourtant un fait...

V.

Je ne vous écoute pas ! cela est indécent ! je suis indigné ! il se moque de notre supériorité ! cela est immoral !

X.

Enfin la supériorité.

TOUS *à la fois*.

A l'ordre ! à l'ordre ! la clôture !

LE PRÉSIDENT.

Messieurs, voilà une bien bonne séance ; la question commence à s'éclaircir ; les orateurs se sont surpassés aujourd'hui ; vous le voyez : c'est du choc des opinions que jaillit l'étincelle de la vérité. Nous recommencerons demain à approfondir ainsi la discussion.

Je ris dans un coin, et je me dis : TOUT EST DANS

TOUT. Allons travailler pour nos élèves. Ces hommes de génie me feraient perdre mon tems, car ils ne font que répéter ce que j'ai dit dans mon premier volume.

L'Enseignement Universel se répand dans les familles et de nombreuses écoles s'établissent en France et à l'Etranger. Plusieurs ont pris le nom d'Institut-Jacotot, ou d'Athénée-Jacotot, à Paris, à la Nouvelle-Orléans, etc. On trouvera dans le Journal de la Philosophie panécastique tous les détails à ce sujet.

J'avoue franchement qu'on doit être fort embarrassé pour se décider. Je dis, par exemple, que M. Bemelmans, avocat à Liège, a appris avec moi, *en un mois*, le hollandais *que j'ignore*.

Les grammairiens, les beaux-esprits, les petites maîtresses s'écrient : Mal rédigé ! sans ordre !

LE JOURNAL DE PARIS.
(29 octobre 1821, de la lune le 4).

En voici bien d'un autre !

LA QUOTIDIENNE.
(19 octobre 1823.)

Cela est affligeant !

LA PANDORE.
(31 janvier 1824.)

Peut-être même un peu bizarre.

LA GAZETTE.
(17 novembre 1823.)

C'est une pillule !

LE MIROIR.
(24 mars 1822.)

La ville de Louvain, citée dans tous les temps comme une des capitales du monde studieux, possède, en ce moment, un des hommes qui, par des procédés simples et ingénieux, ont le plus perfectionné l'art de l'enseignement. M. Jacotot, Français établi en Belgique, y fait avec le plus grand succès l'application d'une méthode au moyen de laquelle ses élèves en peu de mois, acquièrent dans les langues anciennes et modernes des connaissances qui, par d'autres procédés, exigent plusieurs années de travail. Les ignorans de tous les sexes, de tous les âges, peuvent rendre grâce à la méthode de l'Enseignement universel, se procurer la science en peu de temps et au meilleur marché possible ; car M. Jacotot, non moins généreux qu'instruit, donne gratuitement toutes ses leçons. J'aime à m'acquitter ainsi, dit-il, *de l'hospitalité ac-*

cordée dans tous les temps par la Belgique aux exilés célèbres de ma patrie. Ainsi, notre France, que tant de guerriers ont rendue illustre chez nos voisins, s'y fait chérir aujourd'hui par les talens et les vertus des hommes les plus estimables. M. Jacotot, indépendamment de tous ses mérites, est comme on voit, non pas un bonhomme, mais un excellent homme, ce qui est bien différent.

LES ACADEMIÆ.

(ANNALES ACADEMIÆ LOVANIENSIS. MDCCCXX-MDCCCXXI, VOL. IV.)

Nugæ!.... mihi VERUM AMANTI nihil magis repugnat.

LE COURRIER FRANÇAIS.

(21 février 1824.)

L'université de Louvain est redevable à la méthode de cet habile professeur de plusieurs améliorations. Nous recommandons son ouvrage à tous les pères de famille.

LA REVUE ENCYCLOPÉDIQUE DE FRANCE.

(Novembre 1823, 19e. vol., 59e livraison.)

Considérant qu'il est inutile de *voir* le livre, et qu'il suffit de savoir la logique de Thomas Diafoirus, pour être *forcé de reconnaître*, comme véritables et uniques causes des phénomènes que nous voulons expliquer, soit la *vertu dormitive*, soit la *vertu versifique*, soit les *différences* ESSEN-

TIELLES entre les divers individus, sous le rapport de l'organisation physique et de l'intelligence ;

Ouï le rapport, *sans commentaire*, de notre commissaire-voyageur envoyé de Paris sur les lieux ;

Avons pensé et pensons :

Que les *academiæ*, les *satires*, tant en vers qu'en prose, etc., dont se plaint l'auteur, n'ont aucune existence réelle ; que c'est une *idée creuse*, comme dit très-bien la *Quotidienne*, ou un *fantôme*, comme nous l'avons dit, et le disons encore mieux pour l'instruction du peuple-abonné, dont nous sommes chargés de diriger la croyance littéraire ;

N'avons pas parlé et ne parlons pas de la méthode ni de ses résultats ; notre commissaire français n'ayant pu les vérifier, faute de savoir le hollandais, comme aussi faute par lui d'en avoir conféré avec ledit M. Jacotot, dans l'examen qu'il avait été chargé de faire incognito.

Ajoutons seulement et avons ajouté, dans l'intérêt de la morale, et toujours pour la gouverne de notre cher peuple-abonné, conformément aux promesses que nous lui avons faites dans notre prospectus du . . . que le *sarcasme est mêlé aux*

leçons destinées à l'enfance dans le livre dont s'agit, qui n'est au surplus qu'un tissu de *sophismes et d'idées fausses*.

Ainsi a été rendue la présente sentence, sans qu'il soit jamais permis de la *revoir*, ni réformer, quand même !....

Paris, le .... de notre Revue Encyclopédique de France, le .....

Par la Revue Encyclopédique de France,

Signé : De R. — g.

Le Constitutionnel des Dames.
(10 octobre 1823)

Tout est dans tout, rien n'est dans rien. Savez-vous ce que cela veut dire ? — Ma foi, pas trop. — C'est cependant dans cette phrase qu'est renfermée toute la méthode de l'Enseignement universel. — Je n'y suis pas davantage. — Ajoutez-y comme développement : *Sachez un livre, rapportez-y tous les autres* ; vous comprenez ? — Pas encore tout à fait — Vous avez la tête bien dure, aujourd'hui, mon cher lecteur ; essayons de vous parler plus clairement : *Sachez quelque chose, rapportez-y tout le reste par votre réflexion, et vérifiez les réflexions d'autrui par ce que vous savez*. La

méthode de l'Enseignement universel est tout entière dan ce peu de mots, depuis la lecture jusqu'à l'improvisation. — Mais en y réfléchissant, on aperçoit quelque chose de vrai dans ce que vous dites-là. — Ce n'est pas moi qui le dis, c'est M. Jacotot, dont vous n'avez plus même besoin de lire le livre pour devenir un Mirabeau, un Racine, un Voltaire, etc. — Mais c'est une plaisanterie. — Pas du tout. Je vois que vous n'êtes pas convaincu ; lisez donc les 476 pages de M. Jacotot, et vous le serez comme moi. J'ai commencé cette lecture avec la prévention qu'on éprouve presque toujours contre un nouveau système d'instruction. Peu à peu l'originalité de l'auteur m'a séduit, et j'ai lu, pour m'amuser, un ouvrage où j'avais cru d'abord ne trouver que de l'ennui : bien plus, je n'ai quitté le livre qu'après en voir lu jusqu'à la table. — Quel fruit avez-vous retiré de votre lecture ? — J'ai appris que la méthode ordinaire d'instruction est vicieuse. — Mais cela n'est pas nouveau, chacun en convient. — Sans doute, aussi l'auteur n'a-t-il pas la présomption de vouloir apprendre quelque chose de nouveau. — Que fait-il donc ? — Il se borne à indiquer la route pour étudier, et voilà tout. Sa méthode est celle que vous avez employée pour savoir mille choses que vous avez apprises sans maître, et pres-

que à votre insu. C'est la méthode de l'enfance livrée à elle-même. C'est, en un mot, celle de Socrate ; avec elle vous pouvez tout apprendre, tout sans exception. — M. Jacotot est donc un homme universel ? — Ce n'est pas lui, c'est sa méthode. M. Jacotot ne sait pas une note de musique, et il se fait fort d'apprendre à chacun les règles du contrepoint, la science des accords, les lois de l'harmonie. Certains académiciens ont jugé ce qu'ils ne connaissaient point : monsieur Jacotot va plus loin, il l'enseigne et prouve qu'il peut l'enseigner. Les élèves sont là. M. Jacotot habite la Belgique, et n'en connaît point la langue dite nationale ; eh bien ! l'harmonieux néerlandais résonne agréablement dans la bouche de tous ses élèves, excepté dans la sienne. — Cela est incroyable ! — Cela est vrai.

Ajoutons que l'instruction de M. Jacotot est gratuite, et que par conséquent on ne peut le soupçonner d'un charlatanisme intéressé. — C'est bien dommage qu'il n'habite pas Paris. — Vous n'avez pas besoin de lui ; il se contenterait de vous dire : *Tout est dans tout ; sachez un livre, rapportez-y tous les autres.* — Mais cela ne peut suffire. — Pardonnez-moi. Si vous ne comprenez pas bien, c'est que vous êtes un paresseux ; car M. Jacotot vous démontrerait que *tous les hommes ont une in-*

telligence égale, et que la différence qui existe entre les sots et les gens d'esprit ne vient que de leur bonne ou mauvaise volonté. Au surplus vous pouvez vous dispenser de faire le voyage de Louvain. Bornez-vous à aller rue des Mathurins-Saint-Jacques, 17 ; achetez le livre de M. Jacotot ; lisez-le, et il répondra à toutes les objections que vous pourriez faire contre l'Enseignement universel ; objections que je ne puis lever toutes dans le peu de lignes où je suis obligé de restreindre mon article ; et *si vous ne vous avouez pas convaincu, c'est que vous aurez quelqu'intérêt à ne pas le paraître*. Mais dans tous les cas, si cette lecture n'a d'autre avantage que de vous amuser, autant que moi, par l'originalité du style et des idées de l'auteur, vous n'aurez perdu ni votre temps, ni votre argent. — Je cours acheter l'Enseignement universel de M. Jacotot. — C'est là que je voulais vous amener. Adieu. »

Voilà ce qu'on dit. Je reviendrai pour rire dans les volumes suivans, sur ces décisions suprêmes des corporations littéraires. En attendant,

Choisis, si tu l'oses !

Tout est plein d'ANTI-JACOTINS (c'est leur nom dans la Belgique), et je pourrais dire d'eux ce que monsieur de Pourceaugnac disait des lavemens : *Il en pleut*.

En voici un qui s'approche de mon oreille et me dit tout bas : Vous nous parlez bien de la Quotidienne, etc. ; mais... qu'en dit-elle ? — Rien. — C'est ce qu'on m'avait dit. — Pourquoi le demander puisque vous le saviez ?

Mais terminons sérieusement notre prospectus.

Messieurs les parens sont PRÉVENUS que dans les établissemens d'Enseignement universel, on répétera sans cesse à leurs enfans : *Soyez modestes, car il n'y a point de supériorité innée.*

Espérez tout de vos efforts, car il n'y a point d'infériorité innée. Vous pouvez TOUS *parvenir à écrire* comme les meilleurs écrivains, *non seulement dans votre langue maternelle ; mais même dans une langue étrangère. Quelque genre d'étude que vous choisissiez, vous n'aurez pas d'autres maîtres que nous. Mais nous pouvons vous apprendre toutes les langues et toutes les sciences, mêmes toutes celles que nous ignorons.*

Décidez-vous.

FIN.

TABLE

DES PRINCIPALES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

ÉTRAN…RE

le de
t.
aître
é du
e lui
h.

Ouvrages de J. Jacotot.

Langue maternelle, 1 vol. in-8. Prix.	6 fr.	»
Langue étrangère, 1 vol. in-8.	4	»
Musique, Dessin et Peinture, 1 vol. in-8.	4	»
Mathématiques.	4	»
Droit et Philosophie panécastique.	4	»
Mélanges posthumes.	4	»

Manuel complet de la Méthode Jacotot, extrait textuel des écrits du fondateur, comprenant l'étude de la Lecture, l'Écriture, des Langues maternelle, étrangères, de la Grammaire, la Rhétorique, la Poésie, l'Histoire, la Chronologie, la Géographie, les Mathématiques, l'Arithmétique, etc., la Musique, le Dessin, la Peinture, la Danse, la Chimie, la Physique, la Botanique, etc., par F. et H.-V. Jacotot fils, 1 vol. grand in-18. Prix. . . . . 4 fr. »

Manuel d'émancipation intellectuelle. . . . . » 10 c.

Premier livre de Télémaque en français. . . . . » 25

Beau Portrait photographié de J. Jacotot, d'après le tableau de Mme Rude. Prix. . . . . 5 fr. »

Épitome des Mathématiques (avec la boîte de figures) 1 50 c.

Le même, sans la boîte. . . . . 1 »

La boîte de figures séparément. . . . . » 50

Le premier livre de Télémaque, français-anglais. . 1 »

idem, français-italien. . » 75

Jacotot's Saemmtliche Schriften, von J.-P. Krieger, Professor am Gymnasium zu Zweibrücken.

Œuvres musicales pour la Méthode.

Méthode de Piano, par Romagnési, 1re partie. . 9 fr. »

Idem, 2e et 3e parties, chacune. . 15 »

Méthode de Flûte, id. de *Clarinette*, id. de *Cor*, par Mézière, chacune. . . . . 15 fr. »

Concerto de Ries. (Nouvelle édition.) . . . . . 12 »

Solfége et leçons de chant, à une et à deux voix, par Concone, chaque œuvre, prix *net*. . . . . 3 fr. 50 c.

Romances, *Valses*, *Sonates*, etc., par E. Jacotot, M. Vanderhaert.

Chez S. Richault, boulevart Poissonnière, 26.

Paris.—Imprimerie Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Grands-Augustins.